S. 1000.

(Mai 1807).

MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

JOURNAL DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS,

RÉDIGÉ

PAR A. L. MILLIN,

Membre de l'Institut et de la Légion d'honneur, Conservateur des Médailles, des Pierres gravées et des Antiques de la Bibliothèque Impériale, Professeur d'Archæologie, Membre de l'Académie de Gœttingue, etc. etc.

Prix de ce Journal, tant pour Paris que pour les Départemens, franc de port :

pour trois mois. . . . . 10 fr. 50 cent.
pour six mois, ... 21 francs.
pour un an, ... 42 francs.

Les hommes les plus célèbres dans chaque partie des Sciences et de la Littérature, se sont plû à coopérer à cette entreprise utile, et la collection des dix années du *Magasin Encyclopédique* est devenue précieuse, en ce qu'elle présente une réunion de Mémoires intéressans, qui ne se trouvent point ailleurs, et dont les Auteurs jouissent d'une grande réputation. On y trouve en effet, des Dissertations, des Mémoires, ou des Opuscules de MM. Alibert, Barbier, Barbié du Bocage, Bast, Bichat, Caillaud, Chardon la Rochette, Cuvier, Delille, Desgenettes, Desfontaines, Dumeril, Fontanes, Fourcroy, Geoffroy, Hallé, Haüy, Labouisse,

Table des Articles contenus dans ce Numéro.

BIBLIOGRAPHIE.

Mithridate d'Adelung, par *Lanjuinais.* 5

VOYAGE.

Voyage à la Cochinchine; par Jhon Barrow; traduit par *Malte-Brun.* 19

HISTOI

Traces des idées re s
AEgyptiens dans la
Munter.

BIOGRAP.

Apologie de Socrate
rot; par M. *Chara*
chette.
Notice biographique
Saxtorph; par J. B.

POÉSIE

Le Voyageur; par M.
de Marseille. 9

ARCHÆOLOG

Première lettre de M. *Co* y,
sur l'inscription de Rose 106

ASTRONOMIE.

Lettre de M. *Daguila* à M. Millin. 134

TOPOGRAPHIE.

Lettre de M. *Fauvel*, sur Athènes, adressée à M. Monges. 136

MÉLANGES.

Notice de quelques lettres originales de Lamonnoye, par M. *Baudot* aîné. 143
Voyage en Silésie; par M. *Bernardin de Saint Pierre.* 167

ICHTYOLOGIE.

Extrait d'un Mémoire sur les pièces osseuses de la nageoire pectorale des poissons; par M. *Geoffroy-Saint-Hilaire*, professeur de Zoologie au Muséum d'histoire naturelle. 176

VARIÉTÉS, NOUVELLES ET CORRESPONDANCES LITTÉRAIRES.

Nouvelles étrangères,

— d'Angleterre 184
— de Hollande. 186
— de Danuemarck. Ibid.
— de Prusse. 189
— du grand Duché de Bade. 190
— du Grand-Duché de Weimar. 191
— de Bavière. 192
— d'Autriche. Ibid.
— de Vienne. 193
— de Suisse. Ibid.
— d'Amérique. 194
Nouvelles de France. Ibid.
— de Paris. 201

THÉATRES.

L'Auberge de Bagnères. 203
Les Rendez-vous bourgeois. 204
Le Coureur d'héritage. Ibid.
L'Inconnue, ou une femme. 205
Arlequin à Alger. 206
Marivaux. Ibid.

LIVRES DIVERS.

Botanique.

Plantes de la France, décrites et peintes d'après nature; par M. Jaume *Saint-Hilaire.* 207

Médecine.

Vraie Théorie médicale, ou exposé périodique et développemens de la théorie de Brown, dite de l'incitation. 208
Examen critique et éclaircissement de la doctrine Brownienne, comparée avec le système humoral; par G. G. *Lafont-Gouzi.* Ibid.
Des monstruosités et bisarreries de

MAGASIN
ENCYCLOPÉDIQUE.

ANNÉE 1807.

TOME III.

---

5. 1000.

MAGASIN

ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

JOURNAL DES SCIENCES,

DES LETTRES ET DES ARTS;

RÉDIGÉ

PAR A. L. MILLIN,

Membre de l'Institut et de la Légion d'Honneur, Conservateur des Médailles, des Pierres gravées et des Antiques de la Bibliothèque impériale, Professeur d'Archæologie, Membre de la Société royale des sciences de Gœttingue, de celle de Turin, de celle des Curieux de la Nature à Erlang, des Sciences physiques de Zurich, d'Histoire naturelle et de minéralogie d'Iéna, de l'Académie royale de Dublin, de la Société linnéenne de Londres, des naturalistes de Moscou; des Sociétés d'Histoire naturelle, philomathique, galvanique, de statistique, celtique, médicale d'émulation, de l'Athénée des arts de Paris, de l'Athénée de Lyon; des Sociétés des Sciences de Rouen, d'Abbeville, de Boulogne, de Poitiers, de Niort, de Nismes, de Marseille, d'Alençon, de Caen, de Grenoble, de Colmar, de Nancy, de Gap, de Strasbourg, de Mayence, de Nantes, de Soissons, etc., etc., etc.

ANNÉE 1807.

TOME III.

PARIS,

DE L'IMPRIMERIE BIBLIOGRAPHIQUE,

rue Git-le-Cœur.

MAGASIN

ENCYCLOPÉDIQUE.

LANGUES.

MITHRIDATES oder allgemeine Sprachenkunde, mit dem Vater unser als-Sprach probe, in bey nahe fünfhundert Sprachen und Mundarten von *Johann. Christoph* ADELUNG.

MITHRIDATE, ou *Science générale des Langues, avec l'Oraison Dom. pour exemple, dans près de cinq cents langues ou dialectes*, par Jean-Christophe ADELUNG, *Conseiller aulique et Bibliothécaire en chef de l'Electeur de Saxe*. Avec cette épigraphe :

Alius alio plus invenire potest, nemo omnia.
AUSON.

Première partie, 1 vol. Berlin, 1806, 686 pag., *sans la Table synoptique, la Préface, l'Introduction, et la Table alphabétique.*

CET ouvrage, très-important par son objet, aussi remarquable par les grandes difficultés, que par le succès de son exécution, a déjà été annoncé dans ce Journal (en 1806, tom. VI, pag. 133), avec l'intérêt qu'il mérite ; mais il convient de le faire connoître davantage.

Nous dirons d'abord, au sujet de son auteur, enlevé depuis quelques mois à ses amis et aux lettres, à l'âge de 75 ans, qu'il fut un des savans les plus infatigables et les plus féconds de toute l'Allemagne, si riche dans cette classe d'hommes; il a excellé dans la partie grammaticale, et s'est distingué dans plusieurs genres différens. Outre son excellent dictionnaire de la langue allemande, aussi utile pour cette langue, que l'est celui de Johnson, pour l'idiôme anglois; outre ses doctes et judicieux ouvrages particuliers sur la philologie allemande, Adelung a publié des écrits nombreux et recherchés, tant sur l'histoire civile et sur l'histoire littéraire, que sur la philosophie rationnelle, sur la physique et la chimie, enfin, sur la diplomatique. V. *Teutschland Gelehrte* d'Hamberger et de Meusel, article *Adelung*.

Le *Mithridates*, ouvrage posthume, fruit de quinze années d'un travail assidu, devoit donner des notions générales sur toutes les langues, et des textes de chacune soigneusement expliqués; l'auteur n'a pu achever que ce qui concerne les langues de l'Asie et celles de l'Europe. Cette première partie, publiée depuis peu de mois, comprend les langues de l'Asie, au nombre de 159.

La seconde partie ne tardera pas à paroître; elle embrassera toutes les langues de l'Europe. C'est en supposant que l'ouvrage soit continué et complétté, que l'on pourra se flatter de posséder en ce livre, tout ce que promet le titre, des notions générales sur tous les idiomes connus,

et le *Pater* en cinq cents langues ou dialectes.

Ainsi l'on auroit, en peu de volumes, des matériaux nécessaires pour résoudre le magnifique problême que l'auteur avoit en vue : connoître les caractères et les différences de chaque langue pour se rendre compte de la marche qu'ont suivi la raison et l'esprit, chez les différentes familles humaines, pour déterminer, avec plus de certitude, ou conjecturer, avec plus de probabilité, l'origine des idiômes, et en partie, l'histoire des nations qui les parlent, ou qui les ont parlés.

Il paroît cependant qu'outre des vocabulaires ou des essais de vocabulaires en chaque langue ou dialecte, trois secours encore seroient desirables pour créer ou rendre complète la science comparative des idiômes de toute la terre.

Le premier consisteroit en tableaux fidèles de toutes les intonations et articulations des langues connues.

Le second, dans les différents alphabets de ces mêmes langues, exactement dessinés, avec des explications qui énonceroient, qui détermineroient la valeur de chaque caractère.

Le troisième, pour servir comme de contrôle, seroit la connoissance de toutes les intonations et articulations dont l'instrument vocal est susceptible. C'est ainsi qu'aux différentes méthodes artificielles, employées dans la botanique, on aimeroit à réunir les avantages de l'ordre *naturel*.

Mais ces secours, dans leur intégrité, nous manquent, et nous manqueront toujours.

Le premier et le deuxième, par rapport aux langues mortes; parce qu'en général, ces langues ont plusieurs caractères et de voyelles et de consonnes, sur la valeur desquels, jusqu'ici, les plus savans n'ont pu s'accorder; et par rapport à certaines langues de l'orient de l'Asie, parce que les caractères de ces langues sont les signes des idées, et nullement des sons, ni des articulations, et que, prononcés, ils donnent, en chacun de ces idiômes, des mots tout-à-fait dissemblables pour des idées et des signes écrits parfaitement identiques; enfin, par rapport même aux langues vivantes et dont les caractères peignent les intonations et les articulations, parce que, de l'aveu continuellement répété par les éditeurs et par les interprètes d'alphabets étrangers, sans en excepter le docte William Jones, il est *impossible* de peindre avec des paroles, la juste valeur de certains caractères, l'intonation exacte ou l'articulation qu'ils expriment.

Ajoutons sur la simple peinture non expliquée des alphabets existans, que cette seule tâche, physiquement possible à remplir, est encore si longue, si coûteuse et si difficile, qu'à vrai dire, nous n'avons encore dans ce genre que des monographies. Le travail est fait avec soin, avec succès, pour quelques idiômes; quant à la généralité des langues connues, il n'existe guère qu'un seul ouvrage où l'on ait prétendu en recueillir les écritures, et ce n'est qu'un essai fort défectueux, dont néanmoins les exemplaires sont excessivement

rares : nous le devons à un Anglais. On nous permettra d'en mettre ici le titre ambitieux, mais trompeur. *Pantographia containing accurate copies of all the known alphabets in the world; together with an englisch explanation of the peculiar force or power of each letter; to wich are added specimens of all well authenticated oral languages, forming a comprehensive digest of phonology.* By *Edm* Fry. — London, 1799, 1 vol, grand *in*-8°. Un Allemand, beaucoup trop livré à son imagination, avoit, en 1781, publié aussi une sorte de pantographie, mais bien plus pauvrement exécutée, dans un livre néanmoins curieux, intitulé : *Synopsis universæ philologiæ, in quâ miranda unitas et harmonia linguarum totius orbis occulta.. eruitur, adornata à* Gothofredo Henselio. Norimbergæ, in-8°., 1 vol.

Voilà pour les deux premières indications auxquelles on voudroit satisfaire.

La troisième tâche, qui seroit autant du ressort de la physiologie que de la grammaire, est aussi difficile que les deux autres, sous un double point de vue. D'un côté, il semble convenu qu'on ne peut faire connoître par des paroles, c'est-à-dire, par une description claire et suffisante, orale ou écrite, des mouvemens de l'instrument vocal, certains effets très-connus et très-usités de cet instrument si occulte, en grande partie, et tout à-la-fois si compliqué. De l'autre, à ne considérer même les portions concaves et convexes, droites et spirales de cet instrument, que comme

autant de lignes droites, quel audacieux ou quel insensé prétendroit tracer l'échelle de toutes leurs divisions possibles, classer et calculer tous les effets du concours général ou partiel, et des influences réciproques de toutes ces parties? quel alphabet à inventer pour peindre par des signes simples, tant d'idées nouvelles et si délicates! quelle inépuisable source de contradictions et de disputes interminables! déjà l'on ne s'entend pas sur la langue même des anciennes idées.

Demandez, par exemple, entre deux articulations analogues, D et T, laquelle est la *forte* ou la *tenue*, la rude ou la foible; on vous affirmera, sans nul doute, que T est la forte; on citera le président de Brosses, Beauzée, etc.: maintenant, ouvrez l'excellente grammaire grecque de Port-Royal, et ses nombreux abréviateurs, vous verrez que T est la *tenue*, c'est-à-dire, l'atténuée, la douce; car cette grammaire ajoute que la consonne qui n'est pas *tenue*, le devient quand on la prononce *trop doucement*. Le Roy, dans sa grammaire grecque, décide nettement aussi que T est la *douce*; et pour achever le tableau, une docte grammaire grecque tout récemment imprimée, vous apprendra que *tenue* est synonyme de *forte*. Sur ce point donc, et sur beaucoup d'autres, les idées et la langue sont encore à faire ou à fixer.

Nouvelle preuve, bien superflue, de cette vérité fréquemment oubliée, et sans cesse confirmée par l'expérience, que l'esprit humain partout est

forcé de reconnoître ou son impuissance, ou sa foiblesse, ou son incertitude. Nous trouvons, en matière d'alphabet, qu'il est réduit, surtout quand il veut embrasser diverses langues, à se contenter souvent d'approximations, de probabilités, d'hypothèses; heureux s'il pouvoit toujours éviter la contradiction et l'erreur.

On verra donc sans étonnement que le savant auteur du Mithridate ne s'est point mis en peine d'employer des caractères exotiques, ni même d'approprier à son but, par des additions nécessaires, l'alphabet romain, le seul qu'il emploie. Il a cru que cet alphabet, prononcé à l'allemande, comme il le dit, suffit à rendre passablement, pour son objet, *ziemlig*, comme il dit encore, la valeur de tous les alphabets étrangers. On trouvera, peut-être, que c'est là se contenter d'une approximation trop éloignée: l'alphabet romain, quant on renonce aux lettres exotiques, convient mieux, sans doute, pour faciliter quelque comparaison des langues entre elles, que l'alphabet russe, par exemple; car le premier domine sur les peuples de la terre les plus éclairés; mais il ne procurera que des notions incomplètes ou inexactes des langues étrangères, nombreuses, importantes, et qui, la plûpart, ont des sons et des articulations propres, telles que l'alphabet romain ne peut servir à les exprimer. Il faut pour peindre fidèlement ces langues avec les lettres de l'alphabet romain, ajouter à cet alphabet quelques nouveaux caractères, comme

les savans de l'Indé pour écrire le samscrda ; quand ils négligent d'employer les caractères *Devanagari*, ajoutent certaines lettres aux alphabets de leurs *bhashâ* ou langues vulgaires, parce que le samscrda est généralement plus riche en sons, en intonations que les *bhashâ*.

M. de Volney a proposé l'alphabet romain enrichi, amélioré, pour écrire les langues de l'Asie : voyez sa *Méthode nouvelle et facile d'apprendre les langues arabe, persane et turque.* Paris, 1795, in-8°. Cette idée heureuse peut réussir par le concert des savans ; elle épargneroit aux Européens bien du temps et des peines. On est convenu pour la chymie d'une langue toute nouvelle ; est-il plus difficile de convenir, pour certaines langues, d'un alphabet déjà tout connu en très-grande partie, et qui, avec le temps, pourroit devenir l'alphabet universel de la terre ?

Quoiqu'il en soit de cette imperfection qui résulte, dans le nouveau *Mithridate*, de l'emploi exclusif de l'alphabet romain, dépourvu des additions nécessaires à la comparaison des langues, nous convenons, avec plaisir, que ce livre est singulièrement riche de faits relatifs à cette comparaison, et qu'il sera très-utile, même à ceux qui possèdent les ouvrages de ce genre les plus nouveaux. Il le sera sur-tout aux voyageurs habiles, qui voudront se procurer un bon guide dans leurs recherches sur les idiômes des pays qu'ils auront visités.

Les auteurs qui se sont occupés de l'étude

comparative des idiômes, se partagent en deux classes, sous le point de vue de la methode qu'ils ont employée dans le choix de leurs exemples.

Les uns ont publié des vocabulaires polyglottes de certains mots choisis ; les autres ont mieux aimé recueillir et présenter des textes suivis en chaque langue.

Parmi les vocabulaires, on citera longtemps, comme d'utiles et brillans phénomènes, comme de magnifiques monumens littéraires, le *Vocabulario poliglotto*, et l'*Arithmetica delle nation* du savant ex-jésuite espagnol, *Laurent* HERVAS, publiés en Italie, vers la fin du dernier siècle. On citera non moins honorablement le *Vocabulaire polyglotte de* 130 *mots choisis, représentés en* 200 *langues d'Asie et d'Europe*, ouvrage ordonné dessiné, par la fameuse Catherine II, composé par le professeur PALLAS, malheureusement en langue et en caractères russes, publié à Petersbourg, in-4°., 2 vol., et sur lequel nous avons de M. de VOLNEY, un si intéressant *Rapport fait à l'académie celtique*, imprimé à Paris, l'an dernier.

Il est regrettable que cet excellent rapport ne soit relatif qu'à la première édition du livre, à celle de 1787, et que dans tout Paris on n'ait pu rencontrer, ni même citer alors, la seconde édition de ce lexique polyglotte, publié pour la seconde fois à Pétersbourg, en langue et caractères russes, en 1790, in-4°., 4 vol., par l'autrichien *Jankiewitch de Miriewo*. Elle est dans une

forme plus commode que la première, et contient l'addition précieuse de 130 mots dans les langues connues d'Afrique et d'Amérique.

La plupart des écrivains comparateurs des langues, ont préféré de publier, au lieu de mots indépendans, un ou plusieurs textes, et particulièrement des versions de l'oraison dominicale. M. Adelung, qui, après avoir discuté dans sa préface les avantages et les inconvéniens des deux méthodes, a préféré la seconde, a rédigé à part une bibliothèque raisonnée de ces derniers auteurs, qui forme un utile appendice de ce premier volume du Mithridate. Ce morceau curieux finit par la notice de la magnifique polyglotte du *Pater* en 150 langues, publiée en 1805, avec les caractères exotiques, à l'imprimerie Impériale, sous la direction de M. Marcel, pour être offerte au pape Pie VII, pendant son séjour à Paris.

Notre auteur fait connoître dans son appendice l'autre polyglotte semblable, qui est la plus riche, mais toute en lettres romaines; on la doit encore à Hervas; ce livre est intitulé: *Saggio prattico delle lingue, con prolegomeni, e una raccolta di orazioni dominicali, in più di trecento lingue e dialetti*, Cœsena, 1782. 4°. Adelung a saisi l'occasion pour rendre compte de plusieurs autres ouvrages d'Hervas, en particulier de son *Vocabulario poliglotto*, en 154 langues; et de son *Catalogo delle lingue conosciute, e notizia della loro affinità e diversità*. Il ne cite du *Catalogo*, que l'édition italienne, tandis que

cet ouvrage a été refondu et augmenté par le savant auteur, en espagnol, et publié à Madrid, 1800 — 1805, 4°. 6 volumes. Les quatrième, cinquième et sixième, contiennent sur la langue iberique, qui a occupé une partie de l'Italie, la Gaule méridionale, l'Espagne et le Portugal, et sur la langue celtique, des recherches fort étendues.

Il est bien à desirer que le docte Hervas, achève ce livre important, sans doute le plus digne de rivaliser avec le nouveau Mithridate, et où l'on trouve déjà ce qui regarde les langues mortes et vivantes de l'Asie, de l'Amérique et de l'Europe, à l'exception du grec, du latin et de leurs dérivés.

On voudra bien nous permettre encore d'exprimer un vœu analogue: puisse le savant CHRIST. *Théoph.* de MURR, parvenir à mettre au jour la *Bibliotheca glottica universalis*, dont il s'occupe depuis 50 ans, et dont il a publié l'intéressant *conspectus*, en 1804, à Nuremberg, 8.° 32 pages!

Adelung, dans son Mithridate, ne se borne pas à recueillir des versions du *Pater*; il a le mérite difficile et unique d'en donner aussi des analyses grammaticales, et quand les *Paters* lui manquent, des versions d'autres morceaux, tout au moins, de légers essais de Glossaires.

Il rassemble des notions géographiques et historiques sur les peuples dont il fait connoître les langues; il expose les caractères les plus remarquables distinctifs de chaque idiôme principal; il discute avec autant de briéveté que d'érudition,

les points d'histoire ou d'antiquité les plus remarquables concernant les langues, ou même leurs écritures propres; il donne sur les idiômes de l'Asie, et de ses îles si nombreuses, une bibliothèque d'alphabets, de grammaires et de dictionnaires, beaucoup plus étendue que celle de Marsden, toujours savante (1) et utile, et cependant quelquefois si nous osons le dire, un peu défectueuse, ou par manque de choix, ou par des omissions remarquables.

On voit avec satisfaction que les ouvrages de nos savans français, qu'il a dû trouver sur sa route, ceux des Silvestre de Sacy, des Langlès, des Volney, des Bougainville, etc., lui sont bien connus, et qu'il sait leur rendre justice.

Il faut, lire dans l'ouvrage même, une introduction intéressante sur la formation et le perfectionnement des langues.

L'auteur fait profession de ne suivre aucune opinion particulière sur leur origine. Il recueille, il classe des faits; il laisse à ses successeurs le soin périlleux de les systématiser.

Cependant, il compte fort légèrement, p. 22,

(1) Vill Marsden *Catalogue of Dictionaries, Vocabularies, Grammars and Alphabets.* London, 1796, in-4°., 1 vol. Il nous a été permis d'examiner cet ouvrage et beaucoup d'autres, qui ne se trouvent pas ailleurs, dans le plus riche Muséum de France, en livres modernes ou nouveaux; de littérature étrangère, de toute langue et de tout genre, dans le cabinet de M. Langlès, de ce savant généreux, si empressé à communiquer aux gens de lettres et ses rares connoissances et son magnifique dépôt littéraire. Le Catalogue de Marsden est remarquable par des indications étendues sur la langue celtique.

des *milliers d'années innombrables*, depuis la création de l'homme; p. 3 — 24, il renouvelle et s'efforce de justifier l'hypothèse, qui place dans le beau pays de Cachemire la première station de cette famille qui survécut au déluge; et il s'occupe d'abord des langues monosyllabiques, comme devant être présumées les plus anciennes. Ce sont les langues de la Chine et du Tibet, d'Ava ou du nouvel empire des Birmans, du Pegu, du Tonquin, de la Cochinchine, de Camboye, de Laos, et du royaume de Siam.

De là il passe aux langues polysyllabiques; d'abord à la langue maladie, qui domine dans les îles innombrables de la mer du sud, puis à l'antique Samscrda et à ses nombreux dialectes vivans, aux idiômes Mede et Persan, aux langues appelées *Sémitiques* par beaucoup de savans de nos jours, et qu'on désigne communément, dans un sens spécial, sous le nom de *langues orientales*.

Viennent ensuite les langues de l'Arménie, de la Géorgie, du Caucase, de l'immense Tatarie, de tout le nord de l'Asie, enfin des îles à l'orient et à l'occident de l'Asie, des îles méridionales des Indes et de celles de la mer du sud.

C'est dans cet espace qu'il trouve et qu'il décrit ou indique cent cinquante-neuf langues ou dialectes.

Les bornes de cet extrait, déjà bien long, ne nous permettent pas de suivre l'auteur dans ses détails sur chaque idiôme. Nous pourrons y revenir dans quelques extraits particuliers.

Encore deux observations.

L'auteur s'étend avec une complaisance dont les savans lui sauront gré sur le *Samscrda* et ses dérivés, qui couvrent les deux vastes presqu'îles des Indes Orientales, etc., et qui ont des analogies si curieuses et si frappantes avec le chaldaïque, avec l'ancien et le nouveau persan, avec le celtique, le grec et le latin, en général avec la plupart des langues de l'Europe.

Il donne en 26 pages un petit glossaire du Samscrda, où se trouvent pourtant certains mots qui semblent n'appartenir qu'à quelque *bhasha;* et ce glossaire est d'autant plus intéressant, que tous les mots y sont comparés avec les mots analogues d'autres langues de l'Asie et de l'Europe.

Enfin, pour terminer par où il auroit fallu peut-être commencer, nous remarquerons sur le premier mot du titre que l'énigme n'en est pas difficile à deviner, quand on se rappelle ce qui est dit du fameux Mithridate, qu'il parloit en 22 idiômes différens; quand on sait que le célèbre Conrad Gesner donna autrefois le titre de *Mithridate* à un petit livre bien remarquable, quand il parut, à un essai comparatif des langues, qu'on auroit dû jadis réimprimer, et dont voici l'indication exacte : *Mithridates, de differentiis linguarum, tum veterum, tum quæ hodie apud diversas nationes in toto orbe terrarum in usu sunt, observationes.* Tiguri, 1555, in-8.°

J. D. Lanjuinais.

VOYAGE.

Voyage à la Cochinchine, par les Isles de Madère, de Ténériffe et du Cap Verd, le Brésil et l'Isle de Java, contenant des renseignemens nouveaux et authentiques sur l'état naturel et civil de ces divers pays ; accompagné de la relation officielle d'un voyage aux pays des Boushouanas, dans l'intérieur de l'Afrique australe ; par Jhon Barrow, *membre de la Société royale de Londres ; traduit de l'anglais, avec des notes et additions*, par Malte-Brun ; *avec un atlas de* 18 *planches, gravées en taille-douce*, par *Tardieu*. A Paris, chez *Buisson*, Libraire, rue Gît-le-Cœur, n°. 10, 1807, 2 vol. in-8°.

L'ouvrage de M. Barrow, *sur la Chine*, a déjà placé son nom parmi ceux des plus célèbres voyageurs, et peut faire présager le succès de la traduction de *son voyage à la Cochinchine* ; cette traduction faite par un jeune littérateur, dont les travaux précieux et utiles sur la géographie, jouissent d'une estime méritée, doit acquérir un intérêt fort au-dessus de celui de l'original même, par les savantes observations dont elle est accompagnée et les articles nouveaux dont elle est enrichie.

Dans une courte préface M. Malte-Brun

expose le plan de son travail, il fait des reproches fondés à son auteur, sur la partialité qu'il a manifestée contre les Français, et la rigueur déplacée avec laquelle il les traite, mais lui-même, en repoussant une injuste aggression, n'est pas exempt du défaut qu'il réprouve; les matières d'histoire, de littérature et dérudition, doivent être traitées avec un ton modéré, et l'aigreur n'est bonne à rien.

Nous verrons, en avançant les changemens heureux que le traducteur a faits à l'ouvrage original; le chapitre premier traite de *l'île de Madère*, l'auteur étant parti de Londres le 26 septembre 1792, y arriva peu de temps après. Il parle du phénomène, des *sous-courants* qui portent les eaux de la méditerrannée dans l'océan, c'est le sujet d'une note interressante du traducteur; il décrit la baye peu sûre de *Funchal*, par laquelle il a abordé dans l'île. M. Malte-Brun réfute très-bien la prétention des Anglais, d'avoir découvert les premiers l'île de madère en 1344; cette découverte est réellement due aux Portugais, les détails que M. Barrow communique sur le site de l'île, sa population, les mœurs des habitans, la culture des vignes et le commerce des vins, deviennent encore plus instructifs par les notes et les additions de M. Malte Brun : celles qu'il a faites à l'article de *la Flore de madère*, sont les plus importantes, parce que cet article est très-foiblement traité dans l'ouvrage Anglais. M. Barrow donne la description et la figure d'une chapelle cons-

truite avec des crânes humains dans le couvent des Franciscains; M. Malte-Brun auroit pu ajouter qu'il est présumable que ces bizarres édifices sont du goût de tous les Franciscains Portugais, car ceux d'Evora en ont un semblable qui a été aussi décrit et figuré par M. MURPHY dans son *voyage en Portugal.*

Le traducteur a fondu en un seul chapitre les chapitres II et III de l'original, qui traitent avec assez de détails de *Teneriffe*, et en passant des *îles du Cap Verd*, principalement de *Sant-Iago*, et il n'a conservé que ce qui est digne d'attention. En effet, l'*Essai* de M. BORY SAINT-VINCENT *sur les îles Fortunées*, nous laisse peu de chose à apprendre sur Teneriffe. La description que l'auteur fait de son voyage au Pic dans la plus mauvaise saison est très-piquante. Tout ce chapitre réduit ainsi à ce qu'il contient de neuf est intéressant. Les notes principales de M. Malte-Brun portent sur la Flore de Teneriffe, sur la population de cette île, la hauteur et la description du Pic, le commerce des vins; elles sont extraites des ouvrages de CLAVIGO, et de MM. la BILLARDIÈRE et BORY SAINT-VINCENT, M. Malte-Brun annonce à cette occasion qu'il a composé une dissertation où il réunit dans un ordre chronologique, les passages des anciens relatifs aux *îles Fortunées, Hesperides, Gorgones*, et autres atlantiques. Il est à desirer qu'il puisse la publier.

M. Barrow a fait un séjour assez long à *Rio-Janeiro;* il a vu cette capitale du Brésil avec beau-

coup d'attention ; c'est pourquoi M. Malte-Brun s'est contenté de traduire ce chapitre sans y rien changer, et sans l'accompagner d'aucune remarque. M. Barrow donne une description curieuse et animée de ce beau mouillage, de ses riches campagnes, de ses bords pittoresques, du port, de la ville de Rio, ou plutôt Saint-Sébastien ; son magnifique aqueduc est figuré dans l'atlas. M. Barrow décrit amplement le jardin public *Passao publico*, les beaux quais pavés de granit et les fontaines publiques. Tout ce que l'auteur raconte sur les mœurs et la manière de vivre des habitans est instructif et satisfaisant.

M. Malte-Brun a joint à ce chapitre une petite *Description de Rio-Janeiro*, d'après une relation allemande qui n'avoit pas encore été traduite ; son auteur est M. LANGSTEDT, qui a publié en 1789 un *Voyage dans l'Amérique méridionale*. On y trouve quelques détails curieux.

M. Barrow avoit donné des observations sur le *Brésil ;* M. Malte-Brun, peu satisfait de cet article, quoiqu'il soit très-supérieur à celui de la *Géographie* de M. PINKERTON, a composé un *Mémoire complet*, d'après tout ce qui a été écrit sur cette belle et riche contrée ; il détermine d'abord sa position, l'époque de sa découverte, dont il recherche et fixe les auteurs, l'étymologie de son nom ; il suit le cours de ses grandes rivières, l'*Amazone*, le *Tocantin*, et des fleuves qui portent les noms de *Saint-François* et de *Saint-Pierre*. Il traite ensuite des principales productions du pays

et parle de son climat; il donne un abrégé de sa Flore, une indication de ses animaux; il passe à la division du territoire et à la description particulière de chaque gouvernement. En parlant de celui de *Pernambuco*, il trace une histoire intéressante de la république, que quelques esclaves rebelles avoient formée à *Palmarès*. Il passe ensuite à des considérations politiques, et traite des lois, du commerce, de l'esclavage, puis il discute l'opinion de M. Barrow sur la possibilité d'une révolution qui rende le Brésil indépendant.

L'original anglais recommence par le récit d'un voyage chez la nation des *Boushouanas*; ce morceau est le dernier dans le livre de l'auteur, l'ordre géographique et la disposition topographique ont exigé que le traducteur le plaçât ici. Ce voyage a été entrepris par M. SOMMERVILLE, chirurgien en chef de la garnison, et M. TRUTER, membre de la Cour de justice. M. Barrow en a seulement rédigé la relation; on y trouve des détails curieux sur les *Bosjesmens*, qui sont les sauvages les plus malheureux du monde, et sur la route qui conduit du Cap au pays où ils demeurent. Nous ne citerons pas les divers lieux indiqués, parce qu'il faudroit avoir sous les yeux la carte intéressante où ils sont tracés; delà ces voyageurs s'avancent chez la Tribu qui habite le pays de *Kora*, et chez celle des *Boushouanas*; ceux-ci jouissent de plus d'aisance, leurs maisons sont assez bien bâties; leur ville, appelée *Litakou*, est traversée par une grande rivière; ils se

livrent à la culture de quelques plantes légumineuses et céréales ; ils ont beaucoup de douceur et paroissent heureux : ils doivent être regardés comme ayant déja franchi les bornes qui séparent l'homme sauvage de l'homme civilisé. Les voyageurs furent malheureusement déterminés par *Mouleyhaban*, chef des *Boushouanas*, d'aller visiter une autre peuplade appellée les *Barrolous;* ceux-ci paroissent encore plus civilisés que les *Boushouanas;* ils ont une ville plus populeuse et assez belle ; ils savent sculpter le bois et l'ivoire, et ce peuple n'est éloigné de *Litakou* que de deux journées de marche. Le pays des Barrolous est encore vierge pour le voyageur Européen qui seroit tenté d'étendre ses découvertes en Afrique.

Nos voyageurs revinrent par la même route qu'ils avoient suivie pour aller à Litakou, et ils firent plusieurs observations d'histoire naturelle, particulièrement sur la géologie : ils se détournèrent ensuite un peu vers le nord-ouest, et arrivèrent au village de *Pataney* où résidoit un chef Boushouana, *Serakoutey*, frère de *Mouleyhaban*. Ils reprirent encore leur première route d'où ils ne se détournèrent que pour visiter un village des *Koras*, sur les bords de la rivière Orange.

» Cette tribu, dit M. Barrow, avoit l'air, au » premier aspect, d'être fort riche en troupeaux, » mais ils se plaignirent d'avoir beaucoup souffert » tout récemment d'une excursion spoliatrice d'un » certain voleur appelé *Africaaner;* ils craignoient

» fort qu'il ne leur fit de nouvelles visites, d'autant
» plus, qu'on leur avoit dit qu'il venoit d'en-
» rôler dans sa compagnie, une foule de vagabonds
» de toute espèce qui avoient trouvé le moyen de
» s'échapper des mains de la justice, dans diffé-
» rentes parties de la colonie. Cette horde de
» brigands déterminés, avoit recruté depuis peu
» un scélérat d'une espèce si extraordinaire, que
» l'on ne sera sans doute pas fâché de voir ici
» un fragment de son histoire. Cet homme, appelé
» *Stephanos*, étoit né dans la Pologne; cepen-
» dant il étoit d'origine grecque, et sortoit des
» rangs d'un des régimens enrôlés en Allemagne,
» dans lequel il avoit complété son temps de
» service. Il s'étoit procuré une certaine aisance
» au Cap, en servant de commis à un marchand
» en boutique, chez lequel il fut tenté d'exercer
» ses talens à contrefaire le papier monnaie du
» Gouvernement, entreprise dont l'exécution
» exigeoit infiniment d'adresse. Car la carte est
» d'abord imprimée en Hollande, y est recouverte
» avec un papier peint d'une sorte toute parti-
» culière; les chiffres et les valeurs sont ensuite
» remplis par un fonctionnaire public du Cap,
» et chacune de ces cartes est signée de trois
» membres de la Cour de justice, qui mettent
» chacun leur paraphe bien connu dans toute
» la compagnie. Cependant tout cela fut si bien
» imité par Stéphanos, que son faux papier eut
» cours pendant quelque temps; mais à la
» fin la supercherie fut découverte, Stéphanos

» fut traduit devant les Tribunaux ; condamné
» à mort et jeté dans une prison solitaire, en
» attendant le jour de son exécution. Dans cette
» situation critique, son génie inventif ne l'a-
» bandonna pas ; avec le foible secours d'un
» clou rouillé qu'il trouva dans le mur, et d'un
» petit bout de table sur lequel il monta, il fit
» peu-à-peu un trou carré dans le plancher de
» bois de *tek* de 3 pouces d'épaisseur, qui,
» avec un peu de plâtre, formoit la couverture
» de cette chambre, et il s'évada par ce trou.
» L'on a présumé que pour éluder les soupçons
» de son géolier, il avaloit tous les matins la pous-
» sière ou le sciage qu'il avoit pu faire en perçant
» ce bois pendant la nuit, et qu'il remplissoit les
» trous de la planche avec des croutes de pain.
» Ayant passé les frontières de la colonie sans
» avoir été découvert ni aucunement inquiété,
» il se rendit à l'établissement de M. *Kicherer*,
» sur la rivière *Sack*. Après avoir fait une his-
» toire assez plausible, et avoir dit qu'il se sentoit
» appelé par la voix irrésistible de la grace
» à prêcher l'évangile chez les infidèles ; il
» fut reçu à bras ouvert par le digne,
» mais trop crédule missionnaire, qui cepen-
» dant, comme on en peut juger par son
» propre rapport, eut bientôt sujet de se repentir
» de son hospitalité mal placée. Il paroît que le
» Grec conçut l'horrible dessein d'assassiner son
» hôte, pour s'emparer du peu qu'il possédoit ;
» dans ce dessein, il se glissa une nuit dans la

» chambre du missionnaire, et déjà il étoit près » de son lit, lorsque celui-ci, qui fort heureuse- » ment étoit éveillé, et qui, d'ailleurs avoit quel- » ques soupçons sur les mauvaises intentions de » cet homme, s'élança de son lit, et se jetant » sur lui au milieu de l'obscurité, lui reprocha » son ingratitude, et avec un courage et une » grandeur d'âme vraiment dignes d'un chrétien, » il le renvoya sans lui faire le moindre mal, » lorsqu'un seul mot eut suffi pour que ses fidèles » domestiques le missent en pièce. Il lui donna » de la viande et du tabac pour faire le voyage, » une pierre et un briquet pour allumer du feu, » un peu de poudre à canon et une bible qu'il lui » recommanda surtout de méditer avec une sé- » rieuse attention. Mais les bonnes intentions du » missionnaire furent étrangement méconnues » par le vagabond, dont le caractère n'étoit pas » moins singulier par sa subtilité que par son » atrocité. Il paroît qu'il lut effectivement la » Bible; mais les connoissances qu'il y puisa ne » servirent qu'à l'exécution d'un dessein pervers. » A son arrivée chez *les Koras*, il s'annonça » comme un prophète, les assurant qu'il étoit » envoyé de plusieurs milliers de milles, exprès » pour leur prodiguer des consolations et leur » enseigner le chemin du bonheur. Il bâtit un » temple près d'un épais berceau de Mimosa, » et y éleva un autel sur lequel il engagea ce » bon peuple à faire des offrandes de leurs meil- » leurs bœufs et de leurs moutons les plus gras.

» Il brûloit avec beaucoup de solennité, une » partie de la victime et s'approprioit le reste. » Quelquefois se prévalant des orages et des dé- » bordemens subits des rivières; il devenoit plus » exigeant dans ses demandes, et il trouva même » fort commode d'enjoindre de lui amener de » jeunes filles dans le temple. Il porta encore » plus loin ce jeu dérisoire de la religion. Il y » avoit, à quelques distances de ce bois, une » montagne extrêmement élevée, où ce grand » prêtre, d'une religion qu'il avoit lui-même » forgée, gravissoit régulièrement chaque matin, » toujours seul; quelquefois on le voyoit sur » le sommet enveloppé d'un nuage de fumée » qui provenoit des herbes sèches, auxquelles » il mettoit le feu, ou d'une trainée qu'il faisoit » avec de la poudre à canon; il gravissoit cette » montagne, disoit-il aux Hottentots crédules, » pour recevoir les instructions du ciel. Mais la » vérité étoit qu'indépendamment de l'intention » qu'il avoit d'en imposer à la simplicité des » Koras, il escaladoit le sommet de cette mon- » tagne d'où l'on découvroit à une distance im- » mense dans la plaine du sud, pour s'assurer » si les officiers de la justice n'étoient point à sa » poursuite, ce dont les charriots qu'il eût vu » de loin, l'eussent averti assez à temps pour » s'échapper.

» Les missionnaires de l'Evangile ayant enfin » été instruits de ces menées impies, résolurent de » saisir ce nouveau grand-prêtre, s'il étoit possi-

» ble, et de le livrer entre les mains de la justice ; » mais le rusé imposteur ayant été instruit de leur » dessein, abandonna son temple et son troupeau » pour fuir vers la côte occidentale du conti- » nent, où il fut reconnu tout près des frontières » par un paysan hollandois, qui le fit prisonnier, » et auquel il disait qu'il avoit effectivement l'in- » tention de se rendre, parce qu'il vouloit s'aller » livrer lui-même au Cap. Le paysan lui ayant » permis de dormir dans son propre charriot, il » en témoigna une certaine nuit sa reconnoissance » à son hôte, en lui coupant la gorge avec un » rasoir ; puis il s'enfuit sur les bords de la rivière » Orange, où il se joignit à l'insigne voleur » *Africaaner*.

» Ainsi, selon toute apparence, si le zèle et les » soins des missionnaires ne l'eussent pas décou- » vert et déjoué, cet infâme voleur, par ces me- » nées impies, eut réussi à établir une religion » nouvelle et mixte, moitié hébraïque, moitié » grecque, dans laquelle, comme le *Pater Deo-* » *rum*, le nom de *Stéphanos* eût pu, après des » siècles, commander le respect et la vénération » chez les Hottentots ignorans. Et à quelles dis- » cussions savantes sur l'origine de ces peuples la » découverte d'une religion si hétérogène n'eût-elle » pas donné lieu ? Tel est donc le danger d'être » égaré, auquel s'expose la multitude irréfléchie, » si une fois elle abandonne les coutumes et la » croyance de ses ancêtres, pour se livrer à l'impos- » ture d'un homme artificieux et entreprenant ».

Enfin nos voyageurs regagnèrent le Cap, après bien des fatigues, bien des peines, mais après avoir fait des observations intéressantes.

Cette partie de l'ouvrage de M. Barrow est terminée par trois additions importantes du traducteur.

1.° *Un Mémoire sur les établissemens à former dans le voisinage des Boushouanas.* M. Malte-Brun en détermine l'emplacement dans la baie de Lagoa.

2.° *Mémoire sur l'existence de la Licorne.* M. Malte-Brun fonde seulement son opinion sur les témoignages historiques. Le célèbre Pallas soupçonne aussi que la licorne a pu exister, et c'est également le sentiment de M. Sparmann. M. Malte-Brun établit, par des passages très-curieux, tirés des voyageurs les plus récents, que cet animal n'est point imaginaire. On le voit figuré sur les rochers de *Camdebo* et de *Bambos*. Un chasseur appelé *Gerard* Sling, a déclaré en 1791 en avoir tué un à trente journées du Cap, et il offre d'en rapporter une peau si on veut la lui payer le prix d'un voyage de soixante jours en charriots de bœufs. C'est une proposition qu'on devroit accepter.

3.° *Lettre au traducteur sur le second voyage en Afrique*, par M. Levaillant, *et sur ses courses parmi les Boushouanas*; on a fait à M. Levaillant deux reproches, le premier, d'avoir fait composer sa relation; le second, d'avoir fait des récits infidèles; et M. Barrow dans ses voyages en Afrique,

s'est montré un des plus redoutables antagonistes du célèbre voyageur français. La première imputation tombe d'elle-même. On sait que M. Levaillant, se défiant de son talent pour écrire, a emprunté la plume de son ami M. VARON ; mais il n'y a rien là que de naturel, et qu'importe celui qui a écrit les faits, pourvu qu'ils soient vrais.

Le second reproche est plus grave, on prétend que M. Levaillant n'a pas fait les courses lointaines dont il donne la relation ; l'auteur de cette lettre veut défendre son ami, il prouve qu'il a parlé de la rivière Orange, et des Boushouanas, mais d'une manière peu exacte, cela ne viendroit-il pas à l'appui de ceux qui prétendent que M. Levaillant n'a rapporté que les récits faits par quelques Hollandais à leur gouvernement. La manière dont l'auteur de cette lettre repousse cette accusation n'est point heureuse, il termine en disant au surplus l'intéressante peinture que Levaillant nous trace de la bienveillance, et des autres vertus pacifiques, des Hottentots et des Caffres de l'intérieur est conforme à ce que d'autres observateurs impartiaux ont affirmé. Il paroît seulement qu'en décrivant ses combats contre les animaux féroces, il a trop cherché à embellir des aventures qui, en elles-mêmes, peuvent être vraies. Il auroit pu se dispenser de nous peindre les charmes de sa gonaquoise, et les énormes fesses des femmes Houswanas ; les uns et les autres paroissent

» exagérés : plaignons, mais ne calomnions point » un voyageur qui, en écrivant, se propose le » but d'amuser cette foule d'oisifs qui lisent les » romans, les mélodrames et les recueils d'anec- » dotes. »

Cependant, si un voyageur écrit pour amuser des oisifs, si pour leur divertissement il mêle à quelques détails veridiques une foule de contes ridicules, ne convient-il pas de ranger son voyage dans la même cathégorie que les romans historiques qui ne peuvent être lus que par des gens très-instruits, et encore il est plus difficile dans les voyages que dans les romans historiques, de distinguer les limites entre l'erreur, le mensonge et la vérité. Il est donc plus simple alors, de traiter le voyageur comme les menteurs qui ne sont pas crus même quand ils disent la vérité, et nous craignons bien que ce ne soit véritablement le cas de M. Levaillant.

M. Barrow reprenant la description de ses propres voyages, nous donne des détails curieux sur les îles de *Tristan d'Acunha* et d'*Amsterdam*; au sujet de cette dernière, le traducteur fait une observation utile et intéressante; il prouve que l'auteur s'est trompé en prenant l'*île de St.-Paul* pour celle d'*Amsterdam*, ce qu'il dit de l'une doit donc s'entendre de l'autre; cette erreur étoit d'autant plus nécessaire à relever, qu'elle s'est propagée sur les cartes Anglaises. L'*île St -Paul* paroît être du nombre de celles qui se sont formées par une éruption volcanique. On y remarque

encore un large cratère, et on distingue en lui les flammes et l'épaisse fumée qui s'en exhalent. M. Barrow raconte ainsi la triste avanture de quelques malheureux qui avoient été abandonnés sur cette plage.

» Si la fumée et les feux d'Amsterdam avoient » excité notre curiosité, la vue de deux ou trois » créatures humaines qui courroient sur le rivage, » à l'approche de nos vaisseaux, dans un coin » de terre si affreux, si éloigné de toute autre, » excepté de la petite île de Saint Paul, nous causa » encore un bien plus grand étonnement. En des- » cendant à terre, nous trouvâmes cinq hommes » très-mal habillés, et d'un extérieur fort dégou- » tant ; trois d'entre eux étoient François, et » deux Anglois. Leur chef étoit un François nom- » mé *Perron*, qui nous dit qu'il y avoit environ » cinq mois qu'ils avoient été débarqués dans cette » île, par un petit vaisseau parti de l'île de » France, dans l'intention de préparer une car- » gaison de veaux marins pour le marché de Chine; » que le temps étoit extrêmement mauvais lors- » qu'ils débarquèrent, et qu'il continua à être » affreux pendant 40 jours, au point qu'ils ne » purent avoir de communication avec leur navire » qui, à la fin de cette tourmente, mit à la » voile, et continua son voyage à *Nootka-Sound;* » qu'ils n'attendoient pas son retour avant un an, » et qu'au moyen de ce qu'il avoit été poussé » inopinément loin de la côte, ils étoient restés » manquant de toute espèce de provisions, à l'ex-

» ception d'un peu de biscuit et de riz, mais que
» fort heureusement ils avoient trouvé jusque-là
» des ressources abondantes dans les différentes
» espèces de poissons, d'oiseaux et d'œufs, qu'ils
» assaisonnoient avec de l'huile fraîche de veaux
» marins, en guise de beurre. Ils habitoient tous
» dans une misérable petite hutte, aussi sale et
» aussi incommode que celle d'un Hottentot, et
» encore étoit-elle entourée de tous côtés de car-
» casses de veaux marins et de lions de mer.
» Les oiseaux, disoient-ils, avoient un très-grand
» goût de poisson, auquel ils s'étoient cependant
» accoutumés par une longue habitude ; le *Pétrel*
» *bleu* et le *Canard brun* étoient ceux qui avoient
» le moins ce mauvais goût. Ces pêcheurs avoient
» une appréhension continuelle de voir le scorbut
» se déclarer parmi eux, parce qu'ils ne faisoient
» usage d'aucune espèce d'aliment végétal, qui
» put corriger les humeurs qu'ils supposoient
» devoir être nécessairement produites par une
» nourriture composée de poisson et d'huile. En
» effet, l'on pourroit regarder comme une grande
» preuve de la salubrité de ce climat, que cinq
» hommes qui vivoient ensemble depuis 5 mois,
» dans un si triste état, n'eussent été atteints
» d'aucune espèce de maladie. Ils avoient déjà pré-
» paré 8,000 peaux environ, et espéroient s'en
» procurer encore 20,000 autres avant le retour
» de leur navire.

» Comme chacun d'eux avoit un très-grand
» intérêt dans cette opération, ils ne manifes-

» tèrent pas la moindre envie de quitter cette » île avant que leur but ne fut entièrement rem- » pli. Nous leur laissâmes un peu de vinaigre et » quelques pommes de terre ; nos jardiniers en » plantèrent aussi dans les endroits où la terre » paroissoit avoir plus de fond.

» Ces pauvres aventuriers, ainsi que nous en » avons été informé depuis, éprouvèrent un contre- » temps très-dur pour toute récompense de tant » de peines et de fatigues qu'ils s'étoient donnés, » dans l'espoir de faire fortune. Pendant que nous » étions dans les provinces septentrionales de la » Chine, le *Lion*, à son passage à Canton, ren- » contra leur petit navire ; et comme la nou- » velle des hostilités entre la France et l'Angleterre » étoit déjà parvenue à Canton, il fut capturé » comme propriété française, et vendu sur les » lieux. Un an après l'expiration du temps fixé » pour son retour à Amsterdam, ces pauvres » malheureux n'entendant point parler de leur » navire, pensèrent qu'il s'étoit perdu, et ré- » solurent de s'embarquer sur le premier vaisseau » qui visiteroit cette île. Le hasard voulut que » ce fût un vaisseau américain, dont le capitaine » les prit à son bord, avec leur cargaison de » peaux, à condition qu'il auroit une certaine » partie du produit de la vente de ces marchan- » dises. Ce digne Américain cingla vers la Nou- » velle-Hollande, y débarqua ces malheureux, » et fit voile vers le marché de Chine, avec la » cargaison de peaux, en laissant les propriétaires

» sans ressources. Telle est du moins l'histoire » que l'on nous raconta au Cap de Bonne-Es- » pérance.

L'auteur avoit consacré un chapitre à *l'île de Java*, et un autre à *Batavia* : son traducteur les a réunis, et on y trouve des particularités très-piquantes sur la manière de vivre des hollandois dans cette riche et insalubre colonie. M. Barrow dit que les hollandois désignent les mois par leurs productions, qu'ils ont le *mois des foins*, *le mois des fleurs*, etc., et à ce sujet il rappelle le calendrier républicain des français. M. Malte-Brun fait sur cela une remarque curieuse.

» Ce ne sont ni les Hollandois ni les François qui » ont inventé les noms du calendrier républi- » cain, c'est Charlemagne. Voici ce qu'en dit » l'historien de ce monarque : *Mensibus etiam* » *juxta patriam linguam vocabula imposuit* Janua- » rium *appelavit winter-manoth* (mois d'hiver); » februarium, *hornung* (sens incertain); mar- » tium, *lenz-manoth* (mois de printemps); apri- » leum, *oster-manoth* (mois de Pâques); maium, » *wunne-manoth* (mois de joie); junium, *prach-* » *manoth* (sens incertain); julium, *heu-manoth* » (mois de fenaison); augustum, *arn-manoth* » (mois des moissons); septembrum, *herbst-ma-* » *noth* (mois d'automne); octobrum, *wyn-manoth* » (mois de vendange); novembrum, *wind-ma-* » *noth* (mois de vent); et decembrum, *heilig-* » *manoth* (mois sacré) ». *Eginhart*, VIT. CAROL. *Magni*, cap. 29.

Les détails que M. Barrow donne sur les mœurs et les usages des hollandois à Batavia, sont tout à fait singuliers ; il décrit leur bizarre vêtement, leur sale toilette et leur voracité d'une manière très-piquante.

Le traducteur ajoute à ces détails un *tableau du faubourg Chinois de Batavia*, tiré principalement des lettres de M. de Wurmb, en allemand, Gotha, 1794. Il y a des choses curieuses sur les dieux et sur les fêtes des Chinois, et principalement sur cette insurrection prétendue, qui fut cause qu'en 1740 plus de 12,000 furent massacrés.

Le traducteur a composé un mémoire très-étendu, dans lequel il a fondu ce que l'auteur avoit dit de l'île de Java, et il y a joint les notions les plus intéressantes qui nous ont été fournies par *Valentyn, Stavorinus, Wurmb, Mannevillette, la Billardière* et d'autres voyageurs ; il décrit d'abord le sol et ses productions, sans oublier le *Bohon-Upas*, sur lequel on a débité tant de contes, d'après la relation de M. Froesch, que j'ai fait connoître le premier dans mes *Mélanges de littérature étrangère* (1).

Il donne ensuite une description topographique de la contrée, et parle de ses mœurs et de ses usages.

Nous voici parvenus à la partie la plus curieuse de l'ouvrage de M. Barrow, celle qui traite de la Cochinchine. Il commence par raconter la

(1) Tom. 1, p. 63.

singulière révolution que ce pays éprouva en 1774.

Rien de plus intéressant que le récit tracé par M. Barrow de l'histoire de la dernière révolution de la Cochinchine. Trois frères, l'un marchand, l'autre prêtre, le troisième guerrier, avoient employé leur argent, leur influence, leur talent militaire pour détrôner leur souverain et usurper l'empire. L'un d'eux s'étoit solidement établi à *Tunkin*. Un généreux missionnaire avoit réussi à sauver le fils du roi légitime; il le conduisit en France, où le jeune prince conclut avec Louis XVI, au nom du roi son père, un traité qui pouvoit avoir de grands avantages pour les Français. Le jeune prince ne reçut pas à son retour dans l'Inde tous les secours qui lui avoient été promis; cependant ceux qu'il obtint, joints aux efforts que firent ses amis, réussirent à faire rétablir sur le trône le roi fugitif. Il n'y a rien de plus touchant que le récit des soins constans que s'est donné le Père Adran pour réussir dans cette belle entreprise, et son généreux dévouement mérite d'être proposé pour modèle à tous ceux qui se disent les amis des rois.

Caung-Sshung rétabli sur le trône de ses pères, ne songea qu'à s'y faire chérir par ses vertus, et à s'y maintenir par sa prudente énergie; aidé des conseils de son fidèle ministre Adran, il a fait les réformes les plus utiles dans toutes les parties de l'administration. Ce prince peut être comparé pour le génie et l'activité à *Pierre I*, et

son ministre Adran à *Lefort.* Adran est mort vivement regretté de son maître, et Caung-Sshung continue à faire le bonheur de ses sujets.

M. Barrow donne des notions très-instructives sur les mœurs et les usages de la Cochinchine, dont on avoit jusqu'ici que peu de connoissances, puisées dans ce que M. Poivre en a écrit, et dans les lettres de quelques missionnaires. Nous ne pouvons suivre l'auteur dans tous ces détails. M. Barrow décrit les danses, les spectacles, les fêtes des habitans de *Turon.* Ce peuple, qu'on peut regarder comme une colonie de Chinois, a conservé beaucoup de traits qui décèlent son origine; les cérémonies, les mariages, les processions, les fêtes funéraires, les repas, les jeux, ont beaucoup d'analogie. Cependant, quoique les caractères d'écriture paroissent les mêmes, les deux peuples ne s'entendent pas.

A la différence de l'habillement des Chinois, celui des Cochinchinois est extrêmement raccourci; ils sont toujours nu jambes, et ordinairement nu pieds. Ils n'ont point la tête rasée.

Dans la Cochinchine, on croit le sexe le plus foible né pour les occupations qui exigent non la force du corps, mais l'industrie la plus persévérante. Les Cochinchinoises président à la construction et à la réparation de leurs murailles de terre, dirigent les manufactures de vaisselle de terre cuite, conduisent les barques sur les rivières, et portent les marchandises au marché; elles écossent et épluchent les cotons; elles en font du fil, le

tissent, le teignent de différentes couleurs, et en fabriquent des habits pour elles et pour leur famille. Au labourage et à la construction des vaisseaux et des barques dont les hommes seuls s'occupent, ils joignent deux autres genres de travaux, la pêche, et la recherche des nids d'hirondelles et des biches de mer; les femmes sont chargées de tout le reste.

Quoique de même qu'en Chine, le système de morale soit fondé chez les Cochinchinois, sur les préceptes de Confucius, cependant ils n'y sont pas fort respectés. En Chine ces préceptes sont exposés, avec affectation, en lettres d'or, dans toutes les maisons, dans les rues et dans les lieux publics : ici on les voit rarement, et l'on n'en parle jamais. Quand ils sont récités, c'est dans la langue originale que les Cochinchinois n'entendent pas, et il leur seroit fort difficile de les traduire. La conduite du peuple, en général, dans la Cochinchine, ne paroît pas plus soumise aux principes de la religion qu'à ceux de la morale. Les Cochinchinois sont comme les François, toujours gais et parlant sans cesse; les Chinois toujours graves, et affectant de penser. Les premiers sont d'un caractère ouvert et familier, les autres sont serrés et réservés. Un Chinois regarderoit comme une bassesse de confier une affaire importante à une femme. Les Cochinchinois regardent les femmes comme les plus propres aux affaires : elles sont d'ailleurs aussi libres et aussi gaies que les hommes; bien loin que les Cochinchinoises

soient privées comme en Chine de la liberté ou de l'entier usage de leurs membres, elles en jouissent dans la plus grande extension. Par une contradiction singulière, en même-temps que les Cochinchinois ont une grande confiance dans leurs femmes pour la conduite des affaires, ils n'attachent aucun prix à leur chasteté et à leur honneur, parce qu'ils les regardent comme des êtres dégradés dans l'opinion publique, et inférieurs par la nature aux hommes; de là naît chez elles le sentiment intime de leur peu d'importance, sentiment que partagent avec elles leurs maris; aussi ne pourroit-on trouver dans aucune partie du monde, plus qu'aux environs de Turon, des femmes dissolues et des hommes commodes. Ces observations ne sont pas bornées au commun du peuple, elles s'appliquent également aux premiers rangs de la société.

Il n'y a rien de prévenant dans le caractère ni dans l'extérieur des Cochinchinois. Leurs femmes ne doivent pas avoir de prétention à la beauté; toutefois ce qui leur manque de charmes réels, est compensé par un air de vivacité et de gaîté, tout l'opposé de la sévère et triste figure des récluses chinoises. On chercheroit envain dans la Cochinchine un maintien agréable qui appartient autant à l'éducation et au sentiment, que la délicatesse des traits et la fraîcheur du teint tiennent à l'aisance de la vie, et aux soins qu'on prend pour ne point exposer sa figure à l'ardeur du soleil et aux intempéries de l'air.

Quoique la ville de Turon ait été autrefois la principale place de commerce entre la Cochinchine, la Chine et le Japon, on n'y retrouve aucune trace qui indique une ancienne opulence. Les plus belles maisons n'ont jamais qu'un étage; elles sont en bois et en briques sechées au soleil; les murailles des villes sont construites avec des matériaux légers et très-imparfaits, et disparoissent bientôt sous une rapide et forte végétation d'arbustes.

Le pays abonde en toutes sortes d'animaux, excepté en moutons; peu de gros bétail, beaucoup de cochons, de chevaux, et une grande quantité de canards et de poulets. Les Cochinchinois mangent du chien comme à la Chine, et les grenouilles font partie de leur nourriture ordinaire. La mer offre autant de ressources que la terre à ces peuples et à tous ceux qui avoisinent les côtes. Outre un grand nombre de poissons qui lui fournissent d'excellens alimens, la plupart des espèces de vers qui appartiennent au genre des mollusques, et les plantes marines qu'on appelle *fucus saccharinus* et *chinchon* font partie de leur nourriture. Ils recueillent aussi beaucoup de petites plantes charnues et succulentes qui se trouvent ordinairement dans les marais salans et sablonneux; ils les font bouillir en soupe ou en étuvée avec le riz, qui au fait est pour eux la base de la nourriture. Ils ont l'art de tirer de ce grain une espèce de vermicelle d'une transparence parfaite.

Les Cochinchinois peuvent à-peu-près compter sur deux abondantes récoltes de riz, l'une en avril, l'autre en octobre. Toutes les parties du pays produisent des fruits en abondance, outre d'excellentes ignames et une grande quantité de patates. Il ne paroît pas que leurs petits troupeaux leur fournissent beaucoup de lait, mais ils n'en font guères usage, pas même pour la nourriture de leurs petits enfans ; ces innocentes créatures sont très-nombreuses à Turon et semblent y jouir d'une excellente santé. Jusqu'à l'âge de sept à huit ans ils vont absolument nus. Il paroît qu'on les nourrit surtout de riz, de cannes à sucre et de melons aquatiques. M. Barrow vit dans ce pays plusieurs plantations de cannes à sucre et de tabac ; le suc des premières après avoir été en partie rafiné et mis en gâteaux est envoyé à la Chine. Il ressemble, par la couleur, l'épaisseur et la porosité, aux rayons de miel. Le tabac est consommé dans le pays, car tout le monde sans distinction d'âge ni de sexe à l'habitude de fumer.

L'aspect du pays ne présente que de foibles traces d'agriculture ; les arts et les manufactures y languissent ; les habitations n'ont que des meubles d'une construction grossière ; cependant les nattes sont tressées très-ingénieusement en différentes couleurs. La vaisselle de cuivre fondu égale en qualité celle de la Chine ; mais la poterie de terre est très-inférieure. La plupart des poignées d'épées des officiers sont d'argent, et les ouvrages en filigrane valent ceux de la Chine

Au reste, on ne remarque chez les cochinchinois, comme chez tous les peuples de l'Orient, aucune amélioration progressive dans l'état des arts. Il faut néanmoins excepter l'architecture navale, où ils excellent singulièrement, quoiqu'ils y soient peu favorisés par la qualité et la grandeur des bois. Leurs galiotes de plaisance sont d'une beauté remarquable. La solidité de la construction, la richesse des ornemens en sont également remarquables. Pour les navires marchands, les propriétaires considèrent beaucoup moins la vîtesse de la marche des navires que la sûreté des marchandises qu'on y dépose. C'est que ces bâtimens ne devant jamais être employés comme vaisseaux de guerre, une vîtesse extraordinaire pour la poursuite, ou pour la fuite n'est pas une qualité bien essentielle.

M. Barrow a placé à la suite de ce récit, un mémoire *sur les avantages des relations commerciales avec la Cochinchine*; le traducteur en a donné d'autres *sur la fertilité naturelle de la Cochinchine, et sur quelques unes de ses productions précieuses.* — *Sur un voyage des Hollandois au royaume de* Laos, et aussi sur le *Bohon-Upas*: le tout est terminé par une ample table de matières.

Nous résumerons en disant que cet ouvrage de M. Barrow est très-curieux et très-intéressant, mais qu'il a beaucoup acquis par les soins que son habile traducteur a pris pour le commenter. Il seroit à desirer que toutes les traductions qu'on nous donne, fussent traitées de la même manière; mais plusieurs traducteurs, au lieu de

corriger les fautes de l'original, défigurent le sens et publient des erreurs fatales pour les sciences: c'est que pour bien traduire, il ne suffit pas de connoître la langue dans laquelle est écrit l'ouvrage auquel on s'attache, il faut encore bien connoître les matières dont il traite, et pour traduire des voyages, il faut avoir des connoissances aussi variées que pour faire soi-même ces voyages avec intérêt et avec fruit. Tout cela s'est rencontré dans M. Malte-Brun, à qui nous ne reprocherons que l'aigreur de ses critiques, quoiqu'elles puissent paroître motivées par les virulentes sorties de l'auteur Anglois.

Le libraire n'a rien épargné pour ajouter à l'agrément de cet ouvrage : l'Atlas, composé de dix-huit planches, présente différentes cartes topographiques, telles que le *port de Raya*, dans l'île de Saint-Iago ; *la ville et le port de Rio-Janeiro*, *l'Afrique australe*, cartes très-intéressantes ; plusieurs de ses édifices, tels que la *chapelle des cranes* à Madère, le *grand aqueduc* de Rio-Janeiro ; la *grande Eglise* de Batavia, beaucoup d'autres planches offrent des costumes, des modes et des usages; on y voit *une femme de la tribu des Hottentots-Kora*, *un village des Boushouanas* ; des *Boushouanas*, homme et femme ; *un Javanois*, *un soldat Cochinchinois*, un *grouppe de Cochinchinois occupés à jouer*; *une scène d'opéra cochinchinois*, *des navires cochinchinois*, *une offrande des premiers fruits au Dieu Foé*, il y a aussi des plantes enluminées, le *Mangoustan*, et le *Ramboutan*. A. L. M.

HISTOIRE.

Spuren Ægyptischer religionsbegriffe in Sicilien und den benachbarten inseln; c'est-à-dire : *traces des idées religieuses des Ægyptiens dans la Sicile et dans les isles voisines*; par Frédéric Munter, *Docteur et Professeur en théologie à l'Université de Copenhague, et Membre du Collége des missions de S. M. le roi de Dannemarck.* Prague, 1806, chez *Haase*; in-8°., avec deux gravures.

Le savant auteur de cette dissertation, l'avoit adressée à la société Royale des sciences de la Bohême, par laquelle il avoit été admis au nombre de ses membres; elle sera imprimée dans les mémoires de cette compagnie. Comme la publication des recueils des sociétés savantes, éprouve quelques fois des retards et des lenteurs. M. Münter s'est décidé à la faire imprimer séparément, en attendant la publication des mémoires de l'académie de Prague. Si l'auteur du voyage du jeune Anacharsis n'avoit pas pris le même parti, le monde littéraire seroit encore jusqu'à présent privé de sa savante *Dissertation sur une ancienne inscription grecque*, (connue sous le nom de Marbre de Choiseuil), *relative aux finances des Athéniens*; qui sait même si le manuscrit ne se seroit pas perdu.

M. Münter fait d'abord l'observation que les religions des anciens, quoiqu'en général elles aient été nationales, que par conséquent le culte public, les idées religieuses du peuple, et même celles de la partie plus éclairée de la nation, se soient adaptées plus ou moins aux lois particulières, aux mœurs, aux usages, et aux localités du peuple qui suivoit cette religion, il n'en devoit pas moins arriver souvent que par suite des guerres et des conquêtes, ou par le commerce et les colonies, par la communication des arts et des sciences, les idées religieuses d'un peuple ont été introduites chez ses voisins, et même quelquefois chez des nations assez éloignées. C'est ainsi, dit-il, que sans doute l'antique culte des astres s'est répandu, avec les premiers élémens des sciences, de Babylone en Phœnicie, si toutefois les Phœniciens n'ont pas déjà adopté le culte du soleil à une époque plus reculée, lorsqu'ils habitoient encore les bords de la mer rouge. Beaucoup de traditions grecques sont incontestablement d'origine phœnicienne; et même les contrées les plus éloignées de l'orient ont eu quelqu'influence sur les peuples qui ont habité les bords de la Méditerrannée : le *Dionysos* des grecs est d'origine indienne, et dans les temps où la domination du roi de Perse s'étendoit jusqu'à la Méditerrannée et à la mer Ægée, la doctrine de Zoroastre a évidemment exercé quelqu'influence sur les adorateurs des divinités grecques et asiatiques, sans cependant répandre parmi eux les principes du

Théisme sur lesquels elle étoit basée. D'après cela, dit M. Münter, il n'est pas étonnant de trouver hors de l'Ægypte, des idées religieuses ægyptiennes, et de rencontrer plusieurs traces du culte des Ægyptiens, même dans des contrées dont au premier coup d'œil on ne conçoit point comment elles ont pu avoir des rélations avec l'Egypte.

Sans parler des temps les plus reculés, ni de ceux où l'Ægypte fut gouvernée par les Ptolémées, et devint plus tard une province romaine, M. Münter borne dans ce mémoire, ses recherches aux temps depuis Psammeticus, jusqu'aux premiers Ptolémées, période pendant laquelle la religion des Ægyptiens paroît s'être repandue vers l'occident.

L'histoire, autant que nous la connoissons par les écrits qui nous sont parvenus de l'antiquité, ne nous fournit pas, il est vrai, des notions sur ce point; mais quelques monumens de l'art et quelques inscriptions rendent cependant cette opinion vraisemblable. Ces monumens nous font voir que dans les îles de *Melita* (Malthe), de *Gaulos* et de *Cossura*, situées près des côtes de la Sicile, et qui ont reçu des colonies Phœniciennes ou Carthaginoises, le culte de plusieurs divinités Ægyptiennes a existé dans un temps reculé, simultanément avec celui des divinités indigènes; ces mêmes monumens nous apprennent encore que certaines idées religieuses des Ægyptiens ont pénétré même dans la Sicile, et surtout dans la ville de Catane, située au pied de l'Ætna.

Après ces observations préliminaires, M. Münter fait l'énumération des monumens de l'antiquité sur lesquels il les fonde.

1.° Beaucoup de médailles en bronze de l'île de *Malte*, offrent d'un côté une tête de femme avec la légende MEAITAIΩN. MEAI. ou bien seulement ME. et en caractères rétrogrades NΩIATIAƎM. Sur quelques-unes de ces médailles, la tête est évidemment coiffée à l'Ægyptienne ; sur d'autres, la coiffure Ægyptienne est remplacée par le voile Grec. Mais dans toutes, la figure a sur le sommet de la tête un ornement d'origine Ægyptienne qui représente la fleur du Lotus. Parmi ces médailles il n'y en a qu'un petit nombre qui offre une tête d'homme avec une chevelure bouclée, dont la forme et le dessin se rapprochent du bel art, mais qui conservent encore l'ornement de la fleur de Lotus. Au revers de toutes ces médailles on voit une figure d'homme nu, ayant quatre aîles, et posant un genoux par terre ; sa tête est coiffée d'une mitre, et dans ses deux mains il tient un fouet ou un sceptre formant un angle à son extrémité, ou bien un bâton recourbé (1).

2.° Des médailles en bronze, qu'on trouve très-fréquemment dans l'île de *Gozo*, près de Malte, et qui selon toute apparence lui appartiennent, offrent d'un côté une tête de femme coiffée d'un voile et quelquefois d'un diadême ; pour revers, elles ont la figure d'Osiris placée entre deux fem-

(1) Voy. *TORREMUZZA, Siciliæ veteris numi;* Panormi, 1801, pl. 92, où plusieurs de ces médailles sont figurées.

mes qui s'avancent vers lui, et qui d'une main lui présentent une patère, et tiennent de l'autre un sceptre recourbé par un bout. En haut on voit trois caractères qui ne sont pas encore expliqués (2).

Plusieurs autres de ces médailles offrent d'un côté la même tête de femme; et au revers, une tête de bélier avec les mêmes caractères (3).

Sur d'autres, on lit le mot ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΣ autour de cette même tête de femme.

Sur d'autres enfin, on voit les trois figures dont il vient d'être question, et on y lit le nom ΦΙΛΙΣΤΙΔΟΣ (4).

3.° Il nous reste de l'île de *Cossura* des médailles qui offrent d'un côté une inscription Phénicienne (probablement le nom de cette île), et de l'autre la figure de nain, qui se rencontre souvent sur les monumens Ægyptiens (5).

Sur d'autres, ce nain se voit des deux côtés de la médaille, et quelquefois le sistre en occupe le champ (6).

Une médaille inédite en argent, que M. Mün-

(2) Voy. *Saggi di dissertazioni academiche dell' Accad. di Cortona*, t. III, p. 89 (Rom. 1741); — *Philosophical Transactions*, vol. LX, pl. V, fig. 4. (Londres, 1771.)

(3) *Pellerin*, Recueil, t. III, pl. CIV, fig. 2, parmi les médailles de Malte.

(4) *Philosophical Transactions*, vol. LX, pl. V, fig. 1.

(5) Neumann, *Populorum et regum numi veteres inediti.* Vindobon., 1783, t. II, pl. IV, fig. 11 — 14.

(6) *Ibid.* fig. 10. Sur une médaille semblable du cabinet de M. Münter, on voit dans le champ le *sistre.* (Aucune de celles du cabinet Impérial de France n'offre la figure du sistre).

ter conserve dans son cabinet, et qu'il a fait graver à la suite de ce Mémoire, offre d'un côté cette même figure de nain tenant un bâton recourbé, et au revers il y a un bœuf. (Le cabinet impérial de France n'en a pas de semblables).

Quant aux médailles de *Catane*, M. Münter en cite une en bronze, offrant d'un côté une tête barbue coiffée de lauriers et de divers autres ornemens, et au revers le mot KATANAIΩN autour de la figure d'Isis, couronnée de lotus, et tenant dans la main un sceptre auquel touche un des monogrammes qui se voient fréquemment sur les médailles de Catane. Devant elle est un enfant nu coiffé du lotus, et dans une attitude suppliante; dans le champ est un sistre (7).

Une autre médaille semblable, à cela près que l'ornement de la tête est moins barbare, qu'il n'y a pas de monogramme auprès du sceptre, et que l'enfant placé auprès d'Isis est vêtu (8).

Une médaille en bronze, offrant d'un côté les têtes conjuguées d'Isis et d'Osiris (9).

Ces différentes figures ont toutes le caractère Ægyptien. M. Münter ajoute encore à cette occasion les observations suivantes :

Les habitans de *Melita* (Malte), adoroient deux divinités; l'une étoit Hercule, le dieu du commerce des Tyriens, dont la figure se trouve sur les médailles de Tyr, sur celles de plusieurs de

(7) et (8) *Torremuzza*, *Siciliæ veteres numi*, pl. xxii, fig. Auctarium 1, *Panorm.*, 1789, pl. iii, fig. 3.

(9) *Torremuzza*, pl. xxiii, fig. 1.

ses colonies, entr'autres de *Gades*; l'autre étoit Junon, dont le temple est cité par Cicéron (10), comme un sanctuaire antique que Verrès osa le premier dépouiller de ses trésors et de ses ouvrages de l'art. On ne sera pas étonné de trouver le culte de Junon chez les Phéniciens, lorsqu'on voudra se rappeler que les Grecs et les Romains étoient dans l'usage de comparer les divinités étrangères avec celles qu'ils adoroient et de les désigner par les noms de celles auxquelles ils donnoient eux-mêmes des attributions semblables. C'est ainsi qu'ils changèrent en Hercule le dieu du commerce des Tyriens, qui sans doute devoit aussi être une divinité guerrière, parce que la navigation et le commerce de ces temps étoient presque toujours liés avec la piraterie. D'*Astarte* ou *Astoreth*, la reine du ciel des Syriens et des Phéniciens, ils firent de même l'épouse du père des dieux et des hommes. M. Münter croit reconnoître cette Junon sur les médailles de Gaulos. Elle porte le voile; sur quelques-unes elle a le diadême (11), ce qui la rapproche de celle des Grecs. Le revers offre évidemment une représentation Ægyptienne; on y voit deux prêtresses offrir un sacrifice à Osiris. Les trois caractères qui sont au-dessus des figures, ont été regardés jusqu'à présent comme Phéniciens par tous les antiquaires qui en ont donné différentes explications. M. Münter pense plutôt que ce sont des carac-

(10) Voy. *Saggi di Cortona*, t. III, p. 89.
(11) *In verrem oratio IV.*

tères Ægyptiens comme le sont les figures. « Leur » forme du moins, ajoute-t-il, ne s'oppose pas à » cette opinion, car les deux derniers de ces ca- » ractères se trouvent sur des bandelettes de » momies (12), ainsi que dans des inscriptions » Ægyptiennes gravées sur la pierre (13), et le » premier se voit fréquemment sur les papyrus » publiés par M. Denon (14) ».

Sur d'autres médailles de *Gaulos* on voit la tête d'un bélier, et l'origine Ægyptienne de ce symbole paroîtra assez vraisemblable pour ceux qui se rappellent qu'*Amum*, dieu des Thébéens, appelé *Ammon* par les Grecs, étoit représenté avec une tête de bélier (15) dans le sanctuaire principal qu'il avoit dans l'Oasis (16).

M. Münter passe ensuite aux médailles de

(12) Caylus, *Recueil*, t. I, pl. 21, 22, 24, 26.

(13) *Voy.* les inscriptions du mont Sinaï, dans Pococke, *Description de l'Orient*, t. I, pl. 54, f. 30; pl 55, f. 76, et la lettre de M. Akerblad, *sur l'Inscr. de Rosette*; Paris, 1802, pl. 2.

(14) *Voyage* de M. Denon, pl. 125, 136, 138; *Caylus*, *Recueil*, t. I, pl. 22.

(15) Herodot II, 42, IV, 181. Dans la procession sculptée sur un mur du temple d'Osymandias à Thèbes, la divinité portée dans le bateau sacré, a une tête d'homme; mais la proue et la poupe du vaisseau sont ornées de têtes de bélier. *Voy.* Pococke. *Descr. de l'Orient*, I, pl. XLII.

(16) A Siwas, *voyez* ce que Brown et Hornemann disent sur l'état actuel des ruines du temple d'Ammon. Dans un mémoire lu à la Société royale des sciences de Copenhague, et dans une dissertation imprimée en 1801, dans le journal danois, intitulé *Minerva*, M. Münter a établi que ces ruines sont véritablement celles du temple d'Ammon.

l'île de *Cossura*. Plusieurs ont d'un côté une légende Phénicienne dans le champ, et de l'autre, la figure du petit nain qui se voit souvent sur les monumens Ægyptiens (17). Voici donc une réunion de mythes Ægyptiens, Phéniciens et Grecs, des temps les plus reculés; « car, ajoute-t-il, on « sait que le culte des Cabires a été fondé par « les Phéniciens dans la Samothrace (18); quant « aux Cabires, ils sont évidemment d'origine « Ægyptienne, ainsi qu'on le voit par les noms « des trois premiers, dont on ne peut donner « une explication satisfaisante qu'au moyen de « la langue Ægyptienne (19); Phthas, l'esprit du « monde étoit regardé par les Ægyptiens, comme « le huitième et le plus grand des Cabires (20). Le « Sistre, qui se voit dans le champ de l'une de « ces médailles désigne aussi une origine Ægyp- « tiennne; on pourroit en dire autant du Bœuf, « qui indiqueroit Apis, Mnevis, ou Onuphis? »

Sur les médailles de Malte, dont la légende est Grecque, et qui paroissent d'après cela être moins anciennes que celles de Gaulos et de Cossura, on remarque des indices évidens, des idées réligieuses des Grecs. On y voit Isis avec la

(17) Voyez entr'autres, le *voyage* de M. Denon, pl. cxvii.

(18) *Recherches historiques et critiques, sur les mystères du Paganisme*, par M. de Sainte-Croix, page 26. — Karl Michæler, *historisch kritische Abhandlung über die phœnicischen Mysterien*, Wien, 1796.

(19) Zoega *de origine et usu obeliscorum*, p. 220.

(20) Jablonsky *Pantheon Ægyptiacum*, Prolegomena pl. lxii.

fleur de Lotus, quelquefois avec une coiffure tout-à-fait Ægyptienne, telle que nous l'offrent fréquemment les momies et différens ouvrages de sculpture ; tout cela, cependant est déjà un peu grécisé; de l'autre côté est Osiris qui, outre ses attributs ordinaires, porte encore quatre aîles.

On sait que sur les Monumens Ægyptiens, plusieurs Divinités, entr'autres Isis, sont quelquefois représentées avec des aîles, mais Osiris n'en a jamais; il se peut que le voisinage de la Sicile, dont les médailles offrent des Divinités aîlées (21), ait engagé les habitans de Malte à donner cet attribut à leurs figures d'Osiris; mais le nombre des aîles, c'est-à-dire quatre au lieu de deux, est une idée tout-à-fait Ægyptienne dont les Monumens nous offrent beaucoup d'exemples (22).

On sera moins surpris de voir sur les médailles de Catane, le sistre, Isis et son fils Horus, lorsqu'on voudra se rappeller que les Grecs confon-

(21) Sur les médailles de Camarina, on voit des divinités ailées. M. Münter rapporte à cette occasion qu'il a vu chez un habitant d'Agrigente un moule en argile d'une Cérès ailée, qu'on y avoit trouvé sous les ruines d'un temple, et qui probablement avoit servi pour couler des figures de cette déesse.

(22) M. Münter cite, à ce sujet, une peinture de momie de la collection de feu le cardinal Borgia, dans laquelle on distingue deux figures ayant chacune quatre ailes. L'une a quatre têtes de bélier et les attributs ordinaires d'Osiris; M. Munter pense qu'elle a quelque rapport avec Ammon; l'autre a une tête de femme entre six têtes d'animaux. Dans le voyage de M. Denon, (pl. CXXVI), on voit aussi des figures ÆEgyptiennes ailées.

doient Isis et Demeter (Cérès), et que la Sicile étoit le pays d'où étoit parvenu aux Grecs, le culte de la déesse à qui on attribuoit l'invention de l'agriculture ; que son temple, le plus célèbre après celui d'Eleusis, étoit au milieu de la Sicile, et qu'on regardoit l'île entière comme appartenant à cette déesse et à sa fille. D'après cela, on ne doit donc pas être étonné de ce que les médailles de Catane offrent quelques représentations de Cérès sous les traits d'Isis, mais plutôt de ce qu'il n'y en a pas un plus grand nombre sur celles des autres villes de la Sicile. Il nous reste cependant, plusieurs traces des liaisons de cette ville avec l'Ægypte, et M. Münter y revient vers la fin de sa dissertation.

Outre les médailles de Malte, plusieurs autres Monumens de cette île offrent des traces évidentes d'idées Ægyptiennes, et les découvertes faites en Ægypte, par les savans et les artistes qui ont fait partie de l'expédition française, autorisent à revendiquer pour les Ægyptiens plusieurs Monumens trouvés à Malte, et qui, jusqu'à présent ont été attribués aux Phéniciens.

Auprès de *Citta nobile*, on a trouvé en 1624, dans une chambre sépulchrale un Sarcophage en terre cuite, dont la forme extérieure ressembloit beaucoup à celle d'une Momie, et qui contenoit encore les restes d'un corps humain. Il est vrai que la forme de ce Sarcophage n'est pas *entièrement* Ægyptienne; mais du moins la coiffure

l'est tout-à-fait et si la gravure qu'*Abélà* (23) en a donnée étoit faite avec plus de soin, il est probable qu'on trouveroit encore dans d'autres parties des points de ressemblance avec le costume Ægyptien. *Abelà* possédoit deux autres Sarcophages semblables, qui probablement existent encore à Malte. On ne peut pas cependant assurer que les tombeaux auxquels ils appartenoient fussent des tombeaux Ægyptiens, car l'usage d'embaumer les morts et de les placer dans des Sarcophages, étoit aussi connu en Palestine et dans la Palmyrène ; il pouvoit d'après cela être en vigueur chez les Phéniciens et dans leurs colonies. Mais un petit Harpocrate en bronze, également trouvé à Malte et publié par *Abelà* (24) est sans doute d'origine Ægyptienne, quoique d'une époque moins reculée, et probablement de celle où les artistes Grecs s'occupoient à représenter des sujets de la mythologie Ægyptienne.

M. Münter pense qu'on ne sauroit porter un jugement aussi décisif d'une lame d'or de forme oblongue, qui étoit renfermée dans une petite capsule d'or et qu'on a trouvée dans la même île en 1693. Ce petit Monument publié par le prince Torrémuzza (25), offre sur deux rangées des

(23) Fra giov. Franc. Abela *descrittione di Malta Isola nel mare Siciliano, colle sue antichità ed altre notitie*, Malta, 1647, p. 153.

(24) Ibid, p. 191.

(25) *Siciliæ et adjacentium insularum veterum Inscriptionum nova collectio;* Panormi, 1769, classis xx. p. 299.

figures bizarres d'hommes, des figures humaines à tête d'animaux et des serpens. Au premier aspect, dit-il, tout cela paroît en effet être tout-à-fait Ægyptien. On y distingue même une figure à tête de chien, et ayant dans la main le Tau Ægyptien que portent encore plusieurs autres figures. On y pourroit aussi découvrir un buste d'Apis, et le bouc de Mendès; le tout paroît avoir évidemment rapport au culte des serpens. M. Münter pense qu'on ne doit pas regarder ce Monument comme Ægyptien; il se croit plutôt porté à croire qu'il a rapport au culte secret des serpens connu parmi les Phéniciens; peut-être ce culte étoit-il d'origine Ægyptienne, que par la suite il a passé chez les Phéniciens, et que parmi eux il a changé son caractère primitif.

Le prince Torrémuzza a publié encore dans le même ouvrage (26), un vase de terre cuite avec des caractères que ce savant regarde comme Phéniciens, mais que M. Münter croit être Ægyptiens.

A Malte et dans les îles voisines, on trouve donc des traces évidentes de la langue et des idées religieuses des Ægyptiens. Quant à ces dernières, M. Münter fait cette observation très-fondée qu'elles devoient être autorisées publiquement, puisqu'elles sont exprimées même sur les monnoies du pays. Jupiter-Ammon, Osiris, Isis, Phthas et le bœuf sacré, étoient des objets du

(26) Page 298.

culte religieux des habitans de ces différentes îles ; il faut donc croire que les Ægyptiens ont été pendant quelque temps les maîtres de Malte, de Gaulos et de Cossura, ou qu'ils y ont du moins exercé une influence assez grande pour qu'elle ait pu s'étendre jusque sur la religion du pays.

Les historiens nous laissent dans une ignorance absolue sur ce fait dont l'exactitude est garantie cependant par l'autorité des médailles. Mais celles-ci ne nous donnent pas assez de lumières sur l'époque où ce mélange de la religion Ægyptienne avec celle des Phéniciens et des Carthaginois a eu lieu dans les îles de Malte, de Gaulos et de Cossura.

M. Münter s'est occupé à rechercher cette époque. Swinton, dit-il à ce sujet, a publié une médaille de Gaulos avec la légende ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΣ ΦΙΛΙΣΤΙΔΟΣ dont le type est, du reste, dans le goût des autres médailles de cette île. Cette médaille est la seule de ce genre qui soit connue jusqu'à présent ; si son authenticité étoit incontestable, M. Münter seroit porté à croire qu'elle appartient au 4.e siècle avant notre ère, au temps des derniers rois de Perse, depuis Artaxerxes-Mnemon. Mais on a lieu de suspecter l'authenticité de cette médaille, et il paroît que quelque faussaire l'aura fabriquée, en ajoutant le nom de Philistis à une médaille authentique. En effet, il n'en existe que le seul exemplaire conservé dans la bibliothèque Bodléienne, à Oxford, et on n'en a pas encore découvert dans la Sicile ni dans

l'île de Malte, où cependant on trouve souvent des médailles avec des types Ægyptiens, Phéniciens, semblables à celui-ci; il est, d'après cela, permis de la suspecter; aussi Eckhel a-t-il hésité, avec raison, de citer cette médaille parmi celles d'une authenticité incontestable (27).

Quoique cette indication ne puisse pas être regardée comme certaine, M. Münter pense qu'on ne se trompera pas beaucoup, en assignant à la plupart des médailles Siculo-phéniciennes, l'époque où les Carthaginois se sont établis dans la Sicile.

C'est aussi avec cette opinion, continue-t-il, que s'accorde ce que nous savons sur le gouvernement et la constitution de l'Ægypte, ainsi que sur les liaisons de cet Empire avec d'autres nations. On sait que Psammétichus fut le premier des Rois d'Ægypte qui essaya de gréciser son peuple, et de le mettre en rapport avec les autres nations civilisées des bords de la Méditerrannée; ses successeurs s'empressèrent également de favoriser le commerce actif de leur pays, très-riche en productions, et favorablement situé pour les spculations auxquelles d'ailleurs les Ægyptiens se livroient déjà, par le moyen des caravannes qui alloient jusqu'aux parties les plus éloignées de l'Orient connues alors. A cette époque les flottes des Ægyptiens parcouroient la Méditerrannée, et y exerçoient même une certaine domination; leur commerce devoit donc avoir

(27) Eckhel, *Doctr. num.* t. I, p. 265.

acquis des accroissemens considérables, surtout depuis le temps qu'ils avoient réussi à rabaisser les villes maritimes de la Phénicie (28). Sous la domination des Perses, les Ægyptiens étoiént également connus comme d'excellens marins, et cette réputation se conserva aussi sous les Ptolémées (29).

Il est facile de concevoir combien la possession de Malte et des iles environnantes devoit paroître importante aux souverains de l'Ægypte, dont les sujets faisoient un commerce aussi étendu. Au surplus, Malte étoit alors en possession des principales manufactures des Carthaginois, sur-tout de celles des tisserands (30). Rien donc de plus

(28) Hérodot II, 161. Heeren, *Ideen über die Politik, den Verkehr, und den Handel der vornehmsten Vœlker der alten welt*, t. I, p. 466 et suiv.

(29) Voyez l'ouvrage de M. Ameilhon · intitulé : *Hitoire du Commerce et de la Navigation des Ægyptiens, sous le règne des Ptolémées;* Paris, 1766, in-12.

(30) Diodor. Sicul. v, 12 (t. I, p. 339, ed Wesseling,) « Τεχνίτας τὲ γάρ ἔχει (Μελίτη) παντοδαπὲς ταῖς ἐργασίαις, » κρατίστης δὲ τὰς ὀθόνια ποιοῦντας τῇ τε λεπτότητι καί τῇ μαλα- » κότητι διαπρεπῆ. » (Malte a des ouvriers en différens genres; on distingue sur-tout ceux qui fabriquent des toiles remarquables par leur finesse et leur douceur). M. Münter croit reconnoître sur des médailles de Malte différens ustensiles de tisserands. Il a fait graver deux de ces médailles, qu'il conserve dans son cabinet; sur la première, on voit d'un côté une tête barbue, et le caducée dans le champ. Cette tête est, selon lui, celle de l'Hercule Tyrien, qu'on voit également avec le caducée sur une médaille de bronze de l'île de Gaulos, publiée par Pellerin *Rec. de Villes*, t. III, pl. CIV; au revers il y a un instrument luniforme, que M. Münter pense être la navette du tisserand, entre les cornes ou extrémités de laquelle est fixée la bobine char-

naturel que de croire que beaucoup d'Ægyptiens s'y sont établis, et alors il faut penser que leur civilisation plus avancée devoit nécessairement avoir quelqu'influence sur les Carthaginois, et même sur leurs idées religieuses. Il se peut même que les guerres de commerce entre les Ægyptiens et les villes Phéniciennes en aient occasionné de semblables avec les Carthaginois, et que les rois d'Ægypte les aient provoquées parce que leurs manufactures de Byssus (31) ne pouvoient plus se soutenir dans le même degré de supériorité à côté de celles des Carthaginois. Peut-être que dans l'une de ces guerres les îles de Malte, de Gaulos et de Cossura ont été enlevées aux Carthaginois,

gée de fil; sur l'autre médaille, il y a d'un côté une tête de femme voilée; l'instrument que nous offre le revers est encore, selon M. Münter, une navette de tisserand dont la bobine est déjà à moitié dévidée; placée entre deux instrumens luniformes, elle a plus de ressemblance avec notre navette que la figure de la médaille précédente. Sur quelques médailles de Cossura, publiées par le prince de Torremuzza, pl. XCXVI, fig. 2, 17, on voit dans le champ une figure qu'on a prise jusqu'à présent pour une petite colonne ou un chandelier. M. Münter seroit plutôt d'avis de la regarder comme une bobine chargée de plus ou moins de fil; il se fonde sur ce que le mot κανων, par lequel les Grecs désignoient la bobine, signifie originairement *un bâton*. Les lexicographes donnent l'explication suivante du mot κανων : « Κάλαμος περὶ οὐ εἱλεῖται ὁ μίτος ὁ ἰσουργικός ». Sur les médailles de Gaulos, on voit encore d'autres instrumens, qui, selon M. Münter, sont relatifs au métier du tisserand. Voyez celles publiées par Pellerin, qui ont été citées ci-dessus.

(31) Voy. Joh. Reinhold Forster *de Bysso antiquorum*, Lond. 1776. Il cite (à la p. 75) huit différentes sortes d'ὀθονιον, dont l'une porte le nom d'ὀθονιον λεπτον; Diodor. Sic. v. 12.

et que les Ægyptiens y ont envoyé des colonies; peut-être que plus tard les Carthaginois ont repris ces îles aux Ægyptiens. Sur tout cela, ainsi que sur beaucoup d'autres points qui n'en sont pas moins incontestables, l'histoire ne nous donne aucun éclaircissement.

De l'île de Malte, le culte des divinités Ægyptiennes pouvoit aisément se répandre dans la Sicile; mais le peuple étoit trop attaché au culte de Cérès et de Proserpine, ainsi qu'à leur temple à Enna, pour que les idées religieuses des Carthaginois et des Ægyptiens pussent trop facilement prendre racine et se propager parmi eux. Il n'y a que deux villes qui fassent exception; Syracuse et Catane; il y auroit eu parmi les divinités indigènes et les héros de leur propre pays ou de leur voisinage, assez d'objets pour leur culte; cependant quelques divinités Ægyptiennes paroissent avoir pris part à leur vénération. Nous avons plusieurs médailles de Syracuse, sur lesquelles se trouve la figure du Lotus (32). Les médailles nous font également voir que les habitans de Catane connoissoient aussi le culte d'Isis et de son fils Horus. Dans cette ville il y avoit un temple célèbre de Cérès, et près de là un autre consacré à Cybèle; peut-être que l'introduction

(32) Torremuzza, tab. lxxxiv, n.° 16, aucstar. sec. tab. vii, n.° 9. Dans les temps postérieurs, on adoroit aussi à Syracuse la déesse Syrienne, c'est-à-dire Astarte, si toutefois l'inscription dont Torremuzza ne donne qu'une traduction latine, est authentique. Voy. *Inscr. sic.* p. 191

du culte d'Isis parmi les habitans de Catane, tenoit à l'idée que cette déesse Ægyptienne réunissoit les qualités de Cérès et de Cybèle. Du reste, les habitans de Catane faisoient avec avantage un commerce étendu, et il est fort possible qu'ils aient appris à connoître et à aimer le culte d'Isis, chez leurs voisins, les habitans de Malte, ou même chez les Ægyptiens, avec lesquels ils étoient sa nsdoute en relations de commerce. C'est de cette manière qu'ils ont connu Osiris, Horus et Anubis; ce dernier est figuré sur une médaille inédite de cette ville, qui est dans le cabinet de M. Münter, et qu'il a fait graver à la suite de sa Dissertation. Quant à Jupiter-Ammon, figuré sur quelques médailles publiées par le prince Torremuzza (33), M. Münter pense qu'ils pouvoient en avoir eu connoissance par les Cyrenéens, peuple riche et distingué à cause de l'étendue de son commerce.

Mais outre les médailles, on a trouvé dans Catane encore d'autres traces de l'antiquité Ægyptienne, telles qu'un buste de Jupiter Ammon, un autre d'Isis, un Anubis, une figure d'Isis, qui tous sont conservés dans le cabinet du prince Biscari; beaucoup de pierres gravées Ægyptiennes, quelques amulettes, dont l'une, en ivoire, représente l'épervier sacré (34). Plusieurs savans d'Italie ont déjà observé, qu'à cet égard Catane se distingue principalement. Mais les restes les plus

(33) *Numi sic.* t. XXI, fig. 8 et 9.

(34) Viti M. Amico. *Catana illustrata*; pars III, Catanæ 1741, tab. VIII, fig. II.

remarquables en ce genre, sont outre le grand nombre de colonnes de granit qu'on regarde comme Ægyptiennes (35), l'obélisque octogone qui fait l'ornement de la place devant la cathédrale, et le sommet d'un autre obélisque dans le cabinet du prince Biscari; l'un et l'autre étoient probablement les *metæ* du grand cirque de Catane. Ces monumens extrêmement importans ont été publiés plusieurs fois (36); mais comme M. Münter le fait observer, il ne seroit pas inutile de les décrire de nouveau avec soin, d'autant plus que le plus grand connoisseur des Antiquités Ægyptiennes, M. Zoéga (37) pense que ces deux obélisques ont quelque chose de non ægyptien dans le dessin et dans l'arrangement des figures, et qu'ils n'ont pas été apportés d'Ægypte, mais travaillés par quelqu'artiste Phénicien, Grec ou Romain. En examinant avec soin l'espèce de

(35) *Lettera di D. Girolamo Pistorio, incui si assegna ragione per la quale sianvi non pochi monumenti d'Egitto in essa città;* dans les *Opuscuoli di Autori Siciliani*, t. XV. Palermo, 1774, p. 190. Sur les monumens Ægyptiens qui se trouvent à Catane, on peut aussi consulter Lanzi *Saggio di lingua Etrusca*, t. II, p. 172. Il ne peut pas ici être question de l'inscription en l'honneur de Serapis, qui est conservée dans le cabinet du prince Biscari, et que le prince Torremuzza cite à la p. 2; car cette inscription a été trouvée à Rome, où le prince Biscari en a fait l'acquisition.

(36) Le grand obélisque a été publié par Dorville dans sa *Sicula*, p. 215; par Amico, *Catana illustrata*, t. III, pl. I, et par Torremuzza, *Inscr. Sicil.*, p. 285; l'autre par Torremuzza, p. 297.

(37) De origine et usu obeliscorum, p. 87.

pierre dont ces monumens sont faits, on trouveroit probablement dans les environs de Catane, la carrière d'où on les a tirés : sous ce rapport, ils sont cependant très-remarquables, parce qu'ils sont avec l'obélisque Ludovisi à Rome, le seul exemple d'une imitation de cette espèce de monumens des anciens Ægyptiens. C'est de plus une preuve, combien les mœurs des Ægyptiens avoient pris faveur à Catane. Quant à leur époque, on n'en peut rien dire avec précision. Il est très-probable que les médailles dont le type offre des sujets Ægyptiens, sont antérieures à notre ère, puisque les villes d'Italie et de Sicile ne paroissent avoir conservé le droit de monnoyage que jusqu'au temps du règne d'Auguste. Les Obélisques, au contraire, pourroient bien être du temps d'Hadrien, où les mœurs et le style des Ægyptiens devinrent de plus en plus à la mode. Avant la fin de la république cependant, la religion et les mystères de l'Ægypte commencèrent déjà à se répandre en Italie. D'après cela il est impossible de déterminer avec quelque probabilité l'âge de ces Obélisques.

Les faits établis par M. Münter et que nous venons d'exposer, prouvent donc qu'à une certaine époque les idées religieuses des Ægyptiens se sont répandues dans les îles de la Méditerranée situées près de la Sicile ; ils font même penser qu'il y a eu des colonies Ægyptiennes dans ces îles ; et nous donnent des preuves assez convaincantes qu'on a adoré à Catane, des divi-

nités Ægyptiennes. « Quelque opinion (c'est ainsi que le savant auteur termine sa dissertation), « quelque opinion qu'on ait sur les liaisons entre « les peuples de l'ancienne Étrurie et les Ægyptiens, il est certain que, si les Ægyptiens » ont été établis dans ces îles, comme il paroît « vraisemblable, par ce qui a été rapporté plus « haut, on ne pourra guères nier la possibilité « de rapports immédiats entre eux et le peuple « le plus civilisé de l'ancienne Italie. Et peut-« être trouvera-t-on en dernière analyse, que bien « avant l'époque qu'on assigne communément, « que les Ægyptiens ont fait un commerce mari-« time très-étendu, et ont eu des liaisons avec les « nations les plus cultivées du monde ancien.

A. L. M.

BIOGRAPHIE.

ΑΠΟΛΟΓΙΑ ΣΩΚΡΑΤΟΥΣ ΚΑΤΑ ΠΛΑΤΩΝΑ ΚΑΙ ΞΕΝΟΦΩΝΤΑ.

Apologie de Socrate, d'après Platon et Xénophon, avec des remarques sur le texte grec et la traduction française; par Fr. THUROT, *Directeur de l'Ecole de Sciences et de Belles-Lettres.* Paris, chez *Firmin Didot,* Imprimeur-Libraire, rue de Thionville, n°. 10, et à l'Ecole de Sciences et de Belles-Lettres, rue de Sèvres, n°. 106. 1806. *In*-8°. de XXIII et 268 pag. Prix : 5 fr. (*).

LA Philaminte des *Femmes Savantes*, qui, au seul nom de *grec*, s'extasie, court au devant de VADIUS, et lui dit fort gracieusement :

Quoi! monsieur sait du grec? ah! permettez, de grace,
Que, pour l'amour du grec, monsieur, on vous embrasse,

étoit du temps de Molière, un personnage ridicule. Cet auteur inimitable vouloit faire sentir combien la pédanterie et le faux engouement de l'hôtel de Rambouillet et des beaux-esprits qui le fréquentoient alors, étoient contraires au bon goût. Mais les temps sont bien changés, ce n'est plus du grec que les jolies femmes de nos jours sont engouées; les épigrammes de Molière n'ont plus de sel, et si la belle *Julie d'Angennes* (1), ressuscitoit aujourd'hui, elle chercheroit long-temps un *Vadius* aussi savant que

(*) On a tiré à part le texte grec, précédé du Précis, et suivi du Vocabulaire, pour les jeunes étudians, même format et même papier, 1 fr. 25 c.

celui que Molière voulut railler et qu'il se repentit ensuite d'avoir raillé (2).

L'étude du grec ne faisant point partie intégrante de l'enseignement adopté pour les lycées, a, pour dernier asyle, quelques écoles secondaires et quelques écoles particulières, mais brillantes, où, comme dans celle dont M. THUROT est directeur, on est bien convaincu, que sans une connoissance approfondie de cette belle langue, les plus beaux et les plus riches trésors de la littérature ancienne, sont fermés pour nous. Elle est la clef qui en ouvre toutes les portes : malheureusement elle n'ouvre pas celles du palais de la fortune; ainsi son existence est toujours précaire et incertaine. Nous espérons cependant, et en douter seroit même, je crois, une hérésie littéraire, que *l'Université Impériale* qui doit remplacer et restaurer les anciennes universités, replacera l'étude du grec au rang éminent qu'elle occupoit autrefois en France, et qu'elle occupe encore dans les états civilisés de l'Europe. En attendant cette heureuse restauration pour laquelle on fait depuis long-temps des vœux, les instituteurs et les pères de famille, qui font élever leurs enfans sous leurs yeux, doivent savoir quelque gré à M. Thurot d'avoir fait imprimer un ouvrage classique grec, et d'avoir distribué son édition de manière qu'une partie serve aux maîtres à préparer leurs leçons, et l'autre uniquement destinée aux disciples, ne contenant que le texte grec, mais bien correct, bien net, précédé de précis néces-

saires pour son intelligence et suivi d'un vocabulaire adapté à ce texte, les exerce de bonne heure à suivre la phrase grecque dans tous ses détours, à peser tous les mots, à les rapprocher les uns des autres dans leurs différentes acceptions, et à découvrir, par ce rapprochement, le sens que chacun doit avoir (3).

Le volume, destiné aux maîtres, offre tous les secours qu'ils peuvent exiger; un texte pur; une traduction française, fidelle; des notes grammaticales, historiques et critiques, et un vocabulaire qui les dispense d'avoir recours aux lexiques et aux grammairiens, qu'on ne peut rassembler aujourd'hui qu'à grand frais. Ces vocabulaires mis, en Allemagne, à la suite de chaque auteur, sont très-utiles pour son intelligence; comme le même mot à quelquefois sept à huit significations différentes, l'éditeur a soin d'indiquer celle qui est appropriée à tel ou tel passage; ainsi, l'élève ou le lecteur n'est pas obligé de tatonner. Cette méthode est bien préférable aux interprétations interlinéaires, que M. Thurot n'approuve point, parce qu'elles favorisent la paresse, à laquelle les jeunes gens ne sont déjà que trop disposés, et qu'elles ne laissent dans la mémoire que des traces très-superficielles et très-fugitives.

M. Thurot a choisi, pour mettre entre les mains de ses élèves, l'*Apologie de Socrate*, le *Criton*, la partie historique du *Phédon* de Platon, et l'*Apologie de Socrate*, par Xénophon; tous ces morceaux se distinguent par l'élégance continue

du style et la simplicité majestueuse des pensées. Quant aux notes, l'éditeur nous apprend lui-même dans sa préface, dans quel esprit il les a composées : « Les commentaires, dit-il, qu'on met entre » les mains des jeunes gens qui étudient les langues » grecque et latine, doivent rendre compte des » idiotismes ou locutions singulières, propres à » ces langues ; expliquer les significations les plus » détournées, les plus métaphoriques, des mots » dont l'emploi est moins commun ; faire voir » autant que cela est possible, comment ces si- » gnifications abstraites et figurées ont toujours » une analogie, plus ou moins sensible, avec la » signification simple et primitive ; faire con- » noître les usages, les événemens ou les person- » nages de l'antiquité auxquels l'écrivain fait al- » lusion ; entrer dans quelques détails de discus- » sion sur les passages obscurs ou altérés, qui ont » embarassé les éditeurs précédens, afin de donner » aux jeunes gens quelque idée de la critique litté- » raire, des études et des réflexions qu'elle exige » de la part de ceux qui s'y livrent, et de leur faire » connoître quelles obligations nous avons à l'éru- » dition trop vantée peut-être et trop admirée » autrefois, mais bien certainement trop dédai- » gnée et surtout trop négligée aujourd'hui. » M Thurot a été fidelle aux principes qu'il expose ici, et que nous adoptons dans toute leur étendue. Ses notes sont très-bien faites, rédigées avec sagesse, et puisées, pour la partie grammaticale, dans les meilleures sources.

La traduction française est écrite avec une élégante simplicité. M. Thurot est avautageusement connu dans la littérature, par deux traductions excellentes, celle de l'*Hermès* de HARRIS, et celle de la *Vie de Laurent de Médicis*, par ROSCOE, nous avons rendu compte de cette dernière, 8.e année, tom. II, page 303 et suivantes. Nous regrettons vivement que ses occupations ne lui aient pas permis de nous donner la traduction du dernier ouvrage de M. ROSCOE, la *Vie de Léon X*, 4 vol. in-4.°, parce qu'un pareil ouvrage demande non seulement une grande connoissance de la langue anglaise, mais encore celle de l'Histoire littéraire de ce beau siècle, et M. Thurot possède à un degré très-éminent l'une et l'autre.

M. Thurot a dédié son livre au docteur Coray, son ami et le nôtre, l'un des plus savans Grecs, et des plus ingénieux critiques de nos jours.

NOTES.

(1) Ce fut pour mademoiselle de Rambouillet, Julie-Lucine d'Angennes, depuis duchesse de Montausier, que fut faite, en 1641, la fameuse guirlande, connue sous le nom de *Guirlande de Julie*, manuscrit sur vélin, de format in-fol., écrit par Dujarri, et orné de fleurs, peintes en miniature par Robert. Ce monument singulier de la galanterie la plus rafinée, fut vendu en 1784, chez le Duc de la Vallière, 15,510 livres. Il est, dit-on, aujourd'hui en Angleterre. On sait que les beaux esprits du temps firent des vers pour être mis au bas de chaque fleur. La plus estimée de ces inscriptions est celle de la violette, mais les faiseurs de recueils l'ont défigurée. La voici d'abord telle qu'on la lit dans le manuscrit.

Fleur sans ambition, je me cache sous l'herbe,
Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour;
Mais si sur votre front je me puis voir un jour,
La plus humble des fleurs sera la plus superbe.

Ce madrigal, tout à la fois délicat et ingénieux, est anonyme dans le manuscrit, mais son auteur est connu, c'est Desmarets de Saint Sorlin, auteur de *Clovis* et des *Visionnaires*, né à Paris, en 1596, et mort le 28 octobre 1674, membre de l'académie française. *Claude* Barbin dans son joli *Recueil des plus belles pièces des poëtes français*, imprimé en 1692, 5 vol. in-12, change ainsi le premier vers,

Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe;

Breugière de Barante, dans son *Recueil des plus belles Epigrammes des Poëtes Français*, Paris, 1698, 2 vol. in-8.°, fut le premier, je crois, qui la retourna de la manière suivante:

Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour,
Franche d'ambition je me cache sous l'herbe;
Mais si sur votre front je puis me voir un jour,
La plus humble des fleurs sera la plus superbe.

Bruzen de la Martinière, dans son *Nouveau Recueil des Epigrammatistes français*, Amst., 1720, 2 vol. in-12. Lefort de la Morinière, dans sa *Bibliothèque poétique*; Paris, 1745, 4 vol. in-4.° et in-12, ont adopté cette dernière leçon, mais du moins ils ont rendu ce charmant madrigal à leur véritable auteur. Les compilateurs suivans, quoique très-estimables d'ailleurs, ont moins respecté le droit de propriété. Luneau de Boisjermain, dans l'*Elite de Poésies Fugitives*, t. IV, p. 8, l'a mise sur le compte de Regnier Desmarais; et, ce qui est encore plus plaisant, dans la *Table Alphabétique* des Auteurs du IVe et V^e^ volume, qu'on trouve à la tête du IVe, il l'attribue à Regnier le Satyrique, mort en 1613. M. Sautreau, dans sa *Nouvelle Anthologie Française*, Paris, 1787, 2 vol. in-12, donne également ce madrigal à l'abbé Desmarais; ce qui prouve la légèreté avec laquelle sont formées les compilations modernes. Cette erreur me fait souvenir d'une autre plus récente. Dans le volume de la *Petite Encyclopédie Poétique*, consacré

aux madrigaux et aux épigrammes, on attribue à Voltaire, âgé de douze ans, et né comme on sait en 1694, cette épigramme contre les sonneurs de cloches :

Persécuteurs du genre humain,
Qui sonnez sans miséricorde,
Que n'avez-vous au cou la corde
Que vous tenez dedans la main.

Et cependant elle étoit imprimée dès 1693, dans la première édition du *Menagiana*, qui parut cette année, p. 20.

(2) C'est Ménage que Molière fit jouer sous le nom de *Vadius*. On le disoit du moins hautement ; mais Molière désavoua cette application maligne, lorsqu'il sut que Ménage s'étant rendu à l'hôtel de Rambouillet, après la représentation des *Femmes Savantes*, et Madame de Montausier lui ayant dit : *Eh ! quoi ! Monsieur, vous souffrirez que cet impertinent de Molière nous joue de la sorte ;* il avoit répondu : *Madame, j'ai vu la pièce ; elle est parfaitement belle ; on n'y peut trouver à redire, ni à critiquer.*

(3) On lit dans la vie de *Ruhnken*, publiée par le célèbre *Daniel Wyttenbach*, un passage remarquable que je vais transcrire ici en faveur des jeunes gens studieux qui liront cet article, et qui n'auront pas sous la main l'ouvrage du savant professeur de Leyde. Ils y trouveront une méthode excellente pour faire de sûrs et rapides progrès dans leurs études.

« Jam si quis quærat qua ratione scriptores Græcos legerit, infinitum sit de singulis respondere, universe dixisse sufficiat, Hemsterhusianam eum secutum esse rationem. Ergo primum ad singula verba attendebat : novorum et minus cognitorum vim aperiebat, cum ex originis notatione, tum ex usu : quem quia legendo nondum tenebat, cognoscebat è Lexicis, Stephaniano Thesauro, in primis autem è veteribus, Polluce, Suida, Hesychio, aliis, quibuscum inter lectionem scriptorum, familiaritatem contrahebat et utrorumque comparatione utrisque mutuo lucem medicinamque adferebat ; tum vero judicabat quamnam è variis significationibus præsens locus vel admitteret, vel postularet. Deinde animadvertebat ad compositionem et structuram totius loci, eamque cum investigando sententiæ

nexu, tum observatione grammaticæ rationis constituebat. Locum ita patefactum relegebat aliquoties, antequam ad proximum pergeret. Denique perlectum scriptorem, uno et continuo tenore rursus totum relegendo iterabat; unde fiebat ut se in ejus mentem, mores, ætatem, locum, quasi insinuaret : formam dicendi, cogitandi, argumentandi, animo imprimeret : multa, in quibus antea hæsisset expediret : perperam a se intellecta rectius perspiceret, corrupta emendaret; quum quovis dubio loco facile videret quam sententiam scripturamque consuetudo et ingenium scriptoris postularet. Ita è grammaticæ interpretationis exercitio, sponte et nascebantur verissimæ emendationes, et ingenium ad criticam facultatem formabatur ». *Vita Davidis Ruhnkenii. Lugd. Bat.* 1799, in-8°, page 33.

CHARDON DE LA ROCHETTE.

NOTICE biographique sur Mathias SAXTORPH, Professeur à l'Université de Copenhague, Médecin en chef de l'Hospice d'accouchement de cette ville, Conseiller d'état et Membre de plusieurs Sociétés savantes, traduite de l'allemand; par J. B. DEMANGEON, *Docteur en médecine, Professeur d'accouchement,* etc. (1).

MATHIAS SAXTORPH naquit en 1740, dans le village de Meiru, près Holstebro, dans le district de Ribe en Jutland. Son père, Ole Saxtorph, ministre de l'endroit, et sa mère, Marie Seier,

(1) Cette notice biographique a paru en allemand dès l'année 1804, à la suite de la collection des Œuvres de feu le professeur SAXTORPH. Cette collection précieuse d'ouvrages sur la physiologie, la pratique médicale et les accouchemens, dont plusieurs ont été traduits plus d'une fois en allemand, est due aux soins des docteurs SAXTORH fils, et *Paul* SCHÉEL, tous deux avantageusement connus par leurs propres productions littéraires, le premier professeur de l'Université, et médecin en chef de l'hospice d'accouchement depuis la mort de son père, et l'autre médecin de la cour et de la ville de Copenhague. Les sentimens de respect et de reconnoissance qui attachoient tous les élèves de l'illustre Saxtorph à sa personne, les unissoient aussi entre eux, et c'est à l'amitié du docteur Schéel que je dois l'exemplaire de la notice dont je donne ici la traduction. Je l'ai communiquée en 1805 à la Société de l'Ecole de Médecine de Paris, et à celle de la préfecture de la même ville, dont Saxtorph étoit devenu membre plusieurs années avant sa mort. J'ai senti que cette notice méritoit de franchir l'enceinte de ces deux savantes sociétés, parce qu'elle rappelle l'époque de plu-

morts dans une épidémie de fièvre scarlatine, lui furent enlevés en même temps, dès sa quatrième année. Il étoit le dernier de six enfans délaissés, sans fortune, et, dès ce moment, tous séparés les uns des autres. La mort de ses parens dut, par conséquent, lui être d'autant plus fatale, qu'étant le plus jeune, il avoit aussi le plus besoin de secours; et ce n'étoit que par d'heureuses dispositions, jointes à une application soutenue, qu'il pouvoit sortir de cet état pour se faire un sort distingué.

Un habitant de Holstebro, nommé Christian Bastrup, se chargea, moyennant une somme modique, de l'élever pendant six ans comme son propre fils. A l'âge de dix ans, il alla faire ses études à Copenhague, où il fut appelé par son frère aîné Jean Christian Saxtorph, qui alors étoit précepteur dans cette ville, et qui est mort ensuite recteur du Gymnase de Rothlchild. C'est à Copenhague que le jeune Saxtorph reçut de son frère aîné sa première instruction, conjointement avec les deux fils de M. *Bugge*, conseiller de la chambre et directeur des rentes publiques, dont l'aîné est actuellement conseiller de justice et

sieurs découvertes importantes, qu'elle se lie à la mémoire de plusieurs hommes célèbres, qu'elle donne connoissance de plusieurs usages peu connus, de beaucoup d'ouvrages et d'établissemens précieux, et qu'elle offre un modèle heureux à tous les médecins. C'est d'ailleurs une satisfaction pour moi de contribuer à faire honorer la mémoire d'un bienfaiteur de l'humanité, aux lumières et aux bontés duquel je dois une partie de mes connoissances les plus exactes. *Note du traducteur.*

professeur de mathématiques à l'Université de la même ville. Le penchant que ce dernier avoit manifesté dès son enfance pour les connoissances physiques et les mathématiques, inspira le même goût surtout pour la physique à Saxtorph, qui partageoit les leçons de son frère sur ces deux objets, et qui dut en quelque sorte à cette circonstance l'impulsion qui le porta dans la carrière qu'il devoit parcourir un jour avec tant de distinction. Ce qui n'eut pas une influence moins marquée sur le reste de sa vie, c'est l'amitié des deux fils de M. Bugge; car le même sentiment se communiqua aux parens qui, voyant avec plaisir l'inclination et l'étude commune des jeunes gens, prirent tellement Saxtorph en affection, que, sans qu'on leur en eût fait la demande, ils le logèrent chez eux, et pourvurent gratuitement à tous ses besoins jusqu'en 1756, où il se rendit à l'Université avec leur aîné. C'est par ces bienfaits qu'exempt d'inquiétude et pourvu du nécessaire, Saxtorph put continuer ses études avec le même zèle que ses deux amis. En 1757, il donna aux examens publics de philosophie les preuves les plus satisfaisantes des connoissances philosophiques qu'il avoit acquises aux leçons des professeurs Anchersen, Kall, Moellmann, Horrebov et Kratzenstein, connoissances que l'on exige en Danemarck de tous les étudians avant de les admettre aux cours particuliers qui doivent les rendre propres à un état quelconque.

C'est avec ces connoissances préliminaires que

Saxtorph entreprit alors d'une manière plus spéciale l'étude de la médecine, sous les professeurs Buchwald, Lodberg et Kratzenstein, qui enseignoient le premier l'anatomie, le second la matière médicale, et le troisième l'histoire naturelle et la chimie, sans que néanmoins il désertât les leçons de philosophie du célèbre professeur Gunnerus, et du professeur actuel des mathématiques, M. Woedike.

Lorsque le professeur *Christian* Friis Rothboel fut de retour de ses voyages dans l'étranger, Saxtorph fut nommé son prosecteur à l'Université. Il resta cinq ans dans cette place, à laquelle son penchant et son adresse le rendoient également propre. Reçu en 1759 boursier du collège d'Eilersen *(Collegium Eilersianum)*, après un examen sur la théologie (2), il tint par pure inclination des leçons d'anatomie pour ses amis dans un laboratoire de chimie qu'il y avoit établi, et c'est ce qui lui fit naître le desir d'enseigner publiquement cette science dans la suite comme professeur.

L'habileté reconnue et les grandes connoissances de Rottboel en botanique, furent aussi mises à contribution par Saxtorph, au point que son application particulière à cette science le mit en état de tenir pendant deux ans les leçons de ce botaniste lui-même, attaqué d'une longue mala-

(2) L'on sera peut-être surpris de voir Saxtorph obligé de se soumettre à un examen de théologie; cependant aujourd'hui encore, les jeunes médecins ne peuvent parvenir au grade de docteur en Suède, qu'après avoir subi un pareil examen, en bonne et due forme. *(Note de l'auteur.)*

die, et de prendre une part très-active à l'établissement du jardin botanique d'alors.

Il se forma à l'art des accouchemens par les leçons publiques et privées de l'archiâtre et professeur BERGER. En 1762, lorsqu'on eut établi une salle gratuite d'accouchement à l'hôpital de Frédéric, Saxtorph eut la liberté de la fréquenter sous la direction ultérieure de cet illustre médecin, qui n'avoit pas tardé à le distinguer parmi ses autres élèves, et qui ayant pressenti ses succès dans l'art des accouchemens, lui montra, comme le dit Saxtroph lui-même, tous les soins et l'attachement d'un père. Indépendamment des nombreux accouchemens naturels et contre nature que Saxtorph eut lieu d'observer, le professeur lui fournit l'occasion non-seulement à l'hôpital, mais aussi en ville, dans sa pratique privée, d'aider les mères en travail, et de s'essayer dans l'exercice de cet état. Telle fut l'origine des connoissances, dont l'effet pendant plus de trente ans a été de rendre Saxtorph le sauveur des mères et des enfans, et d'étendre son activité bienfaisante au-delà même du tombeau sur tout un pays, en formant, comme professeur, des sages-femmes et des accoucheurs habiles; bonheur digne d'envie, et inappréciable pour tout ami de l'humanité!

Saxtorph trouva aussi un ami dans le respectable ŒDER, alors professeur de botanique, et depuis conseiller des finances. C'est sous lui et sous le conseiller d'état ZOEGA, directeur du Jardin des Plantes, qu'il continua son étude de la botanique,

Il étudia l'entomologie avec son ami Brunich, actuellement premier capitaine. Il apprit la pharmacie de lui-même dans les laboratoires des apothicaires, parmi lesquels il avoit plusieurs amis qui l'aidèrent dans cette étude.

C'est à l'hôpital nouvellement fondé par Frédéric V, et sous la direction du docteur JENSENIUS, qui en étoit médecin, que Saxtorph commença la pratique de la médecine, et ses succès furent tels, que Berger et Rottboel l'appeloient en ville auprès de leurs malades.

A cette époque, il fut reçu par l'Université pensionnaire de la communauté du collège d'Eilersen, avantage dont il jouit pendant quelques années. L'ordre établi alors dans ces fondations bienfaisantes, imposoit aux jeunes élèves qui en jouissoient, l'obligation de tenir de fréquens colloques en latin, et de rédiger des dissertations sur des objets scientifiques; ce qui ne contribua pas peu à perfectionner l'éducation de Saxtorph.

Les dissertations qu'il écrivit alors sont :

1.° *De situ hominum convenientissimo in eundo et jacendo.* Copenh., 1759, 4.

2.° *Cui bono? Quæstio anatomico-critica*, 1761, 4.

3.° *Disputatio de doloribus parturientum signum felicis partûs præbentium*, 1762, 4.

Après avoir étudié ainsi pendant 9 ans à Copenhague, Saxtorph subit un examen de médecine théorique et pratique, dans lequel la Faculté le jugea digne du titre de docteur. Il fut déter-

miné à cette démarche par la vacance du physicat ou de l'inspection de salubrité de Ribe, que ses amis lui avoient conseillé de solliciter. Malgré l'espérance la mieux fondée d'obtenir cette place, d'autant plus importante pour lui qu'elle alloit lui assurer une existence honnête, le desir de perfectionner ses connoissances à l'hôpital de Frédéric le détermina à retirer sa pétition, dès que le chirurgien de la cour Wohlert lui eût donné l'espoir d'être employé comme candidat à cet hôpital (3). Cette même année 1765, Saxtorph eut déjà le bonheur de voir ses vœux accomplis, ayant été placé, par l'effet d'une vacance qui eut lieu, comme médecin en second dans ce même hôpital, sous le respectable et savant Fabricius, qui lui témoigna beaucoup de bienveillance et d'amitié.

L'année d'auparavant, en 1764, Saxtorph avoit publié en danois un ouvrage qui fit sensation

(3) C'est au nerf intercostal que Saxtorph dut d'abord la bienveillance de Wohlert, laquelle n'etoit pas aisée à obtenir; car les mœurs de ce temps-là rendoient principalement les chirurgiens d'un abord peu affable et peu traitable envers les élèves. La connexion de ce nerf avec la cinquième et la sixième paires cérébrales, étoit alors encore une nouveauté anatomique, dont Rottboel s'étoit un jour entretenu avec Wohlert. Celui-ci voulut se convaincre de la vérité par ses propres yeux, et Rottboel pria Saxtorph de lui en faire la préparation et la démonstration. Wohlert aussi content de s'être convaincu par lui-même de cette intéressante découverte anatomique, que satisfait de l'habilité avec laquelle Saxtorph s'étoit acquitté de sa besogne, donna sur-le-champ dix rixdales à ce dernier, et lui témoigna depuis toute l'attention et l'amitié possibles; amitié qui augmenta encore dans la suite, lorsque Saxtorph se fut fait connoître comme auteur.

même sur les accoucheurs des autres pays, et qui avoit pour titre : *Observations recueillies à l'hospice royal de la Maternité de Copenhague, touchant les accouchemens naturels-aisés.* Soroe, 1764, 110 p. in-8.° (4). Cet écrit fut traduit en allemand en 1766, et annoncé d'une manière avantageuse, comme il le méritoit, dans la Bibl. anat. de Haller, t. 2, p. 602, ainsi que dans la Bibl. médicale de Vogel, vol. VI, p. 342. C'est là que Saxtorph démontra le premier la vraie position de la tête dans les accouchemens les plus naturels et les plus aisés. Le professeur Berger ayant dirigé l'attention de son élève Saxtorph sur cet objet, ce dernier s'assura par l'observation et par l'expérience que dans ces accouchemens la tête de l'enfant descend toujours dans le bassin par un diamètre oblique, et qu'elle tourne peu-à-peu dans l'excavation, jusqu'à ce qu'elle se trouve dans la position qu'on lui connoît au détroit inférieur. Au lieu de cela, on regardoit depuis Ould et Smellie la position de la tête dans le diamètre transverse comme la meilleure et la plus naturelle; mais les observations de Saxtorph avoient tellement l'empreinte de la vérité, qu'elles renversèrent la théorie généralement adoptée de ces deux célèbres accoucheurs, malgré l'autorité dont ils jouissoient, au point qu'aucun homme instruit ne doute plus aujourd'hui de la réalité de la position qu'il indiquoit (5). Il n'y a personne qui, pour peu qu'il

(4) *Erfaringer samlede*, etc.

(5) On voit dans les Principes de l'art des accouchemens,

soit initié dans l'art des accouchemens, ne sente de quelle importance il étoit de rectifier cette erreur des anciens accoucheurs.

A l'hôpital de Frédéric, Saxtorph saisissoit non-seulement toutes les occasions possibles de se perfectionner dans la pratique médicale, mais il cherchoit aussi à acquérir des connoissances en chirurgie, assistant soigneusement à toutes les opérations chirurgicales qui se présentoient et qui se partageoient entre son ami et son compagnon d'étude le conseiller de justice *Callisen*, alors chirurgien en second de cet hôpital, et le chirurgien de la cour *Koelpin*.

Le roi Frédéric v avoit eu le malheur de se casser une jambe à la chasse; lorsqu'il fut rétabli, il témoigna sa reconnoissance à son médecin, le conseiller de conférence *Berger*, et au chirurgien de la cour, *Wohlert*, pour leur zèle et leur habileté, en laissant à leur choix de lui demander quelle grace ils voudroient. D'autres à leur place auroient peut-être profité de cette occasion pour demander une pension pour eux et pour les leurs,

imprimés à Vienne en 1770, in-4°., que le professeur Plenk a fait l'honneur à l'écrit de Saxtorph, de s'en servir sans faire aucune mention de l'auteur; cependant le cinquième chapitre du livre de Plenk, où se trouve exposée la théorie de l'accouchement, est presque entièrement copié mot pour mot de celui de Saxtorph, tel que Haller le rapporte à l'endroit de sa Bibl. anatom. Dans ses *Elementa artis obstetriciæ*, *Viennæ*, 1781, M. Plenk cite pourtant lui-même, pag. 46 et ailleurs, Saxtorph comme celui qui a découvert la vraie position de la tête de l'enfant dans l'accouchement.

ou quelqu'autre chose de semblable ; la grace que ces deux hommes généreux demandèrent fut que le roi fît voyager *Saxtorph* et *Callisen* à ses frais, le premier pour les accouchemens, et le second pour la chirurgie (6). Voilà comment Saxtorph eut en 1767 le bonheur d'aller dans l'étranger perfectionner ses connoissances.

Ce voyage, que son mérite et l'amitié de Wohlert et de Berger lui facilitèrent, le conduisit en 1767 à Vienne, où il passa deux ans. Il y fut reçu très-amicalement par le célèbre VAN-SWIETEN et l'archiatre STOERK. C'est en suivant les hôpitaux et en fréquentant ces deux savans, de même que les QUARIN, PLENK, LEBMACHER, DE HAEN, JACQUIN, etc. que Saxtorph agrandit le domaine de ses connoissances par les leurs.

De Vienne il se rendit à Fribourg en Brisgau, où il trouva son ami, l'ancien professeur GIEBHARD, alors professeur à cette université. C'est avec lui qu'il entreprit de nombreuses expériences physiologiques sur les animaux vivans, concernant prin-

(6) Aujourd'hui encore le gouvernement danois fait voyager deux jeunes médecins et chirurgiens en tout temps ; ce qui fait qu'en Dannemarck il y a toujours des savans qui ne laissent ignorer à leurs compatriotes aucune découverte ni aucun perfectionnement de l'art de guérir chez les autres nations, et que l'Université et l'école de chirurgie de Copenhague méritent d'être comptées parmi les plus distinguées de l'Europe, tant pour la bonté et la solidité de l'enseignement, que par la célébrité des professeurs. La négligence des voyages parmi nous, est souvent cause que nous ignorons ce qui se passe chez nos voisins, à moins qu'ils ne viennent par hasard nous en instruire eux-mêmes. (*Note du traducteur*).

cipalement la théorie de l'inflammation et de l'irritabilité de Haller. Il parcourut aussi les environs de cette ville, et l'Alsace avec le professeur LIPP, sous le rapport de la botanique et de la minéralogie. De là il partit pour Strasbourg, et s'y attacha particulièrement pour les opérations chirurgicales au célèbre LOBSTEIN, et pour les accouchemens au docteur FRIED, fils du vieux et respectable accoucheur de ce nom, sans négliger les cours de SPIELMANN sur la botanique et la matière médicale.

De Strasbourg, Saxtroph se rendit à Paris, où il atteignit l'objet le plus cher de ses vœux, en assistant aux leçons d'accouchement du célèbre LEVRET, et à celles de M. SABATIER, sur la chirurgie et les opérations chirurgicales. Il fit à Paris la connoissance de plusieurs hommes célèbres de la France, tels que MORAND, PETIT, JUSSIEU; il fréquenta l'Hôtel-Dieu et la Charité, assista aux leçons de physique de NOLLET, et mit les bibliothèques et les autres établissemens analogues à contribution.

A son retour par la Hollande, il alla voir à Leyde VAN-ROYEN, ALLEMAND, et les deux ALBIN.

Au mois d'août 1770, Saxtorph se retrouva heureusement dans sa patrie. Il écrivit alors sa dissertation inaugurale: *De diverso partu ob diversam capitis ad pelvim relationem mutuam*, 207, p. 8°. Il soutint seul, sous la présidence de son illustre professeur l'archiatre BERGER, cette thèse qui a paru dans la librairie sous le titre de, *Theoria de*

partu diverso. Ce que cet ouvrage contient sur le retournement de l'enfant et sur l'accouchement instrumental, a été adopté par M. Plenk, qui dans ses *Element. art. observ.* Vienne, 1787, le copie presque mot à mot depuis la page 162 jusqu'à 191; ainsi que par le docteur F. J. Hofer, dans ses *Lehrsætze der practischen*, etc. ou *Principes de la pratique des accouchemens relativement à la manœuvre*, Ausbourg, 1788.

Après sa promotion au grade de docteur, en 1771, il fut nommé accoucheur de la ville, et médecin de l'hospice de soignement de Copenhague. Marié bientôt après avec la demoiselle Christine de Sibrandt, dont le père étoit commandant de la forteresse d'Aggerhus, il eut dans cet heureux hymen deux fils et une fille dont il ne reste aujourd'hui que l'aîné des fils, professeur actuel de l'hospice d'accouchement de Copenhague.

Comme accoucheur de la ville, il devoit tenir des leçons en faveur des sages-femmes, et diriger l'établissement de la maternité, fondé en 1761 par le roi, pour servir d'école pratique d'accouchement. Il étoit en même temps membre de la commission royale d'accouchement de Copenhague.

C'est relativement à cela qu'il publia en 1772 son *Plan til Forelæsninger*, etc. ou *Plan pour les leçons d'accouchement, avec des planches*, in-8.° de 108 p., à Copenhague. La seconde partie, de 136 pages, ne parut que l'année d'ensuite

Peu de temps après son retour, il avoit ouvert

des cours publics pour les étudians, et d'abord un cours populaire sur toute la médecine, conçu d'une manière à pouvoir être utile même à ceux qui étoient étrangers à cet art, dans les cas où ils ne pourroient en réclamer les secours. Saxtorph fut obligé de recommencer plusieurs fois ce cours, qui étoit très-goûté, et fut cause que plusieurs jeunes gens désertèrent la théologie pour la médecine, qu'ils ont ensuite exercée avec succès, après s'être fait recevoir docteurs.

Ses examens et les leçons qu'il avoit tenues sur l'anatomie, la physiologie, la pathologie et l'art des accouchemens, le firent désigner professeur à l'université de Copenhague en 1773, et nommer membre du collége de médecine l'année suivante. Comme professeur de l'université, il publia en 1776 un *Abregé de l'Art des Accouchemens*, de 168 pages in-8°. Cet ouvrage fut traduit sous le même titre, en allemand, par *C. F.* SCHROEDER, et en islandois, avec des augmentations et une table, par le médecin provincial d'Island, *Jean* STENDSEN Cette dernière traduction, qui porte 234 pages in-8.°, a paru en 1789 chez Thiele, à Copenhague, où se trouve aussi la première, ainsi qu'à Leipsick.

Saxtorph publia ensuite son *Nouvel Abrégé de l'Art des Accouchemens à l'usage des sages-femmes, avec des planches*, Copenh., 1790, 324 p., 8°. Il a paru à Leipsick deux traductions allemandes de cet ouvrage, l'une par le docteur *Kertens* en 1790, et l'autre par le professeur *Tode* en 1792.

Il parut l'année dernière une nouvelle édition de cette dernière traduction d'un ouvrage qui, quoique particulièrement destiné aux sages-femmes, n'en est pas moins estimé et recherché par les jeunes accoucheurs, à cause de la clarté et de l'ordre rigoureux qui le distinguent.

Pour faciliter l'aperçu des accouchemens aux sages-femmes, Saxtorph publia en 1792 un extrait de l'ouvrage précédent, sous le titre de *Résumé succint du nouvel Abrégé de l'Art des Accouchemens*, ouvrage dont il y a une nouvelle édition sous presse dans ce moment.

Il a, de concert avec huit autres médecins de Copenhague, contribué en 1774 à l'établissement de la Société royale de médecine, actuellement existante, dont le recueil contient les ouvrages suivans sortis de la plume de Saxtorph :

1. *De Funiculis umbilical. infantum vivorum nodose complicatis. Societ. med. Havn. Collect.*, vol. I, 1774, p. 7.

2. *De usu forcipis ejusque in situ faciei laterali applicando modo*, ibid, p. 287.

3. *De placenta in orific. uteri irradicata*, ibid, p. 310.

4. *De tumoribus insolitis in duobus fœtubus observatis, quorum unus partum impedivit, alter vero nullum partui obstaculum fecit*, ibid, vol. II, 1775, p. 23.

5. *Animadversiones de correctione uteri et fœtus in partu*, ibid, page 127.

6. *De variis sub partu occurrentibus impedimen-*

tis, quæ suturas cranii ejusque fontanellas tangi prohibent, ibid, page 270.

7. *De ischuria ex utero retroflexo*, ib., p. 299.

8. *De lethali uteri hæmorrhagia. acta. Societ. med., Havn.* vol. 1, 1777, p. 93.

9. *De gravitate molari.*

10. *De hæmorrh. partum insequentibus inject. frigidorum in utero sistendis*, ibid, vol. II, 1799, p. 127.

11. *De singulari uteri strictura*, ibid, p. 197.

12. *De morbo et morte à tumore ovarii pilosi pendente*, ibid, p. 259.

13. *Observ. de fœto aperto abdom. visceribusq. abdominal. solo peritoneo tectis nato. Acta regiæ Soc. medic. Hafn*, vol. I, 1783, p. 191.

14. *Meditationes de utero graviditate rupto ægrota per sex hebdomad. superstite.* ibid, p. 398.

15. *Observ. de loquela in fœmin hysterica singulari modo restituta*, ibid, vol. II, 1791, p. 245.

16. *De usu forcip. levretian. in extrahendo capite oblique ad marginem lateralem pelvis sito*, ibid, p. 339 (7).

17. *Observ. de usu interno sacchar. saturni*, ib., vol. III, 1792, p. 88.

18. *De diversis uteri inversi speciebus*, ib. p. 396.

Saxtorph fut nommé, en 1774, par des lettres royales, médecin suppléant du conseiller de conférence Rottboel, hors d'état de servir, et tint à

(7) C'est-là que se trouve le dessein et la description du forceps de Levret, avec la correction de Saxtorph, au moyen de laquelle il se ploie sur lui-même, sans être ni moins sûr ni moins solide.

sa place des leçons de botanique et de physiologie. La même année il établit, de concert avec les professeurs Tode et Callisen, une Société d'exercices en médecine (*Societas exercitatoria medica*), où les jeunes médecins se rendoient toutes les semaines avec des dissertations qu'ils écrivoient et faisoient imprimer pour les y soutenir publiquement.

Cela lui donna occasion de tenir un discours en mémoire d'un membre de cette Société, le jeune J. W. de Berger, discours qui a été imprimé sous le titre suivant : *Oratio in memoriam juvenis nobilissimi J. Guil. de Berger.* Hafn, 1779, 32 p., 8.

L'année 1776, il fut nommé, à l'occasion du droit d'indigénat, membre d'une commission chargée d'encourager la chirurgie, et de procurer au royaume des chirurgiens indigènes de capacité. Le projet qui fut présenté à ce sujet, ne fut pris en considération qu'en 1785, lorsqu'il fut question d'établir l'Ecole de Chirurgie.

En 1780, la Société des sciences de Copenhague adopta Saxtorph au nombre de ses membres. Il y lut plusieurs Mémoires, dont voici les titres traduits littéralement du danois :

1. *Des Progrès et du perfectionnement que l'art parturien doit en Danemarck à l'hospice d'accouchement.* Ce Mémoire, de 82 pages in-8.°, se trouve dans la seconde partie du nouveau Recueil de la Société des Sciences, p. 112, et il a aussi été imprimé à part à Copenhague en 1782

2. *Considérations sur une prétendue sauve-garde*

des enfans, destinés à les empêcher d'être écrasés au lit. Même Recueil, troisième partie, p. 255.

3. *Considérations sur quelques cas rares et sur les monstres humains, ib.*, quatrième partie, et imprimé à part à Copenhague, 1791, 24 p. in-8.°

4. *Descriptions de deux enfans sans tégumens abdominaux, l. c.*, cinquième partie, p. 150, et imprimé à part à Copenh., 1794, 24 p. in-8.°

5. *Mémoire sur les monstres monopeslu, pendant l'hiver de* 1799.

En 1781, Saxtorph fut adjoint par l'ordre du roi à la direction de l'hôpital royal de Frédéric, pour conférer sur la fondation pour les accouchemens, réunie alors à cet hôpital.

En 1785, il fut nommé membre d'une autre commission, dont l'objet devoit être d'ordonner le nouvel hospice royal d'accouchement, distrait de l'hôpital de Frédéric; et lorsque la commission eut terminé son travail, il fut placé dans ce même hospice comme accoucheur, et comme professeur chargé de l'enseignement gratuit des sages-femmes qui y arrivoient tous les ans des diverses provinces aux frais publics. Dans l'espace de quatorze années, il a formé au moins 300 sages-femmes en état de servir, et une grande partie des états de Danemarck s'en trouve déjà pourvue.

Cet hospice utile et honorable pour le Danemarck, principalement dû à la bienfaisance de la feue reine *Juliane Marie*, s'ouvrit le 31 mars 1787, le jour de la naissance du feu roi Frédéric v, son époux, et depuis lors il a constamment été, sous

Saxtorph, non-seulement un asyle ouvert aux mères mariés et non mariés de tous les états, mais aussi une école où les leçons théoriques et pratiques du professeur ont formé un nombre assez considérable d'accoucheurs précieux, à part ceux qui ont simplement suivi ses leçons théoriques. On compte 132 indigènes, et 28 étrangers qui ont séjourné dans cet hospice pour s'y instruire dans la pratique sous la direction de Saxtorph. Parmi les derniers, où l'on compte à présent plusieurs accoucheurs distingués, il y en a eu deux du Portugal, envoyés par leur gouvernement à Copenhague pour l'art des accouchemens; plusieurs des possessions danoises et angloises dans les Indes, un de Tranquebar, un d'Angleterre, deux de Pologne et un de France; les autres étoient d'Allemagne ou de Suède.

En 1784, Saxtorph fut nommé conseiller de justice en fonction. Il fut appelé en 1791 pour accoucher la princesse royale, à laquelle il donna aussi ses soins dans son second accouchement, et reçut l'année d'après le titre de conseiller d'état. En 1794, il eut entrée et voix au consistoire de l'université, dont il devint recteur l'année suivante. La même année, après la mort du professeur Kratzenstein, il fut nommé professeur de la faculté de médecine; et comme recteur de l'université, doyen de la faculté de médecine et promoteur, il eut la rare satisfaction de conférer le grade de docteur à son fils *Jean Sylvestre Saxtorph*, à présent son digne successeur, lequel peu de

temps après cette cérémonie entreprit un voyage à l'étranger pour son instruction.

Depuis 1795 jusqu'à sa mort, Saxtorph tint, comme le plus ancien des professeurs de la faculté, des leçons publiques d'anatomie; et quoiqu'il eut été trente ans sans enseigner cette partie, il s'en acquitta tellement à la satisfaction générale de ses auditeurs, que ces derniers ne purent en taire l'expression dans une adresse de remercîmens qui fut insérée dans les papiers publics. Indépendamment de ce que Saxtorph a fait comme professeur d'anatomie, il chercha encore à en faciliter l'étude par un abrégé de cette science en langue danoise qu'il avoit résolu de publier, parce qu'on en éprouvoit le besoin. La première partie de cet ouvrage, que l'auteur a dédié au célèbre Callisen son ami, a paru sous le titre d'*Osthéologie, pour servir de guide dans les leçons*, etc. Copenhague, 1800, in-8.° de 177 pages. C'est avec raison que le respectable professeur Tode, dans le premier cahier du cinquième volume de son Journal de Médecine et de Chirurgie, a fait l'éloge de la clarté et de la perfection de cet écrit, en regrettant que la continuation en ait été empêchée par la mort de l'auteur.

La santé jusqu'alors inaltérable de l'immortel Saxtorph commença à chanceler dans les dernières années de sa vie, sans rien lui ôter néanmoins de son activité utile comme professeur et accoucheur. Outre plusieurs attaques de goutte, la disposition naturelle que l'habitude de son corps lui donnoit

à l'apoplexie, sembla se déclarer de plus en plus, et il devint d'une sensibilité extrême pour des tracasseries que la sérénité antérieure de son ame lui auroit fait supporter avec indifférence et mépris. Des désagrémens de plus d'une espèce assiégèrent par malheur les dernières années de sa vie, et hâtèrent probablement sa mort, qui eut lieu le 19 juin 1800, par un coup d'apoplexie si subit, qu'il ne pût écrire qu'à moitié une recette qu'il avoit commencée au premier sentiment de son approche.

Son convoi funèbre répondit à son rang et à la considération dont il jouissoit.

Multis ille bonis flebilis occidit.

Le mérite de Saxtorph pour la science comme écrivain est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en parler ici. Comme professeur public, il se distingua toujours par la clarté et l'agrément dans ses leçons, qui étoient simples et concises, sans cependant jamais rien laisser à desirer. Au lit des mères et des femmes en couches, ses manières toujours douces respiroient l'intérêt et réveilloient la confiance. C'est là encore qu'il devenoit un modèle utile et instructif pour les élèves qui l'accompagnoient.

Pour prouver combien il avoit à cœur de suivre les sciences dans leurs progrès, et combien il étoit encore accessible aux nouvelles découvertes malgré son âge avancé, il me suffira d'observer, dit le docteur Schéel, que touchant déjà à sa soixantième année, il ne dédaigna point d'employer pendant

assez long temps, malgré son peu de loisir, quelques heures de la matinée à l'étude et à l'examen du système de Brown; il avoit eu la complaisance de m'associer à cette étude, et je dus être d'autant plus touché du soin qu'il y mettoit, que cette manière d'agir contraste singulièrement avec l'indifférence de tant d'autres médecins pour tout ce qui porte l'empreinte de la nouveauté.

Tous ceux de ses élèves qui, par leur application et leur zèle lui paroissoient devoir cultiver les sciences avec succès, étoient sûrs de trouver auprès de lui tout l'intérêt et tout l'encouragement possibles, et il n'en est guère qui ne bénissent avec moi les cendres de leur immortel professeur et ami.

Saxtorph étoit d'un tempérament sanguin, et par conséquent d'une humeur toujours gaie, aimant la société, et n'étant jamais si content que quand il pouvoit se livrer à son enjouement naturel dans un cercle d'amis. Cette disposition d'humeur l'empêcha de s'enrichir; ce qu'il n'eût pas été difficile de faire à un avare avec ses appointemens considérables. Sa magnificence et sa bienfaisance ont été cause qu'à sa mort il n'a presque rien laissé que la réputation d'une vie sacrifiée aux sciences et à l'utilité de ses concitoyens. Son fils, pour payer à la mémoire de son père le tribut de la reconnoissance et de la pitié filiale, va faire ériger sur sa tombe un beau et modeste monument de marbre, avec le buste du défunt en bas-relief, fait quelque temps avant sa mort par

un artiste poète, comme un tableau votif, avec les deux vers suivans pour inscription :

Ham signer mœdrene med spœde Bœrn i Tavn,
Og frœ staær manden hos og signer Saxtorphæ Navn.

C'est-a-dire ;

Les époux entourés de leurs tendres enfans
Bénissent son nom, cher aux cœurs reconnoissans.

Nota. L'auteur de cette biographie, le docteur Schéel, ancien élève et ami de Saxtorph, dont il avoit mérité toute la confiance, annonce, en la terminant, qu'un habile sculpteur danois actuellement à Rome, *M. Thorwaldsen*, travaille en ce moment sur les avances que lui a faites Saxtorph fils, le buste en marbre de l'illustre mort, pour l'exposer dans la salle des accouchemens à côté de celui du célèbre Berger. Il invite à cette occasion les élèves et les amis de feu Saxtorph à lui payer un léger tribut de leur reconnoissance, en consignant chez *M. Bentzen*, inspecteur de l'hospice d'accouchement, la somme de cinq rixdales ou d'un Frédéric d'or pour être employés aux frais de ce monument, dont l'état leur sera envoyé avec un exemplaire de la biographie et le portrait de leur bienfaiteur.

Les bornes prescrites par un Recueil, dont le mérite et la richesse consistent autant dans la variété que dans le choix des articles, qu'il offre à ses nombreux lecteurs, m'oblige de renfermer dans mon cœur des sentimens que la reconnoissance peut à peine y contenir. Il est doux et con-

solant sans doute pour tous ceux qui comme moi ont trouvé dans le savant professeur Saxtorph l'instruction réunie à la bonté protectrice d'un père, de voir rendre à sa mémoire des hommages qui ne furent jamais mieux mérités; et le docteur Schéel, en jugeant si bien les élèves de ce grand homme, fait par ses sentimens autant d'honneur à l'humanité, qu'il en fait à la science par son rare mérite et ses vastes connoissances.

DEMANGEON.

POÉSIE.

Le Voyageur, par M. Bruguières de Marseille; *pièce qui a remporté* l'accessit *au dernier concours de poésie proposé par l'Institut national* (1).

En ces jours où les arts, allumant leur flambeau,
Remplissoient l'Orient de leur éclat nouveau,
Quand l'Euphrate portoit sur sa rive étonnée
La ville de Bélus de jardins couronnée;
Que du savant Memphis les prêtres révérés
Instruisoient Hérodote en leurs parvis sacrés;
Et que loin de Samos le grave Pythagore
Consultoit le Brachmanne aux portes de l'aurore,
La trirême, aux cent bras, ignorant l'Univers,
N'osoit franchir encor l'immensité des mers,
Et le nocher debout, l'œil fixé sur la rive,
Ne présentoit aux vents qu'une voile craintive.
Ainsi de l'Océan les peuples entourés,
L'un à l'autre inconnus, demeuroient séparés;
Et seuls, de proche en proche, écartant ses barrières,
Quelques sages tentoient l'échange des lumières.
Enfin Colomb paroît, et guidé par l'aimant,
Subjugue le premier le fougueux élément,
Et, vainqueur des efforts d'un âge plus timide,
Renverse d'un seul coup les colonnes d'Alcide.
La rive a disparu : ses compagnons muets
Ont baissé sur les mers leurs regards inquiets;
Intrépide, il se rit de leur terreur profonde,
Et son doigt étendu leur montre un nouveau Monde.

(1) La pièce de vers que l'on va lire est celle dont, à la séance publique de l'Académie française, M. de Fontanes a fait connoître quelques fragmens; elle a obtenu *l'accessit*. Son auteur est M. Bruguières de Marseille. Nous avons cru, pour ne rien laisser à désirer sur cet intéressant concours, devoir publier cette pièce en entier.

Plus de bornes pour l'homme ; et la terre et les cieux
Dans toute leur grandeur sont livrés à ses yeux ;
Des Alpes du vieux Monde à des Alpes nouvelles,
Il voit se rattacher les chaînes fraternelles,
D'un second Océan il envahit le sein :
Lui-même il s'associe un autre genre humain :
Dès-lors, le voyageur, sur un plus vaste espace
S'élance, et des dangers dédaignant la menace,
Recherche, tout entier à l'objet qu'il poursuit,
Si, par le péril même, il ne peut-être instruit.

Tantôt dans les cités il observe en silence
Leur police, leurs lois, leur active opulence,
Leurs arts industrieux, leurs altiers monumens ;
Tantôt, en des remparts renversés par les ans,
Sur d'antiques débris ses yeux cherchent à lire
Le souvenir d'un peuple ou le nom d'un empire.
Souvent au bout du globe, errant dans les forêts,
De la nature libre il contemple les traits,
Et dans l'immensité d'un éternel ombrage,
Il la voit étaler sa richesse sauvage.

Oh ! que si prenant soin d'embellir ses destins,
Les Muses de leur lyre ont honoré ses mains,
De leur noble fureur si son ame est saisie,
Combien ce grand spectacle et de pompe et de vie,
Ce tout majestueux dont la variété
Sans cesse se déroule à son œil enchanté,
Ces merveilles sans nombre en tous lieux dispersées,
Echauffent son génie, exaltent ses pensées !
Qu'il chante alors ! qu'il cède à ses heureux transports !
Les siècles, en fuyant, rediront ses accords,
Et le temps, ce vieillard qui se plaît aux ruines,
Emoussera sa faulx sur ses œuvres divines.

Tel, ayant vu le Nil et le froid Tanaïs,
Les champs où le Scamandre est joint au Simoïs,
Les plaines de Phrygie et les monts de la Thrace,
Et gravi le premier les cîmes du Parnasse,

Homère, à la nature empruntant ses pinceaux,
La peignit toute entière en ses vivans tableaux ;
Et, le front rayonnant d'une gloire immortelle,
S'élève encore sublime et sans égal comme elle.

Mais c'est en vain qu'aux lieux par l'homme inhabités,
La terre étalera ses plus rares beautés ;
En vain mille palais de leur splendeur antique
Y montreront encor le reste magnifique,
Bientôt le voyageur, plein d'un secret ennui,
N'y cherche du regard qu'un être comme lui,
Et du plus humble toît la rencontre imprévue,
S'il couvre son semblable, enchantera sa vue.

L'Europe, avec orgueil lui présente ses fils,
Au noble frein des lois librement asservis,
Eclairés dans la paix, généreux dans la guerre,
Le modèle, l'envie, et l'honneur de la Terre.
L'Asie, en rougissant, lui découvre les siens,
De ses vastes cités indolens citoyens,
Enivrant de parfums leur oisive mollesse,
Et sur des tapis d'or prosternant leur bassesse.
Dans des plaines de sable et sous un ciel d'airain,
Il entend haleter le stupide Africain ;
Père, époux sans amour, et brigand sans courage ;
Avec un air brûlant respirant l'esclavage.
Le sombre Américain semble éviter ses yeux :
D'un sexe foible et doux, tyran silencieux,
Jamais sans ennemis, constamment en défense,
Et cachant dans les bois sa triste indépendance.

Il suit l'humaine espèce en ses états divers :
Il voit l'âpre Esquimaux, que nourrissent les mers,
Dans sa hutte enfumée, au fracas des tempêtes,
Vantant, d'huile abreuvé, le luxe de ses fêtes ;
L'Iroquois, fait au meurtre et chasseur indompté ;
L'Arabe, au prompt coursier, vagabond redouté
Des syrtes de Lybie aux Persiques rivages ;
Le nomade Mongoul changeant de pâturages,

Et guidant chaque mois, vers des bords différens,
Sa tente pastorale et ses troupeaux errans;
L'Indou, qui de Brama suit la loi pacifique,
Dans les plaines du Gange agriculteur antique;
Et le Chinois vieilli dans l'enfance des arts,
De ses flots populeux inondant ses remparts.

S'il veut du globe même étudier l'histoire,
Ses éloquens débris en gardent la mémoire:
Dans les humbles vallons, sur les monts orgueilleux,
Ils lui montrent l'empreinte et des eaux et des feux;
D'un désordre apparent naît partout l'harmonie,
Partout il voit la mort alimenter la vie.
Mais vers quelques pays qu'il dirige ses pas,
Il ne s'entoure point de glaives, de soldats;
Etranger, son aspect n'apporte plus d'alarmes;
Son cortège est la paix, les bienfaits sont ses armes.
Semblable à ces mortels, Dieux des siècles lointains,
De qui la voix auguste instruisit les humains,
Sur un sol sans culture, il vient, comme eux encore,
Des salutaires arts faire briller l'aurore.

Ah! qu'ils soient expiés ces effroyables temps,
Où des soldats sans nom, vulgaires conquérans,
Couroient chercher au loin, certains de la victoire,
Dans des dangers obscurs des triomphes sans gloire!
A l'aspect du soleil égorgeoient ses enfans
Sur les débris dorés de ses temples fumans;
Du fier Guatimosin, défenseur du Mexique,
Illustroient par le feu la constance héroïque;
Et, pour prix des trésors de toutes parts offerts,
Ne donnoient aux vaincus que la mort ou les fers.

Couvrons tous ces forfaits de muettes ténèbres;
Mais éternel honneur aux voyageurs célèbres,
De qui l'abord tranquille a si bien attesté
Les touchantes vertus, l'utile humanité.
Pierre, cherchant les arts pour son peuple sauvage;
Penn, de la Delawarre atteignant le rivage,

Et, disciple de Locke, y portant les bienfaits
Nés de l'heureux accord des lois et de la paix;
Howard, qui, des cachots, sondant le noir abîme,
Fit luire la pitié, même aux regards du crime;
Et ces autres encor dont le zèle pieux
Sema dans les forêts la parole des cieux;
Toi, Las-Cassas, l'honneur de ce saint ministère,
O des Américains et l'apôtre et le père,
Qui de la même voix dont tu touchois leurs cœurs,
Tonnois au sein des cours contre leurs oppresseurs!
Vous tous, sages mortels, recevez nos hommages.
Puissent vos noms, portés sur le torrent des âges,
Exempts d'injure aller, par un doux souvenir,
Des crimes du passé consoler l'avenir!

Mais la Parque, en bornant leurs travaux et leur gloire,
De leur sang, trop de fois, a rougi leur histoire:
Combien d'entre eux aussi, frappés et sans secours,
Sur des bords ignorés ont terminé leurs jours!
O Muse, de regrets et d'honneurs légitimes
Paye un nouveau tribut à ces nobles victimes!
Magellan, par le fer, dans Sébu moissonné;
D'une troupe rebelle Hudson abandonné
Non loin de ce détroit que fraya son audace,
Et périssant de faim sur une mer de glace.

Archipel de Sandwich! ô rivage abhorré!
J'y vois le brave Cook d'assassins entouré:
Il tombe; et ses regards, empreints de bienfaisance,
A ses soldats armés défendent la vengeance.
Et toi, dont nul avis n'a révélé le sort,
La Peyrouse, en quels lieux as-tu trouvé la mort?
Ou peut-être, invoquant sa rigueur salutaire,
Tu vis, et son retard prolonge ta misère.
Dès que les feux du jour percent l'obscurité,
Tu gravis sur le roc, où les vents t'ont jeté,
Et ton œil s'attachant sur la liquide plaine,
Croit voir dans chaque flot une voile lointaine,

Malheureux, tu te plains à l'approche du soir,
Et le soleil suivant réveille ton espoir.
Non, d'un ingrat oubli n'accuse point la France;
Elle a sur l'Océan fait voler l'*Espérance*,
Et des îles de l'Inde, au bout de l'Univers,
Interrogé sur toi les écueils et les mers.
Deux fois, pour te chercher, les plages antarctiques
Ont vu se déployer nos drapeaux pacifiques;
Mais l'infidèle Echo, des bords où tu gémis,
Hélas! n'a point porté ta voix à tes amis.

Ah! par ces souvenirs notre ame est trop émue;
Sur de plus doux objets reposons notre vue.
Il s'offre à mes pinceaux cet heureux voyageur,
Qui, bercé mollement par des flots sans fureur,
Vole vers sa patrie, et plein d'impatience,
De l'haleine des vents accuse l'inconstance.
Il a couru des bords où renaît le soleil
A ceux où l'Occident reçoit son char vermeil;
Et sous quelques climats qu'il ait porté sa course,
De l'équateur brûlant, aux champs glacés de l'ourse,
Il a vu les humains différens de couleurs,
Etendus sur la neige ou couchés sur les fleurs,
Ignorans, éclairés, esclaves, ou sans maître,
Aimer avec transport le lieu qui les vit naître.

Et lui, combien de fois, dans cet éloignement,
Son cœur a tressailli de ce pur sentiment?
Toujours l'absence accroît l'amour de la patrie,
Sans cesse rappelée et par elle embellie!
Ses regards devançant sa flottante prison,
Maintenant sont plongés dans le sombre horison;
Déjà le nautonnier, que la prudence guide,
Sonde les profondeurs de l'abîme liquide:
Un cri s'élève.... Terre! et frappé par cent voix,
L'écho de l'Océan le répète cent fois.
O patrie! ô transports que ta présence inspire!
O rive où tant de vœux rappeloient le navire,

Salut! Le voyageur sur la proue avancé,
Bien au-delà du flot soudain s'est élancé.
Pour lui dans ses foyers quel doux accueil s'apprête!
Il court, se précipite, et chaque objet l'arrête :
Incertain, il voudroit dans son empressement,
Tout chercher, tout revoir en un même moment.
Enfin, du seuil connu franchissant la barrière,
Il retrouve une épouse et peut-être une mère;
Leur bouche, en se hâtant, commence cent discours
Que leurs embrassemens interrompent toujours;
Sans doute il a souffert sur des plages lointaines,
Mais ce jour de bonheur a compensé ses peines.

Bientôt, dans la retraite occupant son repos,
Sa mémoire préside à d'utiles travaux :
Il trace avec candeur l'imposante peinture
De tout ce qu'à ses yeux révéla la nature.
Il décrit à la fois les objets et les lieux,
Les êtres inconnus vivans sous d'autres cieux;
Du sauvage ignorant, l'activité stérile;
De l'homme policé, la constance fertile;
Et sage observateur, peintre exact et précis,
Il reproduit le globe en ses vastes récits.
Bien plus, sa main versant des semences fécondes,
Enrichit nos guérets des moissons des deux Mondes;
Par lui des fruits nouveaux croîtront dans nos vergers,
Nos arts s'associront à des arts étrangers;
Une heureuse industrie animera nos villes,
Et suivant, à sa voix, des routes plus faciles,
Le commerce, agrandi pour les peuples divers,
Va, de sa chaîne d'or, embrasser l'Univers.

ARCHÆOLOGIE.

Première lettre de M. Cousinery, ancien Consul-général de France dans la Macédoine, à M. Rostan, membre de l'Académie de Marseille (1), *sur l'Inscription de Rosette.*

DÉIFICATION DE PTOLÉMÉE V, Surnommé ÉPIPHANE.

Je vais vous entretenir, mon cher ami, non de ces grecs célèbres, dont nous avons parcouru ensemble les belles contrées ; mais de ces Macédoniens qui, transportés après les conquêtes d'Alexandre sur les rives fécondes du Nil, avec les dieux de leur patrie, eurent la sagesse d'adjoindre à leur culte national, celui des divinités indigènes, et de respecter

(1) M. Rostan a voyagé long-temps dans la Grèce, et c'est un des plus habiles connoisseurs dans la science des médailles ; il a donné dans ce Journal une excellente Dissertation sur une médaille intéressante et inédite du roi Brogitarus, ann. IV, t. V, p. 460. Il est malheureux qu'il néglige une science qu'il pourroit cultiver, ainsi que l'Histoire naturelle, avec tant de succès ; mais il en est détourné par les soins qu'il donne constamment aux établissemens de bienfaisance, et l'abandon de ces études chéries, est le plus généreux sacrifice que son ame noble et sensible puisse faire à l'amour de l'humanité. A. L. M.

des usages et des rits, que la religion antique y avoit consacrés. Je vais vous parler aussi des prêtres de cette religion, qui après avoir perdu le droit d'élire leurs rois, surent conserver celui de les déifier, tandis que ceux de la Grèce ne l'obtinrent jamais. C'est en un mot sur l'inscription de Rosette, sur ce précieux monument historique, découvert pendant le cours de la conquête de l'Ægypte, que je vais vous donner quelques nouveaux éclaircissemens, dignes peut-être d'attirer votre attention.

Continuer ainsi nos conversations sur l'antiquité, c'est me rappeler le fruit que j'ai retiré de vos judicieuses observations sur les lieux mêmes; et le plaisir de m'en rappeler, est un nouveau voyage que j'entreprends avec vous.

La découverte importante du *monument de Rosette*, ne pouvoit manquer de fixer l'attention des savans de l'Europe; ceux de Londres, où se trouve cette inscription, ceux de Stockholm, de Goettingue, et surtout ceux de notre capitale s'en sont le plus occupés, et s'ils ont laissé quelque chose à desirer à leurs explications, ce qui arrive ordinairement dans de premiers essais, ce ne pourroit être un motif d'atténuer le mérite de leurs recherches, ni d'affoiblir la reconnoissance publique que je fais gloire de partager.

Je suis certain que votre illustre ami, d'*Ansse de Villoison*, mon ancien hôte à Thessalonique, que tant de regrêts ont suivi dans le tombeau, vous envoya l'année dernière, un exemplaire des trois

lettres (2) qu'il écrivit sur cette inscription, à son savant ami, M. Akerblad. Je ne doute pas que vous n'ayez apprécié le mérite de ces lettres, ainsi que celui des savantes recherches de M. Ameilhon sur le même monument, et que ces ouvrages n'ayent flatté votre goût et stimulé votre penchant pour la belle antiquité.

Vous aurez reconnu combien cette inscription, composée en langue hiéroglyphique ou sacrée, en langue copte ou ægyptienne, et en langue grecque, enrichit par des détails curieux l'histoire de la dynastie des Lagides, en remplissant quelques lacunes dans le grand nombre de celles qui excitent nos regrets au sujet de cette histoire. Vous vous ressouviendrez que ce précieux monument est divisé en trois parties; que la première fait mention du roi Ptolémée V^e^, surnommé *Épiphane*, alors règnant (3), du prêtre Aétès, fils d'Aétès (4), qui desservoit le temple d'Alexandre, où il paroît qu'il avoit le droit d'assembler des grands-prêtres, des prêtres et d'autres ministres du culte répandus dans toutes les parties de l'Ægypte; que ce même Aétès étoit aussi prêtre des rois apothéosés qui avoient regné dans le même pays après Alexandre, jusques à Ptolémée Philopator inclusi-

(2) Ces trois lettres, dont l'auteur distribua quelques exemplaires à divers amis, sont insérées dans le *Magasin Encyclopédique*. La première, dans le 8e. tom., pag. 70, avec un supplément à la pag. 378; la seconde et la troisième, au tom. 11e., pag. 274 et 313.

(3) Βασιλεύοντος.

(4) Αέτης τῦ Αέτυ.

vement, ainsi que des Reines leurs femmes aussi apothéosées, dont les autels étoient plus particulièrement desservis par des prêtresses qui figurent avec Aétès.

Vous n'aurez pas oublié que la seconde partie exprime d'une manière aussi étendue qu'emphatique, tous les droits qu'avoit le prince à la reconnoissance publique par ses bienfaits envers ses peuples, et par sa piété envers les dieux; et que la troisième comprend le décret que tout le corps hiérarchique prononce, sans le concours d'aucune magistrature civile, pour établir des honneurs divins à rendre annuellement au même roi, comme nouveau dieu ou nouveau bon génie de l'Ægypte.

Vous aurez pu observer que les savans qui ont commenté ce décret, n'ont pas suffisamment distingué la cérémonie du sacre de Ptolémée V d'avec celle de sa déification; de sorte qu'on seroit tenté de croire, d'après leurs observations, que cette dernière solemnité se trouve réunie naturellement à la première, tandis qu'en effet elle n'en fut qu'un accessoire accidentel. Je ne rapporterai à ce sujet que la troisième lettre de *Villoison*. Ce savant ne fait pas connoître le vrai motif du décret. « C'est ainsi, dit-il, qu'on voit dans l'ins» cription de Rosette que la fête et la solemnité » de Ptolémée Epiphane ἑορτὴ καὶ πανήγυρις, dura cinq » jours ». On pourroit demander d'après ce passage, si le savant auteur des lettres à M. Akerblad a voulu parler du couronnement ou de la déification, ou bien s'il a entendu que ces deux so-

lennités n'eussent formé qu'une seule et même fête.

On ne supposera pas cette réunion ; si l'on considère que toute la teneur du décrêt tend à revêtir le prince, d'autant de gloire et de majesté qu'il étoit possible de lui en donner. Seroit-il vraisemblable en effet, que la célébration des fêtes de sa déification, si bien désignée dans le décrêt, n'eût pas précédé celles de son inauguration, comme un moyen préparatoire et propre à augmenter l'éclat de cette dernière solemnité ? Les cinq jours de fêtes où l'on devoit renouveller chaque année des actions de grâce pour les biens et les avantages reçus par la sage administration du Roi, n'appartiennent-ils pas exclusivement à une action particulière ? Or, l'identité de faits, l'identité de formes n'étant pas admissibles, toute idée de réunion s'évanouit, et la déification devient aussi isolée que le décret qui l'institue.

Les écrivains qui ont traité ce sujet, ont confondu même la cérémonie religieuse du sacre, qui se faisoit à Memphis, avec la cérémonie civile, qui avoit lieu dans la ville d'Alexandrie, capitale de l'Ægypte, lorsque le prince héritoit du trône, ou lorsqu'après une régence, il avoit atteint l'âge de régner par lui-même. Ils ne parlent les uns et les autres que d'un seul couronnement, et ils en déterminent l'époque ; cependant l'histoire, et l'inscription elle-même, ne nous laissent aucun doute sur la différence qui existoit entre ces deux cérémonies. Le sacre est désigné

plusieurs fois dans le cours de l'inscription, par le mot παράληψις, et l'installation qui occasionnoit des fêtes particulières à Alexandrie, est indiquée par divers auteurs, et notamment dans Polybe, par le mot ἀναλήψεια, dont il n'est nullement mention dans le contenu du décret.

M. HEYNE, si cher à la république des lettres et membre de la société royale de Goettingue, a désigné plus particulièrement le véritable but du décret des prêtres de l'Ægypte, dans un savant mémoire sur l'inscription dont il s'agit (5); mais au fond cette explication rentre dans le système de MM. Ameilhon et Villoison sur les fêtes du couronnement, et sur celles de la déification.

Malgré mes dispositions à adhérer à des autorités aussi respectables sur ces deux points de critique, je n'ai pu me dissimuler les raisons qui contrarient ces opinions, et qui m'en ont fait adopter d'autres, toutes contraires; mais avant d'entreprendre le développement de mes idées sur l'installation, et sur le sacre ou l'inauguration, je m'arrêterai dans cette lettre à des éclaircissemens préliminaires, qui tendent à mieux prouver que le sujet unique de l'inscription de Rosette est la *Déification* de Ptolémée V, surnommé Epiphane, et à cet effet il m'a paru indispensable d'indiquer la différence qui existoit dans le culte religieux des grecs et des romains, entre la *Déification* et l'*Apothéose*.

Quoique les auteurs anciens, qui ont eu si sou-

(5) M. MILLIN a inséré dans le *Magasin Encyclopédique*, un extrait de ce Mémoire, N°. 15 de l'an II, p. 392 et suiv.

vent occasion de parler de la déification et de l'apothéose, n'ayent jamais pu confondre ces deux manières d'assimiler l'homme à la divinité par des actes publics et religieux; ils n'en ont pas toujours fait sentir la différence par des expressions également claires. Les événemens qu'ils décrivoient étoient plus rapprochés de leur temps, et leurs contemporains saisissoient plus facilement leurs idées. Quant à nous, l'éloignement où nous nous trouvons des siècles où ils écrivoient et les ténèbres qui se sont insensiblement répandues sur les faits et sur les détails de l'histoire, nous obligent à une exactitude plus rigoureuse. C'est en signalant sans cesse les inconvéniens des équivoques qui résultent de la fausse acception des mots, que nous sommes parvenus à nous exprimer avec plus de justesse; mais nos recherches en ce genre ne sont pas épuisées.

Les dictionnaires confondent ces mots de *Déification* et d'*Apothéose* Les écrivains qni ont traité de l'antiquité, les ont employés indifféremment, en leur donnant le même sens; et quelques uns, pour éviter de les confondre, se sont servi d'expressions vagues, telles que celles d'*honneurs publics*, d'*honneurs divins*, ou d'autres du même genre, tandis qu'il s'agissoit de faire connoître de quelle nature étoient ces marques d'une vénération religieuse.

La différence qui existe entre des mots en apparence synonimes, a été négligée sans doute parce qu'ils sont étrangers à nos usages, où qu'ils ne

sont employés que figurément dans nos discours; mais la définition de ces termes n'est pas moins nécessaire : elle tient à la vérité de l'histoire, et peut servir à l'éclaircir. L'existence de ces deux expressions dans les langues vivantes, ne doit pas être regardée comme une synonimie surabondante; mais plutôt comme un témoignage de leur différence réelle.

Parmi le grand nombre de preuves que je pourrois donner de l'embarras où nous ont jetté les anciens auteurs, sur la question dont il s'agit, je ne citerai que deux passages, l'un tiré de Pausanias, et l'autre de Cicéron.

Pausanias (6), en parlant de Lycaon, changé en loup, pour avoir sacrifié un enfant à Jupiter, ajoute (7) : (Je suis la traduction de l'abbé Gedoyn). « En effet, ces premiers hommes étoient souvent » les hôtes des Dieux, et leur commençaux;

(6) L. VIII, ch. 2.

(7) « Οἱ γὰρ δὴ τότε ἄνθρωποι ξένοι καὶ ὁμοτράπεζοι θεοῖς ἦσαν » ὑπὸ δικαιοσύνης καὶ εὐσεβείας. Καὶ σφίσιν ἐναργῶς ἀπήντα παρὰ » τῶν θεῶν τιμὴ τε οὖσιν ἀγαθοῖς, καὶ ἀδικήσασιν ὡσαύτως ὀργή. » Ἐπείτοι καὶ θεοὶ τότε ἐγίνοντο ἐξ ἀνθρώπων, οἳ γέρα καὶ ἐς τόδε » ἔτι ἔχουσιν, ὡς Ἀρισταῖος, καὶ Βριτόμαρτις ἡ κρητικὴ, καὶ Ἡρακλῆς » ὁ Ἀλκμήνης, καὶ Ἀμφιάραος ὁ Οἰκλέους. Ἐπὶ δὲ αὐτοῖς Πολυ- » δεύκης τε καὶ Κάστωρ. Οὕτωπύθοιτο ἄν τις καὶ Λυκάονα θηρίον, » καὶ τὴν ταντάλου Νιόβην γενέσθαι λίθον. Ἐπ, ἐμοῦ δὲ (κακία γὰρ » δὴ ἐπὶ πλεῖστον ἤυξετο καὶ γῆν τε ἐπενέμετο πᾶσαν καὶ πόλεις » πάσας) οὔτε θεός ἐγίνετο οὐδεὶς ἔτι ἐξ ἀνθρώπου, πλὴν ὅσον λόγῳ » καὶ κολακείᾳ πρός τὸ ὑπερέχον. Καὶ ἀδίκοις μὲν τὸ μήνιμα τὸ ἐκ » τῶν θεῶν ὀψέ τε καὶ ἀπελθοῦσιν ἐντεῦθεν ἀπόκειται ».

» c'étoit la récompense de leur justice et de leur » piété; les bons étoient honorés de la visite des » Dieux, et les méchans éprouvoient sur-le-champ » leur colère : delà vient que plusieurs d'entre les » hommes furent alors *déifiés*, et qu'ils jouissent » encore des honneurs divins. Témoins Aristée » et Britomartis de Crète, Hercule, fils d'Alc- » mène, et Amphiaraüs, fils d'Oïclés, auxquels » on peut ajouter Castor et Pollux. Par la raison » contraire, on peut bien croire que Lycaon prit » la figure d'une bête, et que Niobé, fille de » Tantale, fut changée en rocher. Mais aujour- » d'hui que les hommes sont généralement cor- » rompus, et qu'il n'y a pas une ville, pas un » coin de terre qui ne soit plein de leur iniquité : » on ne voit pas que les Dieux en adoptent aucun, » si ce n'est par de vaines *apothéoses* qu'invente » la flatterie; et la justice divine, plus lente et » plus tardive, se réserve de punir les coupables » après leur mort ». Voilà, dans cette traduction, les mots de *déification* et d'*apothéose* qui ne se trouvent point dans le texte, et qui n'en rendent pas le vrai sens. L'auteur s'exprime à la vérité d'une manière vague; mais le traducteur auroit dû, par cette raison même, s'en tenir au mot-à-mot, et dire : « Delà advint que quelques hommes » prirent place parmi les Dieux », et plus bas, « si » ce n'est ceux à qui la flatterie a donné ce titre, » à cause du poste éminent qu'ils occupoient ». Il nous restera toujours à comprendre si Pausanias a voulu parler de la déification ou de l'apothéose.

L'abbé d'Olivet n'a pas mieux réussi à rendre un passage de Cicéron, dans la traduction des *Entretiens sur la Nature des Dieux*, l. 1.er, p. 149. « Ceux qui prétendent, dit-il, que tous ces Dieux, » objet de notre culte et de nos prières, ne sont » que des hommes courageux, illustres et puis- » sans, qu'on a *déifiés* après leur mort, etc. » Il y a dans le texte : « *Post mortem ad Deos per-* » *venisse* ». Cicéron est ici bien plus clair que Pausanias, puisqu'on ne peut douter qu'il ne s'agisse de l'apothéose. Le traducteur auroit dû employer une périphrase, ou bien se servir du mot propre *apothéose*. Il auroit dû d'autant plus soigner ce passage, qu'il fait remarquer lui-même, dans une note du livre 3, page 28, combien il est difficile de bien rendre les auteurs anciens. « Tout » est plein, dit-il, de termes équivoques dans le » style des anciens, si nous n'y prenons garde ».

Pour mieux vous prouver l'inconvénient de l'admission d'une synonimie entre les expressions dont il s'agit, permettez-moi de citer deux lignes d'un Mémoire sur les mœurs des siècles héroïques par le savant Rochefort (8). « On peut conjecturer, » dit-il, que le siècle qui produisoit les héros, » n'étoit pas celui qui les *divinisoit* ». Et tout de suite : « L'interprétation que j'ai donnée à la *déifi-* » *cation* d'Hercule, peut s'appliquer à la pré- » tendue *apothéose* de Ganymède ». On convien- dra sans doute que cette diction n'est ni claire, ni convenable.

(8) Acad. des Inscr. et Bell. Lett., tom. xxxvi., p. 411.

Il importe donc de poser des principes qui aident à démontrer, qu'on ne peut indifféremment se servir des mots *apothéoser*, *déifier*, et même de celui de *diviniser*, sans faire appercevoir qu'on n'a qu'imparfaitement saisi la vérité qui est le seul but de l'histoire. C'est ce que je me suis proposé, principalement dans cette lettre, en recherchant tout-à-la-fois les idées morales que ces mots peuvent faire naître, et tout ce qui peut nous conduire à expliquer, d'une manière plus étendue qu'on n'a fait jusqu'aujourd'hui, l'inscription de Rosette dans divers points relatifs à l'histoire et à la religion des temps reculés.

Quoique les idées sur l'origine et sur la nature des cultes, ayent beaucoup varié chez les anciens et chez les modernes, on ne s'accorde pas moins à penser qu'à des époques éloignées de celle de l'histoire, des hommes bienfaisans, courageux ou hardis, obtinrent des honneurs divins.

Cette opinion est fondée principalement sur des dogmes orientaux, adoptés par des Grecs, qui reconnurent une théophanie ou manifestation des Dieux sous une forme humaine, et une génération de héros, dont les mères avoient été aimées par ces Dieux, ou dont les pères avoient été les amants de quelques déesses.

On sait que ce fut principalement sur ces dogmes que s'établirent la religion des Ægyptiens et des Phéniciens, et successivement celle des Grecs et celle des Romains, qui n'en étoient qu'une imitation modifiée. On reconnoît aussi que toute idée acces-

soire à ces dogmes, appartient toujours au principe qui établit, qu'une intelligence supérieure présidoit au gouvernement de l'univers, et que des génies qui lui étoient subordonnés, en avoient l'administration, sous quelque forme qu'ils pussent se manifester aux hommes, et à quelque partie de la nature physique qu'ils parussent présider.

Quoiqu'Hérodote, en rapportant les opinions des prêtres de l'Ægypte, semble persuadé que le culte des Ægyptiens n'admettoit point l'anthropolatrie, il paroît cependant prouvé par les témoignages les plus authentiques, par celui de Diodore de Sicile, de Pline, de Minucius Felix, de saint Augustin et de la plupart des pères de l'église, que cette doctrine n'étoit pas étrangère à cette nation.

Quoi qu'il en soit, une crédulité superstitieuse pouvoit faire supposer, dans un homme célèbre, des rapports médiats ou immédiats avec les Dieux; mais il ne résultoit de cette croyance qui divinisoit un tel homme, qu'un droit à la *déification* ou à l'*apothéose*, et ce droit n'avoit pas toujours son effet.

Dans l'acception purement métaphorique, le mot *divin* s'applique à l'objet d'une admiration excessive, soit au physique, soit au moral. On a toujours divinisé, on divinise encore ce qui, parmi divers objets comparés ensemble, frappe le plus par sa beauté ou par ses convenances, et s'élève fort au-dessus de la classe ordinaire; ainsi, un esprit sublime est *divin*, un ouvrage qui

se fait remarquer par un mérite extraordinaire, est *divin*, et une production de la nature, dans le sens hyperbolique, est *divine* par opposition à une autre de même genre qui paroît avec moins d'éclat. C'est dans le même sens qu'on a dit le *divin* Platon, le *divin* Homère. C'est ainsi qu'un amant *divinise* les attraits de sa maîtresse; et c'est dans le même sens figuré que la langue grecque ancienne et moderne, admet les mots θεῖος et θεῖα, le divin, la divine, pour désigner la qualité d'oncle et de tante (9).

Dion remarque que le surnom d'*Augustus*, donné à Octavien, à l'instigation de Munacius Plancus, étoit l'équivalent de *divus* le *divin*. Les Grecs rendent ce mot par σεβαστος, qui signifie quelque chose de digne de vénération religieuse; il ne fut employé dans la suite, à l'égard des empereurs, que comme un titre de puissance.

Parmi les qualifications pompeuses que les Empereurs de Constantinople se sont données en divers temps, ou que l'adulation leur a prodiguées,

(9) M. Coray, si avantageusement connu par l'étude profonde qu'il a faite de la langue grecque ancienne et moderne, et par ses savans ouvrages, a observé avec sa sagacité ordinaire dans son Προδρομος ἑλληνικῆς βιβλιοθήκης, page ριγ de la préface, que l'esprit de cette qualification tient à l'idée de rendre plus respectables aux orphelins ceux que la nature appelle à remplacer les pères et les mères auprès d'eux, et à rappeler en même temps à ces *divins* la sainteté de leurs devoirs. Il est à remarquer que les langues italienne, espagnole et portugaise, se sont enrichies de ces deux mots grecs, tandis que la langue française a conservé l'origine latine dans le mot *oncle*.

on doit remarquer celles de *divin* et de *divine*, que des princes chrétiens ou leurs femmes employoient dans les actes publics et dans leurs lettres. Cette vanité, qui tenoit de très-près au paganisme, pourroit surprendre, si on ne considéroit pas que l'habitude de l'ancien style les entraînoit. On a lieu d'être bien plus surpris de voir les Pères du Concile de Chalcédoine accorder le titre de très-divin θειότατος aux Empereurs Marcien et Valentinien. Villoison, dans la seconde des lettres déjà citées, rapporte divers exemples très curieux de cette dénomination. J'ajouterai qu'après l'établissement du christianisme, ces idées orientales ne se conservèrent pas également dans tous les pays. On aperçoit dans les capitulaires de Charlemagne, qu'on désapprouvoit en France que Constantin VI et Irène sa mère donnassent à leurs édits les titres de *divins*.

Il résulte de ces observations que les mots de *divin*, *divinisation* et *diviniser*, ne peuvent convenir que dans le cas d'une idée vague qui ne détermine ni la *déification*, ni *l'apothéose*; et l'apothéose, au contraire, ainsi que la déification, suppose un acte public qui a fixé l'opinion des peuples, et établi un culte en l'honneur de l'homme déjà regardé comme un Dieu. Je vais établir plus particulièrement les différences qui caractérisent ces deux dernières expressions.

APOTHÉOSE.

C'est de la disposition des peuples à accorder

les honneurs divins aux grands hommes, que devoit naître l'apothéose ἀποθέωσις, admission parmi les dieux (10), acte pieux et solemnel qui annonçoit l'entrée dans l'Olympe; de ceux que l'admiration, la crainte ou la crédulité firent nommer les enfans des dieux.

Le génie de la législation des Grecs adopta cette disposition populaire; elle servit à exciter dans ces ames ardentes la passion de la gloire et de la célébrité. La philosophie de Pythagore s'en empara, et entretint cette crédulité, qui en reconnoissant une essence intermédiaire entre les dieux et les hommes, favorisoit tous les genres de superstition. L'école de Platon n'osa pas la rejeter, et il ne faut pas s'étonner si elle s'étendit chez presque tous les peuples civilisés, et surtout chez les Romains, fidèles imitateurs des Grecs.

On est bien embarrassé lorsqu'on veut remonter aux premières sources de l'apothéose, et qu'on cherche à connoître ses premières formules et ses premiers rits. La difficulté d'obtenir des idées justes sur ce sujet se manifeste dans la contrariété ou dans le vague des opinions des anciens écrivains, et sur-tout dans le silence d'Hésiode. Ce poète pouvoit bien croire aux apothéoses de Bacchus, fils de Sémélé; d'Hercule, fils d'Alcmène; de Castor et de Pollux, fils de Léda, et à celle

(10) Mot composé de la préposition ἀπο, après, et de θεωσις, qui signifie divinisation, c'est-à-dire, *divinisation après la mort.*

de tant d'autres héros ; mais l'on voit que l'époque et la forme de la consécration de ces demi-dieux n'entrent pas dans son plan ; le mot ἀποθέωσις lui est même inconnu.

Homère ne fait également aucune mention du culte rendu à ses héros ; mais il leur donne une si grande élévation, qu'on peut penser qu'il les admet après leur mort parmi les dieux dont il les fait descendre, et à cet égard il est dans l'esprit des siècles reculés qui honoroient religieusement les morts. Il qualifie Priam de θεοειδὴς, *qui a forme de dieu* ; Achille de δῖος *le divin*, et il fait dire à Jupiter qu'il desire qu'Ulysse reçoive les honneurs divins des heureux Phéaciens.

Les expressions qui paroissent avoir été employées par les auteurs postérieurs pour désigner la solemnité des obsèques des héros sont celles de τιμαὶ ἡρῴκαι, *honneurs héroïques*, cérémonies dont les rits varièrent beaucoup relativement aux temps et aux personnes, et même aux peuples qui les pratiquèrent. Homère nous en a transmis une description d'autant plus précieuse, qu'elle nous fait connoître, aux victimes humaines près, ce qu'on célébroit encore de son temps pour l'anniversaire des jeux établis en l'honneur des enfans de Codrus, conducteurs des colonies grecques dans la Basse-Asie.

« Ces honneurs, quoi qu'en dise Hérodote, » étoient un peu plus que des funérailles ; on peut » en juger par ceux qu'Achille rendit à Patrocle ; » mais enfin ces honneurs se changeoient souvent

» en honneurs divins τιμαὶ ἰσόθεοι, soit par dévotion » populaire, soit par des décrets émanés de l'au- » torité publique (11).

L'usage de ces fêtes héroïques étoit bien antérieur à la guerre de Troie. Suivant Pausanias, Azan, fils d'Arcas, fut le premier pour qui les Grecs instituèrent des jeux funèbres. Les Argonautes en établirent en l'honneur de Pélias. Les compagnons de Léonidas honorèrent d'avance son trépas et le leur par des jeux semblables; et Alexandre, peu avant sa mort, prédit figurément les grands jeux funèbres qui seroient donnés après lui; enfin à Rome, les jeux du cirque accompagnoient toujours l'apothéose.

L'apothéose héroïque et celle que je pourrois appeler historique, ont existé l'une et l'autre. La première fut une institution simple et établie par bonne foi et par la croyance publiques. La seconde n'en fut qu'une imitation, à laquelle les princes qui osèrent se l'approprier donnèrent une extension colossale.

En effet, à mesure que la Grèce perdoit de vue les principes primitifs de ses institutions religieuses, et qu'elle s'éclairoit, les honneurs héroïques tomboient en dessuétude; cependant l'encens ne cessoit de brûler près des tombeaux et dans les temples de ces hommes célèbres qu'elle honoroit d'un culte. Parmenion faisoit abattre ces temples pour appeler plus de vénération sur ceux d'Alexandre. Ce fut alors que les hauts faits

(11) *Acad. inscr.*, t. XXXVI, p. 33.

de ce prince accélérèrent à Babylone le rétablissement du culte héroïque, et le héros Macédonien étonna l'univers par la pompe et par la magnificence d'une apothéose inusitée jusqu'alors, dont il honora Ephestion son favori.

Cet exemple fut suivi par Ptolémée Soter, qui peu de temps après célébra à Memphis la consécration d'Alexandre, et lui bâtit un temple comme au nouveau génie de l'Ægypte. Il reçut lui-même cet honneur par son fils Philadelphe, et jusqu'à Ptolomée Philopator inclusivement, toute l'Ægypte vint adorer dans le temple d'Alexandre une suite de rois devenus dieux par l'apothéose; enfin les prêtres rassemblés à Memphis, en déifiant Ptolémée v^e^, semblent lui annoncer son apothéose future. On voit que l'exemple qu'avoit donné Alexandre ne manqua pas d'imitateurs: le culte qu'il fit rendre à Ephestion, devint le partage de tout homme qui osa l'ambitionner, et ensuite un droit héréditaire si ridicule, qu'un auteur satyrique fait dire à Atlas, qu'il ne peut plus soutenir le poids de l'Olympe.

Parvenue à Rome sous l'empire des Césars, avec tout l'éclat auquel elle pouvoit atteindre, l'apothéose ne fut célébrée que sous la dénomination de *consecratio*. Ce mot n'exprime réellement que la sainteté de la cérémonie, et non l'acte qui plaçoit dans le ciel l'homme divinisé. Les monétaires et les auteurs n'employèrent pas d'autre terme, quoique les Grecs eussent déjà créé celui d'ἀποθέωσις; Polybe, et sans doute d'autres avant lui, s'étoient

servi de ce dernier. Cicéron, toujours à citer pour la précision et pour la clarté, ne manque pas ordinairement de l'employer en grec. Il s'en sert notamment, en disant après la mort de sa chère Tullia, qu'il veut faire son apothéose; (12) ce qui me fait observer en passant, contre l'opinion de divers modernes, qu'il y eut chez les Romains, comme chez les Grecs, des apothéoses domestiques. Aristote, Cicéron, Herode Atticus, affectèrent cette piété, dont on pourroit rapporter d'autres exemples. Ce ne fut que long temps après l'orateur romain, que la langue latine s'enrichit du mot *apotheosis*. On le trouve dans Prudence, et dans d'autres auteurs chrétiens.

Il est aisé de reconnoître combien le culte héroïque dut éprouver de modifications dans son objet, dans ses rits et dans sa dénomination, depuis les premiers temps de la Grèce, jusqu'à son admission à Rome; et il seroit sans doute utile d'établir historiquement les nombreuses variations qu'on peut remarquer entre l'apothéose mythologique, l'apothéose héroïque et celles des hommes placés hors de ce cercle mystérieux. Le savant Maffei en parlant de la consécration de Faustine la mère (13), a donné un essai sur ce sujet intéressant, où il paroît regreter l'ouvrage du docte prélat Sévéroli, qui l'avoit traité à fond, et dont le manuscrit est perdu. Schœpflin (14) l'a

(12) *Litt. ad Attic. XV, ut maxime assequar* ἀποθέωσιν.

(13) *Gemm. Antich.*, t. III, p. 206 et suiv.

(14) *Dis. hist.*, Argent., 1729.

aussi entrepris trés-superficiellement, quant aux anciennes apothéoses, mais très-savamment par rapport aux romains.

Quoique depuis l'époque ou écrivoient ces deux savans et avant eux, on ait souvent tenté accessoirement d'aprofondir un pareil sujet dans des ouvrages précieux; on ne sauroit au milieu de diverses opinions contradictoires, se former une idée satisfaisante sur le systême de ces sortes de consécrations. Rochefort déjà cité, et Freret qui est d'une grande autorité, n'admettent aucune apothéose avant Homère, tandis que l'abbé Faucher (15) en reconnoît depuis Cadmus. L'abbé Bergier, dans son traité de l'origine des dieux du paganisme, observe que l'apothéose des hommes célèbres, est postérieure à la religion publique; et Cicéron n'admet la consécration de Romulus que long-temps après que les poésies d'Homère furent répandues partout.

Quoiqu'il en soit, il me paroît que l'acte religieux exprimé par le mot *apothéose*, ne doit appartenir qu'à la cérémonie des obsèques d'hommes déjà divinisés par des oracles ou par un assentiment populaire sanctionné par le sacerdoce, et que le mot d'*apothéose* ne peut être en aucun sens, l'équivalent de celui de *déification*.

DÉIFICATION.

La déification θεωσις, avoit pour objet le personnage divinisé, et l'animal mystérieux auxquels

(15) *Acad. inscript.*, t. XXXVI.

on accordoit les honneurs divins durant leur vie. Déifier (16), c'étoit déclarer par des décrêts, qu'un être vivant étoit actuellement un dieu ; l'établissement d'un culte étoit une suite naturelle de la déification. De cet usage étoit venu le titre fastueux d'Epiphane ἐπιφανὴς, qui annonçoit la divinité réelle et visible d'un roi déifié.

On déifioit Apis et Mnévis, ainsi que le bouc de Mendès en Ægypte, dès qu'on avoit trouvé ces animaux avec les signes requis pour les faire reconnoître, et après leur mort, il n'étoient plus rien, malgré les obsèques religieux qu'on leur faisoit, et qui occasionnoient souvent de grandes dépenses, suivant la dévotion du prince régnant.

La déification, à l'égard des hommes, peut être très-ancienne dans l'Orient ; mais nous n'en avons des preuves historiques et positives que par rapport aux grecs et aux romains. Cet usage pieux fut ainsi que l'apothéose tantôt l'expression de la reconnoissance ou de l'admiration, tantôt l'effet d'un abus de la crédulité, ou enfin la preuve d'un relâchement moral politique, provoqué par la grandeur des princes qui assujétirent successivement ces deux nations : aussi voit-on aux époques où la liberté des grecs alloit s'anéantir avec leur gouvernement, et la liberté de Rome s'ensevelir avec Pompée, la déification devenir l'apanage héréditaire des familles royales et impériales.

On pourroit néanmoins juger par la rareté des

(16) Θεοποιεῖν, mot composé de Θεὸς, Dieu, et de ποιεῖν, faire, c'est-à-dire, *faire un Dieu.*

monumens qui nous transmettent les formules et les rits de ce genre de culte, qu'il fut dabord accordé difficilement par une volonté générale et spontanée, comme signe du bonneur public. Il étoit en effet plus aisé à un souverain d'obtenir l'apothéose de son père ou de son favori, que de recevoir pour lui-même, ainsi que Ptolémée Epiphane, les honneurs de la déification solemnelle (17). Ce qu'il y a de bien vrai à cet égard, c'est que dans nos immenses recueils d'inscriptions, à peine pouvons-nous en compter une pareille à celle de Rosette; c'est celle où le Sigéens publièrent le décret par lequel ils décernoient les honneurs divins à Antiochus I.er, en le qualifiant de sauveur ΣΩΤΗΡ, et de bienfaisant ΕΥΕΡΓΕΤΗΣ; inscription que Chishul a publiée dans ses antiquités asiatiques. Ce savant anglois en parlant du prêtre désigné par le peuple et par le sénat, pour desservir l'autel d'Antiochus Soter, a employé improprement le terme *d'apothéose*, « *sacerdos*, dit-il, *regis Antiochi so-* » *teris huic Sigei constitutus, ejus adhuc viventis* » *ἀποθέωσις testatur* ». Ne falloit-il pas dire *deificatio*, qui épargnoit les mots *ejus adhuc viventis*. Un de nos plus savans antiquaires a dit aussi qu'Antoine s'occupoit à Alexandrie de tout autre soin que de son apothéose. Le mot de déification auroit ôté l'équivoque; car on pourroit penser que le fameux triumvir s'occupoit déjà des moyens d'obtenir l'apothéose après sa mort. Je reviens à mon objet.

(17) Le droit d'image sur la monnoie, fut à cette époque un signe de la déification. J'aurai occasion de revenir sur ce sujet.

Malgré la rareté des monumens semblables à celui de Rosette, nous ne devons pas révoquer en doute que le temps n'en ait détruit un grand nombre. Nous devons regretter entr'autres, ceux qui concernent la déification d'Alexandre. On retrouveroit avec beaucoup d'intérêt celui des Rhodiens, en faveur de Ptolémée Soter, leur libérateur; celui des Milésiens, pour Antiochus II, qui les avoit délivrés de la tyrannie de Timarque, et qui prit le premier le titre de *Dieu* sur sa monnoie; celui des Lemniens, qui, suivant Athénée (18), élévèrent un temple à Séleucus Ier., et à son fils Antiochus Soter, et enfin celui de Stratonice, si fameuse par son mariage avec ces deux rois, et à qui les Smyrnéens dédièrent un temple sous le nom de Vénus Stratonicée (19). Les honneurs que ces nouveaux dieux obtinrent, ainsi que Ptolémée Epiphane à Memphis, étoient bien plus flatteurs que ceux de même nature que l'autorité ambitionnoit, et dont les médailles nous donnent des preuves très-fréquentes.

Il n'est pas douteux qu'il n'y ait eu des motifs très-opposés d'accorder la déification, qu'il n'y ait eu aussi diverses modifications dans le cérémonial attaché à cet honneur. La situation politique des peuples, leur théologie particulière, en déterminoient les formes et les protocoles. Ils portoient quelquefois l'adulation jusqu'à dire, que leurs dieux tutélaires avoient abandonné la terre

(18) L. VI, p. 255.
(19) *Marm. Oxon.*, p. 6.

à leurs prétendus enfans. Aussitôt que Démétrius Poliorcète s'est rendu maître d'Athènes, les Athéniens, au rapport de Plutarque, ne reconnoissent plus que ce prince pour leur sauveur; ils déifient son père Antigone, et jusques à ses mignons et à ses maîtresses, et invectivent les dieux de la patrie qui les ont délaissés.

Les Grecs avoient si souvent déifié des Romains, même avant l'empire des Césars, qu'on ne regardoit ces déifications à Rome que comme la mesure de la plus complette soumission à la république. Cicéron paroît avoir pensé (20) que si les Grecs avoient déifié son frère, c'étoit réellement à cause de ses vertus; mais il ne s'ensuit pas, comme on l'a dit, qu'il crût que les vertus seules fussent déifiées, et non point les hommes.

Le temps arriva où Rome adorée des nations, mais corrompue par leurs dépouilles, fut aussi profanée par un culte qu'elle avoit méprisé. César osa l'ambitionner, et il obtint des autels à Rome et dans les provinces, pendant les dernières années de sa vie. Bientôt la déification ne fut pour les empereurs romains, ainsi qu'on l'avoit vu dans la Grèce, qu'un moyen de s'entourer d'une vaine apparence de dignité, ou de braver les convenances : cette nouvelle usurpation constatoit de plus en plus, dans la capitale du monde, l'assujétissement des peuples et des rois; elle présageoit

(20) L. 1, epist. 1.

déjà la chute de l'empire, et annonçoit le terme d'une religion avilie.

Il est d'autant plus important de remarquer la différence qui existe entre la déification et l'apothéose, que cette différence nous est clairement démontrée par l'histoire. Ne voyons-nous pas le même héros, le même prince, mis au rang des Dieux de son vivant, ensuite honoré de l'apothéose après sa mort? cette dernière consécration confirmoit la divinisation : la déification devançoit l'apothéose, mais elle ne pouvoit l'assurer. Caligula, Domitien et d'autres empereurs dépravés et méchans, se firent rendre de leur vivant un culte égal à celui des dieux, mais le sénat refusa de décréter leur apothéose, tant étoit exécrée la mémoire de leurs vices et de leurs cruautés. « *Nisi homini deus placuerit,* dit Tertulien, » *deus non erit; homo jam deo propitius esse,* » *debebit* (21). »

TRISTAN DE SAINT-AMAN, auteur encore cité,

(21) Une anecdote très-curieuse sur la déification, peut trouver ici sa place. M. DE GUIGNES, digne fils du célèbre Académicien de ce nom, à son retour de la Chine, où il a séjourné dix-huit ans, lut, il n'y a pas long-temps, à la 3e. classe de l'Institut, quelques *observations critiques sur le Voyage à la Chine* de M. BARROW en 1794. J'ai remarqué dans son Mémoire, qui est imprimé, le passage suivant : « Nous vîmes à » Hrang-Tchou, sur le lac Sy-Hrou, une pagode qui conte» noit 500 Dieux : l'empereur Kien-Long alors vivant, étoit » de ce nombre. On doit croire que cette *déification* étoit avan» tageuse à la pagode, car elle étoit dans le meilleur état. » On reconnoîtra que le mot apothéose eût été déplacé dans cet exposé.

à cause de sa profonde érudition et auquel le temps où il écrivoit, fait pardonner les erreurs numismatiques dans lesquelles il est tombé, avoit senti la nécessité d'admettre une distinction entre la *déification* et l'*apothéose*; aussi emploie-t-il quelquefois le terme de *canonisation* pour exprimer la consécration des empereurs romains.

Y a-t-il rien en effet de plus analogue? L'une et l'autre de ces solemnités marquent l'admission aux célestes demeures de ceux qu'un décret religieux y place, après avoir déterminé le culte qui leur est dû. L'habitude et peut-être le besoin de l'imitation, ne pouvoient manquer de faire adopter, après la chute de l'idolâtrie, un usage qui, en édifiant les fidèles, les encourage à la pratique des vertus chrétiennes. Rome ancienne apothéosoit ses empereurs après les avoir trouvés dignes d'être placés parmi les Dieux : Rome moderne admet dans les cieux, les martyrs et les âmes pieuses après un jugement rigoureux.

L'analogie entre la déification et la béatification, est encore admissible, si l'on considère que ces deux actes religieux n'appartiennent pas à la généralité de la croyance. Une ville de la Grèce déifioit un de ses concitoyens, ou tout autre personnage qui lui paroissoit mériter cet honneur, sans qu'il y eût réunion générale des Grecs, pour admettre le culte qui lui étoit accordé par ceux qui le déifioient. A Rome, un empereur déifié, n'étoit avoué pour Dieu que par ceux qui redoutoient son indignation; aujourd'hui un corps

religieux est autorisé par le pape à invoquer un béatifié; mais sans les formes légales de la canonisation, il ne peut être inscrit dans le rituel.

Nous pouvons dire aussi, sans craindre d'outrer une métaphore, que nous *divinisons* les grands hommes par des honneurs publics; que nous *adorons* leur bienfaisance; qu'on les *déifie* journellement en multipliant leurs images, et que l'histoire se charge de leur *apothéose*. C'est ainsi que notre religion et nos mœurs n'ont fait que modifier les formes de cette vénération que les peuples sont toujours portés à accorder aux grands talens et aux grandes vertus.

Disons qu'Alexandre dès ses premiers exploits fut *divinisé* dans le cœur de ses soldats et dans l'esprit des Grecs de l'Asie, dont il paroissoit réellement le sauveur ΣΩΤΗΡ; que ce sentiment provoqua sa *deification*; et que Ptolémée Ier. célébra son *apothéose*.

Disons que Jules-César se *divinisoit* en accréditant son affiliation avec Anchise et Vénus; que la crainte autant que l'adulation le *déifièrent*; et qu'Auguste, qui ambitionna beaucoup les honneurs divins, obtint son *apothéose*.

Disons enfin que Ptolémée v, dont l'inscription de Rosette célèbre les vertus, étoit réputé de race *divine* par sa descendance d'Hercule; que les prêtres réunis à Memphis décrétèrent sa *deification*; mais qu'on ignorera peut-être encore longtemps, s'il reçut, ainsi que ses ancêtres, les honneurs de l'*apothéose*.

Telles sont, mon cher philologue, les observations préliminaires dont l'inscription de Rosette et les commentaires que divers savans en ont faits, m'ont paru susceptibles; elles sont bien longues pour une lettre; mais je serai justifié à cet égard, si elles vous font naître le desir d'en connoître la suite : ce seroit un signe de l'approbation qu'ambitionne de vos lumières celui qui vous estime autant qu'il vous aime.

C...

ASTRONOMIE.

A. M. A. L. Millin, Membre de l'Institut et de la Légion d'honneur, Professeur d'Archœologie, etc.

Monsieur,

Le *Magasin Encyclopédique* est un ouvrage à la fois trop instructif et intéressant pour qu'un auteur ne cherche pas à y éclaircir ce qui s'y trouveroit d'obscur sur une de ses productions. Celle pour laquelle j'ai l'honneur de vous écrire, a pour titre *Découverte de l'Orbite de la Terre*, qui fut annoncée, dans ce même Journal de Sciences, en septembre 1806; et sur cet objet, M. J Delalande donna une *note* en février 1807. Je voulus lui faire toucher au doigt les erreurs de cette même note, par une lettre explicative que je lui écrivis le 16 mars. Les papiers publics m'ayant bientôt après fait connoître la mort de cet astronome; je vous prie, monsieur, de vouloir bien faire insérer dans le Magasin Encyclopédique, les observations suivantes.

1° Loin de *rejeter l'excentricité*, mon ouvrage prouve par tout que la découverte est dépendante d'elle; et que d'après ce premier principe, la loi de l'excentricité est commune à tous les globes de la sphère céleste.

2.° Je n'ai point fait *le cercle de l'écliptique très-grand*, puisqu'il est en rapport aux calculs

des Cassini, Maraldi et autres savans de l'ancienne Académie de Paris, et moins grand encore que selon les élémens d'astronomie de feu M. J. Delalande.

3.° Ni *le cercle de l'équateur très-petit*, ayant dit et défini que l'Orbite de la terre forme une très-petite circonférence, dans le plan de l'équateur, et quant au cercle de l'équateur, tout le monde sait qu'il passe par les étoiles.

Voilà ce qu'il est important pour l'ouvrage de rappeler; ceux qui l'ont lu, et le liront, jugeront du reste de la note et de mes détails relatifs à la nuit de six mois au pôle, que j'explique d'autant mieux, que ce sont mes voyages, depuis 1772, près de cette partie du monde, qui m'ont fourni ce que j'en ai dit dans mon *Astrostatique*.

DAGUILA.

Paris, 14 avril 1807.

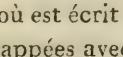
TOPOGRAPHIE.

Lettres de M. Fauvel, sous-Commissaire des relations commerciales de France à Athènes, et correspondant de la Classe d'Histoire et de Littérature anciennes de l'Institut, adressée à M. Monges, membre de cette Classe. (1)

Athènes, le 11 novembre 1806.

J'ai reçu, mon très-cher collègue, le 19 octobre, la lettre que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire le 30 août 1805, en réponse à la mienne du 7 mai (dans laquelle je plaisantois sur mon démembrement). Je suis tout glorieux de ce que cette lettre a pu attirer un moment l'attention de la classe; je vous enverrai les objets que vous desirez avoir sous les yeux, pour fixer et établir votre jugement; je vous remercie du soin désintéressé que vous m'offrez pour l'impression de mes cartes de Salamine et de l'Attique; quant aux notes aux mémoires qui les accompagneront, je ne pourrois assurément trouver un meilleur rédacteur, et je m'estimerois heureux que vous voulussiez bien en prendre la peine. Je vous enverrai ce que vous me demandez par la première occasion, si toutefois la guerre qui entrave tout, ne vient ici une seconde fois, me priver de la liberté et du fruit de mes travaux. Sans nouvelles, toujours incertain de notre sort, je me couche libre au milieu de mes travaux, de mes antiquités, de mes

(1) *Voy.* tom. II, p. 36.

médailles, incertain si demain j'en serai encore le possesseur. Jugez, mon ami, si cette situation est celle qui convient à l'artiste, à l'amateur? Cette position est telle, que je ne regarde comme sauvé, que ce que je confie au papier. Parmi les objets trouvés soit à Phalère, soit au Pirée, je dois ajouter une lame de cuivre de 4 pouces de long sur un de large, où est écrit :  (2) Ces lettres sont frappées avec deux outils seulement, l'un droit et l'autre rond; cette lame étoit sur la poitrine du mort, dans un tombeau fermé. Sur une colline, au nord du Pirée, j'ai lu sur une borne de pierre ΟΡΟΣΜΝΗΜΑΤΟΣ *colline du tombeau* (3); dans un autre tombeau, j'ai trouvé une trentaine de feuilles de lière en terre cuite dorées, ainsi que leurs fruits, et des restes d'une petite figure de Bacchus; dans un autre, une figure drapée du meilleur goût, aussi de terre cuite, emblême de la nature; les mains sont sous la draperie, il ne paroît qu'une partie du visage : cette figure étoit au doigt du mort. *Autre figure*, le genou droit en terre, appuyé sur la main, dans l'attitude de cueillir des fleurs; elle paroît couronné d'oreilles d'animaux ainsi figurés, seroit-ce la nymphe Echo (4). Dans un autre, une roue de char de course, de six pouces de diamètre, en bronze; roue que l'on voit sur les

(2) Antichármos de Lamptra.

(3) Colline de Buchas.

(4) Ce sont encore des feuilles de lierre. On remarque de semblables couronnes sur un grand nombre de vases grecs *Voyez* Tischbein 1, pl. . . . et t. . . . p. A. L. M.

médailles de Thèbes. J'ai une médaille d'Ægine; sans contredit, *tetradrachme tortue de terre, haut relief, un enfoncement et les lettres* AIT, onne trouve que de ces médailles à Ægine, mais voici la première où je vois les trois lettres, qui ne laissent plus de doute : une très-jolie figure d'Apollon, avec un disque ou auréole autour de la tête ; un grand cordon lui suspend une bulle comme celle que portoient les jeunes romains, telle que celle que l'on voit au cabinet des médailles à Paris ; il soutenoit devant lui une lyre, dont il ne reste que le corps colé sur le bas ventre. Vous ais-je parlé des découvertes faites au Pnyx, près d'une niche, d'une statue, je pense, d'Hygiée ; d'une quantité d'*ex voto*, en marbre, *dos d'homme, sans bras, ni tête, ni jambes* ; *corps de femme pardevant*, aussi sans tête, ni bras ; *des oreilles, deux yeux, des pieds, des mains*, etc. A l'opposé de cette niche, une autre niche où étoit, je pense, une statue ; cette niche n'a point été environnée d'*ex voto*, comme l'autre. On a encore dans les villages de la Béotie, l'usage de mettre dans les tombeaux, *dans les fosses*, un vase plein d'eau, nos lacrimatoires étoient peut-être destinés à cet usage; des pleureuses payées accompagnent en s'arrachant les cheveux, qu'elles ont épars. Voici tout ce que j'ai pu ramasser : je dois vous dire aussi que j'ai trouvé que ces espèces de patères plates sans être relevées, au milieu sont des miroirs ; j'en ai un encore un peu poli, qui ne laisse pas de doute. Comme on en trouve beaucoup, je pense qu'elles désignent des sépultures de femmes. J'ai trouvé une cage dont

le bas et le haut étoient de terre cuite, des fils faisoient les barreaux, et y suspendoient des oiseaux aussi de terre cuite; quand je pourrai, je vous ferai part de ce que le hazard m'aura procuré; en attendant, recevez, je vous prie, le témoignage de ma reconnoissance.

FAUVEL.

Athènes, le 26 novembre 1806.

MON cher collègue, j'ai reçu, le 17 octobre, votre lettre du 18 juin; je vous suis très-obligé d'avoir fait lecture de ma lettre du 25 mars, à notre classe, et très-glorieux d'apprendre que cette lecture ait pu intéresser cette savante assemblée.

Le général Sébastiani à qui je suis recommandé, sous le rapport des arts et des antiquités, ne m'a point encore fait l'honneur de me répondre. Je lui ai demandé des pouvoirs pour faire des fouilles, où je voudrois, sans être dans le cas de me voir entraver par la prépotence des Anglais, due, il faut cependant l'avouer, à leur argent. N'ayant point les mêmes armes, je suis contraint d'avoir recours à notre ambassadeur, qui est, me dit M. Chevalier, un amateur et un connoisseur en fait d'*antiquités*. Je réponds, mon cher collègue, à votre aimable lettre en la lisant; vous m'offrez vos services pour la conservation et la publicité de mes découvertes; je vous remercie bien, la guerre m'empêche de rien envoyer; mais je vous sommerai de votre parole à la paix, et je profiterai de l'offre que vous me faites pour mettre en sûreté ce que je croirai toujours exposé à être volé tant que le temple de Janus restera ouvert.

Ma carte, que j'augmente tous les jours, réclamera vos bons offices; vous et nos collègues y mettrez sur les lieux modernes les noms antiques, et j'espère qu'insensiblement nous retrouverons l'antique Attique sous les bruyères qui couvrent la moderne. Voici l'explication de cette inscription : ΑΝΤΙΧΑΡΜΟΣΛΑΜΠ. ΛΑΜΠΤΡΕΥΣ. (5) de Lamptra, bourgade de l'Attique, dont j'ignore la tribu; j'ai trouvé ce mot entier dans d'autres inscriptions : ΘΕΟΔΩΡΟΣΝΑΥΠΟΝΟΣΛΑΜΠΤΡΕΥΣ. (6) Le mot ΟΡΟΣ signifie *limite* dans l'inscription suivante, qui est très-antique. Pe lica est un village, autrefois ΠΕΛΗΚΗ la borne du bois (7) de Diane. Je ne devine

ΟΟΡΟΣΑΡΤΕ
ΜΙΔΟΣΤΕΜΕ
ΝΟΣΑΜΑΡΥΡΥ.
.ΑΣ

point le surnom de la déesse; il faut vous laisser le plaisir de le trouver; des points marquent les lettres *incertaines* ou *qui manquent*. Sur le mont de Jupiter à Naxie ΟΡΟΣΔΙΟΣΜΗΛΟΣΙΟΥ (8); et près d'une carrière de la même île, où est une statue colossale de 36 pieds de long, à peine dégrossie ΟΡΟΣΣΟΦΙ ΟΥΗΕΡΟΥ. . ΠΑΑΠΟΛΛΟΝΟΣ. Ce mot ΟΡΟΣ est gravé en caractères d'un pied, sur une montagne près des carrières du mont Hymette, aux ruines d'Hélice, que j'ai nommée à l'aide de Strabon.

Ce même mot ΟΡΟΣ, se trouve aussi à une lieue d'Athènes, sur le chemin du mont *Brilessus*,

(5) Antîcharmus de Lamptra.

(6) Théodore, fils de Nauponus de Lamptra. C'est la première fois que le nom de Nauponus paroît.

(7) Borne du bois de Diane Amarysia. Voy. *Pausanias*.

(8) Bois de Jupiter, conservateur des brebis.

il doit être pris ici, sauf votre décision, pour limite ainsi que pour ma ville d'Helice, il signifiera Montagne à Naxie.

La description du tombeau d'une prêtresse de Minerve, que j'ai découvert sur la *Voie sacrée*, près du *mont Pœcile*, se trouve dans la lettre que j'ai écrite à M. Barbier du Bocage (9), le 30 septembre; il vous en aura fait part. ΛΙΘΟΣΑΡΓΟΣ, pierre blanche, a été, ce me semble, mal entendu par les traducteurs de Pausanias. J'ai trouvé des restes du temple de Vénus, sur la *Voie sacrée*, à un demi quart de lieue de la mer, en allant d'Athènes à Eleusis. Devant ce rocher, qui est percé de niches pour des vœux, est l'enceinte dont parle Pausanias, sous la dénomination de *Lithos Argos*; elle est en polygones irrégulièrs; sa longueur est de soixante pieds; les pierres en sont très-grosses.

Je crois que Lithos Argos désigne ce genre de bâtisse, ouvrage cyclopique. Ayant fouillé près de ce rocher, consacré à Vénus, j'ai trouvé, près des restes d'un autel, deux tourterelles en marbre, de grosseur naturelle; et les inscriptions suivantes sur le rocher, au-dessous de quelques niches, les seules que la main des barbares n'a point cassées; en voici une où est le nom d'une célèbre courtisanne appelée pythonice.

ΑΝΔΡΙΑΑΦ
ΡΟΔΙΤΕΙΕΥΞΑΜ
ΕΝΗΑΝΕΘΗΚΕ

ΕΥΝΙΑΣΘ.....
ΠΥΘΟΝΗΚΗΣΝ.
ΟΡΒΙΥΣ

ΦΙΛΗΑΦΡΟΔΙΤΕΙ

(9) Tom. II, p. 363.

Une figure agenouillée et bien coiffée d'oreilles, et non de feuilles de lierre(1); elle est à genoux, une main appuyée à terre, et regarde derrière elle ; de l'autre, elle tient sa draperie comme si elle y avoit amassé ce qu'elle cueille ; ou ramasse près d'elle, et à la gauche est une petite pierre. Seroit-ce Pyrrha, j'ai hasarder d'en faire la *nymphe Echo*. J'adresse cette longue lettre sous le couvert de M. d'Hauterive, comme vous me l'avez recommandé; je lui ai écrit par un voyageur américain nommé Budde ou *Biedde*, qui l'a connu en Amérique. Je vous prie de l'assurer que je suis pénétré de reconnoissance pour les marques d'intérêt qu'il m'a données; je sais combien je lui dois.

Votre ami et collègue,

FAUVEL.

(1) *Suprà*, p. 137.

Notice de quelques lettres originales de M. de Lamonnoye, par M. Baudot aîné, *de l'Académie de Dijon.*

Un amateur conserve treize lettress originales de la main de M de Lamonnoye, dont les douze premières, écrites depuis le 20 avril 1710, jusqu'au 23 mai 1714, vers le temps de la réception de cet illustre Dijonnois, à l'Académie française, sont datées de Paris, et adressées à M. d'*Huissier-d'Argencour*, qui les avoit conservées, et qui avoit joint à cet intéressant recueil, copie de ses réponses.

Peu de personnes connoissent aujourd'hui monsieur d'Huissier-d'Argencour. M. Michault, dans ses *Melanges philologiques*, imprimés en 1754, (tome 2, page 92), le place au nombre des amis du savant père Oudin; il étoit peut être fils d'un Salomon de Huissier, sieur d'Argencour, qui fut pourvu le 9 mars 1678, de l'office de prévôt des maréchaux et vice bailly d'Auxois, et dont Palliot avoit fait mention dans son grand recueil brûlé avec la bibliothèque d'Antoine Joly de Blaisy. Quoiqu'il en soit, le correspondant de M. de Lamonnoye cultivoit les sciences, et particulièrement la botanique. Il avoit préparé un *catalogue des plantes de Bourgogne*, que M. Michault s'étoit proposé de rendre public : il étoit lié avec les savans Dijonnois de son temps; et c'est avec lui que

l'abbé PAPILLON avoit fait son *voyage littéraire*; qui n'a point été imprimé, et dont le même philologue Michault s'est horné à donner un extrait fort court à la fin de son second volume.

Les cinq premières lettres que M. de Lamonnoye avoit adressées à M. d'Huissier-d'Argencour, pendant le courant de l'année 1710, ne contiennent guère que des complimens et des détails relatifs à diverses commissions, pour des livres. La sixième et la septième ont pour objet un catalogue intitulé *Bibliotheca Janiniana*, qui avoit occupé les savans, parce que Colomiez, avoit cité, dans sa *Bibliothèque choisie*, cet opuscule, qui n'étoit qu'une nomenclature assez insignifiante de manuscrits, appartenant à un Nicolas Jannin, abbé de Saint-Benigne de Dijon, rédigée en 1621, par Paul Dumay, père du conseiller Pierre Dumay, qui étoit vivant à l'époque où les lettres dont il est question, furent écrites par M. de Lamonnoye. Ce dernier a consacré à la *Bibliotheca Janiniana*, un long article imprimé au troisième volume du *Menagiana*, page 323, de l'édition complette d'Amsterdam, 1716; c'est le développement de la lettre du 24 octobre 1710.

Pierre DUMAY, connu par son érudition et par plusieurs pièces de poésie latine, fort estimées, étant mort au mois de janvier 1711, et cette nouvelle ayant été annoncée par M. d'Huissier-d'Argencour à M. de Lamonnoye, celui-ci lui écrivit une lettre de condoléance, qu'il a fait imprimer depuis en entier, dans le même volume du *Mena-*

giana, page 329. Cet imprimé porte la date du 14 février 1711, tandis que l'original fut écrit le *4 février*. On remarque, outre cette légère différence, que l'auteur ajouta à son épitaphe de monsieur Dumay, qu'il avoit composée en vers francais, la traduction qu'il en fit lui-même, peu de jours après, en grec et en latin. La lettre de M. de Lamonnoye, sur la mort de M. Dumay, et une seconde où sont annoncées les traductions de l'épitaphe, que le père Oudin avait faites aussi en grec et en latin, et envoyées à l'auteur sous le voile de l'anonyme, et où se trouve la critique de l'une de ces traductions, ainsi que celle de M. de Lamonnoye lui-même, en grec, formant les huitième et neuvième pièces du recueil.

Les réponses écrites dans l'intervalle par monsieur d'Argencour, contiennent force louanges et des détails littéraires, parmi lesquels on distingue la nouvelle de la mort de M. (François) Baudot, auteur de deux dissertations sur *Bibracte* et sur l'*Ancienneté de la ville de Dijon*, qu'il se proposoit de mettre au jour, lorsque la mort le surprit ; ses enfans ont fait imprimer depuis, cet ouvrage, dont il n'a été tiré qu'un petit nombre d'exemplaires.

La dixième lettre ; en date du 31 août 1713, ne contient qu'une note de quelques livres que M. de Lamonnoye avoit le dessein de se procurer à Dijon. Il paroît que M. d'Argencour fit vers ce temps là, un voyage à Paris ; après son retour, il écrivoit à son illustre ami :

« Je prends la liberté, monsieur, de vous faire » souvenir de l'offre obligeante qne vous m'avez » faite, lorsque j'étois à Paris, au sujet des *noëls* » *bourguignons*; ce qui vient de vous est si exquis, » qu'on ne sauroit trop prendre de soin pour l'avoir » sans altération; c'est sur ce principe, monsieur, » que j'ose vous envoyer les deux copies imprimées » de ces Noëls, et vous prier de vouloir bien corri- » ger les fautes de l'imprimeur et y ajouter les pre- » mières pensées que vous ne jugeâtes pas à propos » de faire paroître dans la première édition : il » seroit à souhaiter que vous voulussiez donner » quelques momens de votre temps, à l'ouvrage » dont vous me fîtes voir le commencement : il ne » seroit pas nécessaire de recourir aux Hollandois » pour en faciliter l'impression. Ce pays pourroit » être aussi favorable à votre dessein que tout » autre; votre présence feroit le comble de toute » sorte de bonnes choses; mais si vos affaires ne » nous accordoient pas ce bonheur, l'on tache- » roit de s'y comporter de façon à vous contenter, » je vous conjure d'y penser sérieusement, et de » croire, de la même manière, que je suis avec » tout le respect imaginable, monsieur, votre, » etc. »

« Lorsque votre loisir vous aura permis de cor- » riger les copies des Noëls, que vous trouverez » ici, je vous prie d'avoir la bonté de me le faire » savoir, afin que je remette ordre qu'on aille » prendre, chez vous, le paquet que vous aurez » la bonte d'en faire. Je salue très-humblement,

» avec votre permission, messieurs et dames de » Lamonnoye. »

Il écrivoit encore à M. de Lamonnoye, le 2 décembre 1713:

« La nouvelle de votre réception, à l'Académie » française, a été reçue, ici, monsieur, avec des » applaudissemens et des acclamations universels; » vous aviez été préconisé depuis un bon nombre » d'années, et il n'y a aujourd'hui personne qui » ne veuille avoir l'honneur de s'intéresser à la » justice qu'on vient de vous rendre; permettez, » de grâce, que je me mêle parmi la foule de vos » congratulateurs, mais, monsieur, soyez, s'il » vous plaît, bien persuadé que la part que je » prends en tout ce qui vous concerne, m'est sin- » gulière; il me semble que je suis plus touché de » votre mérite que tout autre, et je me trouve pé- » nétré de joie de voir que votre modestie s'est enfin » laissé fléchir en consentant que vous remplissiez » la place que le plus illustre corps de l'Europe, » vous destinoit depuis si long-temps, et qu'il n'a » tenu qu'à vous plusieurs fois d'accepter. .. (1).

Voici la réponse de M. de la Monnoye : c'est la onzième lettre de cet auteur, insérée dans le Recueil.

« J'ai tâché, Monsieur, de faire ce que vous

(1) M. de Lamonnoye écrivit à ce sujet, le 6 décembre 1713, à M. Petitot, procureur du roi au baillage de Dijon, une lettre confidentielle et fort intéressante, dont les derniers mots ont été imprimés en note, pag. 49 des *Mémoires historiques*, insérés au premier volume de l'édition *in*-4°. des Œuvres de M. de Lamonnoye.

» avez souhaité Vous trouverez les corrections » mises le moins mal que j'ai pu, dans les endroits » qui en avoient besoin. Elles n'ont pu y entrer » toutes, les marges étant trop étroites pour les » recevoir. Par exemple, dans le petit livre des » Noëls, ajoutez, page 7, après ce couplet :

« Ai veli come noz autre, etc. »

» Celui-ci, qui a été omis, doit suivre immé- » diatement :

« Come aï no, dan lai boucôte
» De ce Dei nôvea
» Le pei d'éne fammelôte
» Chiccli du laissea
» Chiccli du laissea, mé fraire,
» Chiccli, etc. »

» Quoiqu'il ne soit pas fort nécessaire de vous » marquer les raisons de certains changemens » dont vous vous appercevrez, je ne laisserai pas » de vous en spécifier ici quelques-uns (1). Pag. 26, » des premiers Noëls, au lieu de *bien*, vous trou- » verez *trop*, parce que *Benserade*, auteur des » paroles de cet air, a effectivemant mis *trop heu- » reux*, et non pas *bien heureux*. Page 30, *elle é* » *passai*, etc. j'ai corrigé *elle passe*, pour faire » sentir qu'on parle ici d'une femme, et pour » éviter l'équivoque d'*elle é passai*, qui se pro- » nonce comme *elé passai*, ensorte qu'on ne sait » si c'est d'un homme ou d'une femme qu'on parle. » Vous me direz que ce qui précède détermine

(2) La plupart de ces corrections ont été faites dans l'édition de 1720.

» assez le sens ; à quoi je répondrai qu'on ne peut » jamais être trop en garde contre l'ambiguité.

» Pages 41 et 42. J'ai mis *fanne* à la place de » *vieille*, parce que la femme dont il s'agit, à en » juger par ce qu'en rapporte le 4e chap. du 4e » livre des rois, n'étoit pas encore apparemment » fort âgée. Elle avoit en effet été mère, il n'y avoit » peut-être que sept ans au plus.

» Pag. 74. Vous pouvez, si bon vous semble, » substituer *guillotiste* à *quieitiste* ; mais comme » l'affaire de Guillot a vieilli, vous retiendrez » *quieitiste* si vous m'en croyez (3).

» Les autres endroits sont des *noli me tangere.* » Ce sont de ces choses qui se disent, mais qui » ne s'écrivent point. A l'égard du commentaire » que j'avois commencé, j'ai bien la mine de ne » le jamais achever.

« A Dijon, je le pourrois,
» A Paris, je ne saurois. »

» Je suis, Monsieur, votre, etc.

» Mes respects à ces Messieurs, qui me font » l'honneur de se souvenir de moi. Il y avoit long-

(3) L'affaire du quiétisme a fait beaucoup de bruit à Dijon, au commencement du 18e siècle. En 1698 et 1700, le parlement condamna à mort deux curés qui avoient eu la sage précaution de prendre la fuite. La procédure qui fut faite à ce sujet, intéressoit d'autres ecclésiastiques, au nombre desquels étoit Guillot, mépartiste, ou habitué de la paroisse St.-Pierre de Dijon, qui d'abord condamné par l'official à une peine correctionnelle, fut *mis hors de cour*, c'est-à-dire, à-peu-près absous par arrêt du 27 août 1700. Il a paru, sur cette affaire, en 1703, un vol. *in*-4°., où les lecteurs raisonnables n'ont trouvé que le résultat de la passion et le langage de l'esprit de parti.

» temps que ce paquet étoit fermé, et attendoit » l'occasion de partir. Je le r'ouvre aujourd'hui » jeudi 7 décembre 1713, pour vous dire que ren- » trant chez moi, j'ai appris que M. Sallier, logé » au collége de Beauvais, m'avoit fait l'honneur » de venir de votre part, de celle de M. Bouchard » et de M. Papillon, me complimenter sur ma » nouvelle qualité d'Académicien. Je vous en fais, » Monsieur, et aux deux derniers mes très-hum- » bles remercîmens. Je prendrai soin d'envoyer » demain matin le paquet à M. Sallier, qui me » donne avis qu'il y aura samedi une commodité » pour Dijon. Je serai reçu le 23 à l'Académie, et » ne manque pas d'occupation en attendant ».

Douzième lettre écrite à Paris le 23 mai 1714.

« Je dois réponse, Monsieur, à deux lettres que » vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, l'une du » 31 mars dernier, l'autre du 21 avril suivant. » Vous m'invitez par la première à poursuivre le » commentaire dont vous avez vu le commence- » ment; c'est un travail auquel, suivant les appa- » rences, je ne me remettrai de long temps, si » tant est que je m'y remette (4). Vous me recom- » mandez par la seconde auprès de M. l'abbé » Bignon les intérêts de M. Creusot (5) et de la » veuve Farjot. Je vous assure, Monsieur, que

(4) Le *Commentaire* dont il est question ici, et que M. d'Huissier-d'Argencour avoit demandé plusieurs fois avec tant d'instances, est le *Glossaire pour l'intelligence des mots Bourguignons*, qui parut dans l'ordre alphabétique, à la suite de l'édition des *Noëls*, imprimée à Dijon en 1720.

(5) Avocat du roi au présidial de Semur en Auxois.

» nonobstant la qualité d'Académicien qui m'est » commune avec cette illustre abbé, à peine ai-je » pu jusqu'ici parvenir à lui parler, et que bien » loin de m'ériger en patron auprès de lui pour qui » que ce soit, je serois fort embarrasé moi-même » à y en trouver un dans le besoin. Vous pouvez » croire que si la chose étoit telle qu'on vous l'a » donnée à entendre, j'embrasserois avec chaleur » toutes les occasions qui s'offriroient de faire, à » votre considération, un si bon usage de mon » crédit. C'est, Monsieur, de quoi je vous prie » d'être persuadé, et de la sincérité avec laquelle » je suis votre très-humble, etc.

Signé DE LAMONNOYE.

La treizième lettre est sans date, et rien ne prouve qu'elle étoit adressée à M. d'Huissier d'Argencour. Quoiqu'un article de cette lettre intéressante ait été inséré, page 383 du 3e vol. du *Menagiana* in-12, éd. de 1716, on la transcrira ici en entier, ainsi que l'extrait d'une autre écrite à Paris le 6 octobre 1715 à M. Papillon, et qui contient des détails précieux pour l'histoire littéraire.

« Il seroit à souhaiter, Monsieur, que le MAROT » *de Hollande* (6) fut aussi ample et correct que » l'impression en est belle. Il auroit fallu pour » cela conférer ensemble le plus grand nombre » d'éditions qu'il auroit été possible, rechercher » les autres poésies de l'auteur imprimées jusqu'ici » séparément, dont Lacroix du Maine et Duverdier » ont fait mention, rassembler le tout, et donner

(1) C'est l'édition de 1700, 2 vol. *in*-12.

» par ce moyen un recueil complet de ses œuvres? » Au lieu de cela, on s'est contenté de consulter » deux ou trois éditions au plus, encore avec si peu » d'exactitude, qu'on a souvent altéré l'orthogra- » phe, estropié les vers, gâté le sens, transposé l'or- » dre, et par une négligence honteuse imprimé » en deux divers endroits du livre les mêmes » pièces. A la vérité, on a mis au-devant la vie du » poète en abrégé, mais tirée en partie si fidèle- » ment de Moréri, qu'on en a copié jusqu'aux » fautes de l'imprimeur. J'en ai corrigé une à la » première page si imperceptiblement, que vous » aurez peine à en reconnoître la trace. Il y avoit, » conformément au texte corrompu de Moréri,

Querci, de toi, Solet se vantera.

» De ce *solet*, j'en ai fait *Salel*; car c'est ainsi » qu'il faut lire. Après l'épigramme de Charleval, » par où finit la vie de Marot, le huitain qui suit, » au bas duquel sont ces mots, *hante le françois*, » est de Charles Fontaine, dont cette devise est » l'anagramme. Vous trouverez encore un sixain » du même, page 721. Les pièces répétées sont » celles-ci :

» *Le Chant de la Passion*, pages 233 et 729.

» *L'Epigramme à Benest*, pages 337 et 402.

» *A M. Castellanus*, pages 376 et 392.

» *L'Elégie à une mal contente*, etc. pages 91 et » 217, où en passant vous remarquerez que cette » élégie, qu'on attribue à Melin de Saint-Gelais, » et qui est imprimée tout au long dans ses poé- » sies, n'est qu'une traduction de certains vers » de l'Arétin, qui commencent *per tutto l'or del*

» *mondo*, page 323 de la dernière édition de ses » *Ragionamenti* (7). Je remarquerai encore par » occasion, que l'épigramme d'Annette et Mar- » gueritte, page 389, est aussi dans le même » Saint-Gelais. A l'égard des additions dont il est » parlé, page 709, elles se réduisent au cantique » de *Moyse*, traduit par *Bonaventure* DES PER- » RIERS, et à *trois Pseaumes*, traduits l'un par » *Etienne* PASQUIER, et les deux autres par *Claude* » LEMAISTRE; au lieu desquelles pièces étran- » gères et de mauvais goût, il auroit bien mieux » vallu ne pas omettre celle-ci, qui est constam- » ment de Marot, et qui se trouve dans la plupart » des éditions que j'ai vues.

A une dame de Piemont, qui refusa six écus de Marot, pour coucher avec elle, et vouloit en avoir dix.

« Madame, je vous remercie, etc. »

« Celle-ci encore, imprimée dans une édition » gothique, à Lyon, in-12, chez François Just, » est très-digne de Marot.

« De la Sorbonne un docteur amoureux,
» Disoit un jour à sa dame rebelle,
» Ainsi que font tous autres langoureux,
» Je ne peux rien mériter de vous, belle.
» Puis nous prêcha que la vie éternelle
» Nous méritons par œuvres et par dits.
» Arguo sic : si magister lourdis,
» De sa catin mériter ne peut rien ;
» Ergo ne peut mériter paradis,
» Car pour le moins paradis la vaut bien. »

(7) Ce que M. de Lamonnoye dit ici de l'*Elégie à une mal contente*, est imprimée tom. 3, pag. 383 du *Menagiana*, éd. 1716.

« Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que dans » le Marot de Hollande, on se soit avisé de mettre » des vers de dévotion, que Marot n'a point faits, » et qu'on n'en n'y ait pas mis d'autres en ce » genre, qu'il a véritablement faits, et qui ont » même paru dans quelques unes des éditions » précédentes, par exemple, *le Baladin*, petit » poëme allégorique, touchant la réformation » de la religion, et un sonnet qui est à la suite. On » pourroit, monsieur, ajouter ici plusieurs obser- » vations, mais vous vous contenterez de celles-ci, » et me croirez votre très-humble, etc.

Signé DE LAMONNOYE. »

Extrait d'une lettre écrite de Paris, le 6 d'octobre 1715, par M. de Lamonnoye, ancien correcteur de la Chambre des Comptes de Dijon, et l'un de MM. de l'Académie françoise à M. l'abbé PAPILLON, *chanoine de la chapelle aux riches, à Dijon.*

« Vous taillez bien de la besogne, monsieur, à » un homme qui n'est ni laborieux, ni diligent, » ni bon ouvrier. Par où m'y prendrai-je? Me » voilà empêché en beau chemin; je n'ai, pour » tout ordre, dans ma réponse, qu'à suivre celui » de votre lettre.

» Vous commencez d'abord, par chercher dans » votre imagination, quels articles les censeurs » du Menagiana, m'auront pu rayer? j'en aurois » été quitte à bon compte, s'ils n'avoient touché » qu'aux *gabs*, qu'au cas de conscience de l'im- » pératrice Agnès, et qu'à la lance en arrêts de

» François Sforce. De vingt-un endroits censurés, » voilà les trois que vous avez deviné. Les deux pas- » sages de Procope, celui de Maimbourg, les trois » vers macaroniques de Belleau, le *bombus serviens* » *de thurificatione*, qui, à vérité, n'étoit simplement » qu'indiqué, tout cela s'en est tiré bagues sauves. » Un grand intercesseur, qui, par sa naissance, ne » le cède qu'aux princes du sang, a demandé » grâce, pour le passage de Procope. Il porte, a-t-il » dit, son apologie en tête, et ce n'est d'ailleurs » que du grec et du latin ; il pouvoit ajouter que » si on réimprime jamais les anecdotes de cet » auteur, on sera bien aise de trouver là, de quoi » les rendre complettes. Les inquisiteurs n'a- » vaient garde de condamner Maimbourg, qui » étoit alors leur confrère. L'expression de Belleau » n'étoit pas plus criminelle que le *guilboquet*, » le *barbidaut*, l'*arrière fosse*, et autres termes » employés au mot *pucelage*, du dictionnaire de » Trévoux; l'endroit du *bombus* n'avoit pas de » quoi scandaliser, parce que, sans le rapporter » *in terminis*, je n'avois fait que le désigner, outre » que ces messieurs m'ont bien la mine de n'avoir » pas connu le passavant ; mais nous sommes » d'accord touchant les *Saumaises* ou *Saumaires* ; » j'ai fait voir (8) qu'on prononçait indifférem- » ment ces deux noms. M. DE LAMARRE, dans sa » *préface sur les œuvres des Guyons*, ayant à » parler de Pierre, fils de ce Jérôme que Ta-

(8) *Voy.* l'article imprimé, pag. 41 et suiv., tom. 3 du *Menagiana.*

» bourot appelle *Saumaire*, ne dit pas *petrus Sal-*
» *marius*, mais *Salmasius*; et ce Jérôme qui est
» saumaire dans votre Gabriel Brenot (9), est
» *saumaise* dans son épitaphe, telle que Paillot
» la rapporte page 221 de son Parlement de Bour-
» gogne. Claude Robert, dans la liste des Maires
» de Dijon, traduit le latin *de salmasia*, par *de*
» *salmaire* (10). Il y eut en effet, en 1277, un
» maire nommé *Odo de Salmasiâ*, que Robert a
» bien fait d'appeler *Salmaire*, parce que s'il
» avoit dit Saumaire, les rieurs de ce temps-là,
» en équivoquant sur son nom, n'auroient pas
» manqué de dire : nous avons un sot maire, et
» peut être est-ce (que sait-on ?) l'appréhension de
» cet équivoque qui a donné lieu au changement
» de *Saumaire* en *Saumaise*. On sait d'ailleurs la
» conversion naturelle de la lettre *r* en la lettre *s* ;
» surquoi, sans parler de la lettre du beau fils
» de *Pasi*, attribuée à Marot; je vous renvoie à
» Geoffroy Tory, de Bourges, feuillets 111 et
» 112 de son *Champ fleuri*, de l'édition in-8°. Il
» est bon encore, avant que de finir cet article,
» de vous dire que M. de Lamare n'a point eu
» d'autre raison que l'usage, pour se déterminer
» sur la prononciation de *Saumaise*, préférable-
» ment à *Salmaire* ; de son temps, comme du
» notre, tout le monde disoit *Saumaise*. Il est sans
» doute fort innocent de cet entêtement de no-

(9) *Gabriel* Brenot, auteur de *Mémoires historiques* (manuscrits), en 3 vol. 1575 — 1595.

(10) Dans les listes faites postérieurement, on a écrit : *Eudes de Salmaise.*

» blesse, dont vous l'accusez; ce passage que j'ai » copié de la vie de Claude Saumaise en fait foi: » *familia quidem togæ numeribus illustri natus* » *est Claudius Salmasius, sed non eo nobilitatis* » *splendore conspicua quem hic refert Clementius.* » C'étoit un reste de mauvaise habitude qui avoit » fait écrire *Salmarius* pour *Salmasianus* à Jacques » Guyon, en quoi il avoit d'autant plus de tort que » celui-là même, à qui ses vers s'adressoient, » signoit *Benigne Saumaise.* Il est assez vraisem- » blable qu'il s'est depuis corrigé, lui qui a tou- » jours écrit depuis 1604 jusqu'en 1632, *Claudio* » *Salmasio* (11).

» Vous me ferez plaisir de m'apprendre si l'édi- » tion gothique de *Sylva nuptialis* à *Cortisana* à ou *Cortigiana*: tant pis pour elle si elle a *Cog-* » *nata.* Voici le conte que vous me demandez de » *Vido* et d'*Imperia*; j'ose dire qu'après mes » Noels, je n'ai point fait de pièce dont je sois » plus content que de celle-ci.

« *Vido et imperia.*

» *Romam profectus vido nobilis celta* (12). . . . »

(11) L'abbé Papillon a laissé une *Vie littéraire de Claude Saumaise*, extraite de celle que Philibert de Lamarre avoit composée en latin, et qui est extrêmement étendue. Celle de Papillon refondue ensuite et encore abrégée, a été imprimée dans sa *Bibl. hist. des auteurs de Bourgogne.* M. de Lamonnoye, le P. Oudin et d'autres savans avoient fait des notes sur la vie de Saumaise, par Philibert de Lamarre : il existe beaucoup de lettres manuscrites qui ont servi à ce dernier. On fera connoître le tout dans une autre notice.

(12) Ce conte est imprimé en entier au tome premier du *Moyen de parvenir*; édition, 1757, *in*-12.

Verville, à sa manière, donne un tour fort » plaisant à ce conte, chapitre 7 de son *Moyen de* » *parvenir* (tome I, page 21.) Le père Oudin, » qui se connoît en latinité, seroit peut être assez » content ici de la mienne, s'il pouvoit, pour un » quart d'heure, mettre sa qualité de jésuite à » part; et pourquoi ne l'y mettroit-il pas? Il l'y » met bien quand il lit Catulle, Pétrone, Martial, » que sais-je moi? les priapées : *nihil obscœnum* » *eruditis*. Outre que l'on ne trouve point chez » moi les grossièretés des anciens, et qu'à le bien » prendre, ce n'est que galanterie. En tout cas, » vous pouvez bien, sans façon, lui montrer ces » hendecassyllabes, que je fis il y a très-long-» temps, pour M. de Lamarre, sur l'édition qu'il » nous promettoit de toutes les œuvres de Leo-» nardus Brunus Aretinus.

« *Ægras tempore qui suo camœnas*
» *Languentes que situ diuque pressas*
» *Brunus restituit, jacebat ipse*
» *Æger, languidus, obsitus tenebris,*
» *Et langueret adhuc salutis expers,*
» *Ni tandem Philibertus adveniret*
» *Potens ingenio, peritus arte.*
» *Qui curâ invigilans laboriosâ*
» *Illum tempore qui suo jacentes*
» *In lucem revocaverat camœnas,*
» *A longo pariter situ redemit.*
» *Lector, major uter tibi videtur?*
» *An qui ægras potuit juvare musas?*
» *An qui ipsi potuit beatiorem*
» *Musarum medico referre vitam?* »

» Je n'ai, au reste, aucune idée d'avoir fourni

» aucuns mémoires pour cette édition ; de laquelle » je me souviens d'ailleurs fort bien que M. de » Lamarre avoit dressé un plan imprimé in-4°. » Feu M. l'abbé Nicaise, qui me l'emprunta, ne » me l'a jamais rendu. BAYLE, dans son Diction- » naire, au mot *Arétin (Léonard)*, fait mention » de ce plan, sur l'avis que je lui en donnai.

» Vous n'êtes pas le seul qui m'ait demandé si » j'ai traduit et commenté toutes *les lettres de* » *POLITIEN*. Je le voudrois bien ; ce seroit un ou- » vrage de conséquence, que dans un âge aussi » avancé qu'est le mien ; je ne suis plus en état » d'entreprendre. Ce fut un peu avant mon départ » de Dijon que je traduisis et commentai la pre- » mière de ces lettres ; j'en vins ensuite à la se- » conde, que j'ai traduite, mais sans notes : *hîc* » *terminus hæret.*

» Je n'ai fait aucune *vie de Bayle*, ni aucun » supplément, soit à ses lettres, soit à son com- » mentaire philosophique. Ceux qui m'ont attri- » bué je ne sais quelle vie de Bayle, imprimée » in-fol. au-devant de son Dictionnaire, à Genève, » ou séparément in-12, en la même ville, ne con- » noissent pas mon style. Elle est de l'abbé *du* » *REVERT*, auteur peu connu. Il y a long-temps » que M. Desmaizeaux en promet une, et c'est » aussi de lui que nous attendons l'édition des » deux supplémens ci-dessus mentionnés.

» Les trois inscriptions que vous avez vu au » dernier prix du jeu de l'arquebuse, sont de moi. » Le capitaine et les chevaliers me les avoient

» demandées par une lettre dont ils me firent » payer le port; et comme ils savent que j'ai re- » levé cette impolitesse, ils se sont avisés, pour » s'en corriger, de ne me point faire de remercî- » mens. Voilà une belle remarque à faire pour » MM. de Beaune. Il y a encore certains haran- » gueurs à Dijon, de qui j'ai reçu pareille recon- » noissance.

» L'épitaphe de Jean le Menestrier est fort » plaisante (13); c'est dommage qu'on ne la voie » plus à Saint-Jean, non plus que celle-ci :

« Passan, *Blaisôte* a dans le crô,
» Le prove *qui* dit qu'el a quite
» De li jetté de lea benite :
» Ai né pu ran dan l'aiguerô. (14) »

» Il est fait mention à la fin du *Conspectus his-* » *toricorum Burgundiæ* de M. de Lamare, d'une » lettre latine de Jacques-Auguste de Chevanes, » touchant la vie, les mœurs et les écrits de Jean » le Menestrier ; mais je pense que de cet ouvrage, » et de plusieurs autres annoncés par ce Jacques- » Auguste, il n'y a jamais eu que le titre de fait.

» Votre *ite foras laici, non est vester locus ici,* » m'a fait souvenir de *mus cavet ire aulard, quando* » *videt mitouard*, et de cet autre qui est de Jean » Girard, neveu de Jacques Girard, conseiller au » parlement de Dijon : *Mus cavet ire là où resonat*

(13) Elle est imprimée dans la *Biblioth. des auteurs de Bourgogne*, t. 2, p. 44. Papillon dit qu'elle étoit à *Saint-Médard.*

(14) Cette épitaphe, faite par M. de Lamonnoye en 1709, est imprimée dans le *Glossaire* des Noëls, pag. 187.

» *perscepe miaou.* Il y a pourtant cette différence
» du premier de ces vers aux deux derniers ; que
» ceux-ci ont été faits pour rire, au lieu que le
» premier est une production sérieuse de quelque
» veine monachale. Je n'entends pas tout-à-fait
» bien ce que vous voulez dire, quand vous me
» demandez si je ne reconnois pas dans cette ma-
» nière naïve le goût simple et antique de *Thra-*
» *seas.* La vertu de *Pœtus Thrasea* est célèbre dans
» l'histoire ; c'étoit un juge intègre, un cœur no-
» ble, ferme, élevé, un troisième Caton : mais le
» siècle où il vivoit étoit, quoique corrompu, un
» siècle poli. Si Thrasea s'étoit avisé de faire des
» vers, il en auroit fait, non pas comme Nævius
» ou Ennius, mais comme Sénèque ou Lucain, ses
» contemporains, tous deux stoïciens comme lui.
» Quand il en auroit même fait comme Nævius ou
» Ennius, la comparaison ne cadreroit pas encore.
» Il faudroit, pour la rendre juste, supposer,
» contre toutes apparences de vérité, qu'ayant
» par exemple entrepris de mettre en un vers grec
» Léonin, le *γνῶθι σεαυτόν*, tant recommandé, il s'y
» seroit pris de cette sorte : *τοῦτο λέγω πρός σε χρὴ σεαυτὸν*
» *ἰσὶ φρενὶ nosse ;* en quoi il auroit été aussi ridicule
» d'avoir fait rimer du latin avec du grec, qu'à
» l'auteur *de ite foras laïci*, d'avoir fait rimer du
» françois avec du latin ; mais, comme vous savez,
» *dato impossibili sequitur quid libet.* Ainsi, Mon-
» sieur, faites réparation d'honneur à Thrasea, et
» substituons à ce grave sénateur quelque pieux
» Falot, tel qu'un Maillard, un Barlette, un

» Menot ou un Elyzée. Je dis au reste, et dirai » toujours Thrasea, parce que c'est ainsi que les » latins prononçoient ce nom, et que d'Ablan- » court l'a traduit d'après Tacite. Ceux qui pré- » féreront *Thraseas*, auront pour eux M. de Sacy, » dans la 16e lettre du 3e livre de Pline (15). Après » cette difficulté vidée, il s'en présente une nou- » velle touchant un autre *Thraseas*, que vous » dites avoir été trompé sous ce faux nom. Pour le » coup, je vous avoue humblement mon ignorance. » J'ai lu dans Ovide et Apollodore certain conte » d'un devin qui ne sut pas prévoir le tour que lui » joua Busiris; mais ce devin s'appelloit *Thrasius*, » et vous me parlez d'un *Thraseas*.

Ce vers,

Vivere qui renuit sapiens, vult ille mori sot,

» est apparemment d'un Jésuite. Je me souviens » du moins l'avoir lu à la fin d'un des vingt vol. » *in-folio* du P. Théophile Regnaud, qui l'a rap- » porté à l'occasion des auteurs déguisés sous des » noms qui ne leur conviennent pas. A propos de » quoi, s'il avoit tant soit peu su de grec, il lui » auroit été aisé de turlupiner le bon Morisot, qui » n'en sachant point, et voulant toutefois prendre » un nom grec qui signifioit l'ami de la vérité, au » lieu d'*Alethophilus*, s'est nommé *Alitophilus*, » dont la signification donne une idée toute diffé- » rente, parce que ἁλιτεῖ signifie *erro, pecco*, et » que qui dit *error, peccatum*, dit quelque chose » de fort opposé à la vérité.

(15) Tout cet article est imprimé, tom. 2, p. 369, n°. cxxxix de l'édition *in*-4°. des *Œuvres de M. de Lamonnoye*.

» Il s'agit présentement de vous nommer l'au-
» teur des stances, qui ont pour titre : l'*Occasion*
» *perdue et recouvrée.* Le croiriez-vous, mon-
» sieur? c'est l'auteur du Cid, des Horaces, de
» Cinna, le fameux *Pierre* CORNEILLE. Il eut beau
» tenir la chose secrette, le chancelier Seguier,
» protecteur alors de l'Académie, ayant su de
» qui étoient ces stances peu édifiantes qui cou-
» roient partout, en fit une douce réprimande
» au poète, et lui dit qu'il le vouloit mener à
» confesse (16). Il le mena de ce pas à son confes-
» seur, le P. Paulin, religieux, tiercaire du
» couvent de Nazareth, qui ordonna par forme
» de pénitence à Corneille, de mettre en vers
» françois le premier livre de l'Imitation de J. C.
» La reine Anne d'Autriche l'ayant lu, en fut si
» contente, qu'elle lui demanda le second; et,
» dans une dangereuse maladie qu'il eut quelque
» temps après, il promit le troisième, qu'il donna
» depuis (17).

» Je serai un peu plus court sur l'auteur des
» *Moines empruntés. Joseph* est son nom de bap-
» tême : son nom de famille est d'ACHE ou d'AITZE.
» Je tiens cela du *Mercure galant*, du mois de
» mai 1705, qui m'a, de plus, appris que c'étoit
» un prêtre de l'église de Cavaillon.

(16) M. MICHAULT a imprimé cette phrase de la lettre de M. de Lamonnoye, pag. 53, tom. 1er. de ses *Mélanges philologiques*, dans une dissertation *sur le véritable auteur du Poëme*, intitulé : l'*Occasion perdue et recouvrée*, art. III de ce volume.

(17 Article imprimé, tom. 2, pag. 370, no. CXL de l'édit. *in*-4o. des Œuvres de M. de Lamonnoye.

» Le petit livre curieux imprimé à Rheims, chez » Jean Mouchard, m'est absolument inconnu.

» Si le médecin Marchand mort à Dijon l'an » 1678, a laissé des parens qui aient quelque » teinture des lettres, vous pourrez, par leur » moyen, découvrir l'auteur de l'*Elogium* que, » à en juger par le sujet, je présume être fort » peu de choses.

» Autant que la devise du maire Jacques De- » frazans pour la magistrature de 1639 étoit har- » die et pleine d'esprit, autant.... (18).

» Les remarques de l'abbé FAYDIT sur les *vers d'Homère* et de *Virgile*, sont un pur roman.... (19) » A l'égard du *Menagiana*, il pourroit, s'il étoit » du nombre des collecteurs, demander parmi » eux la place qui lui appartenoit, et qu'appa- » remment on ne lui auroit pas refusée. Pour » moi, je lui ai conservé soigneusement les ar- » ticles où je l'ai trouvé employé, et je ne me » suis pas cru obligé à rien plus; c'est sur mes » remarques envoyées à M. l'abbé Nicaise, à » Paris, que la seconde édition du *Menagiana* » fut corrigée. BAYLE, pag. 442 de ses *Lettres*, a » parlé de cette révision qu'on lui annonçoit, et » qu'il n'avoit pas encore vue.

» J'ai dit que M. Lebon étoit auteur de l'excel- lent livre intitulé : *la Logique*, ou *l'Art de pen- » ser*.... (20)

(18) Article imprimé, tom. 2, pag. 371, n°. CXLI de l'édit. *in*-4°. des Œuvres de M. de Lamonnoye.

(19) Art. imprimé, tom. 2, p. 294, n°. LXXVIII, éd. *idem*.

(20) Art. imprimé, tom. 2, p. 294, n°. LXXIX, éd. *idem*.

» Je vous ai dit que mes censeurs m'ont rayé » le passage latin de Philelphe. Ce retranche- » ment ne fait pas grand mal à l'édition.... (21) » Je n'ai jamais eu d'accès dans la bibliothèque » de M. de Lamarre. Le grand père qui, à vrai » dire, a été le seul que j'aie pratiqué, n'étoit » rien moins que communicatif. Vous ne devez » donc pas être surpris que je n'aie point vu le » catalogue qu'il avoit des manuscrits du grand- » duc. Je suis surpris, moi, d'en avoir vu un ici » de la main du P. de Montfaucon, où les poésies » grecques de Philelphe ne sont point rappor- » tées. Elles consistoient en trois livres, qui con- » tenoient en tout 2400 vers, lesquels n'ont ja- » mais été imprimés. L'auteur dit les avoir en- » voyés le 27 juillet 1465, au cardinal Bessarion, » de la critique duquel ils avoient sans doute » grand besoin : le titre étoit : Ψυχαγωγίαι, comme » qui diroit recréations, divertissemens.

» Vous avez raison de vous plaindre de la né- » gligence de mes imprimeurs; quelqu'attention » que j'aie eue à corriger leurs fautes, il en est » resté une infinité. Voici comme il faut corriger » celles que vous m'indiquez : *Racine b.* 278; » *imprimerie quand inventée? a.* 56; *Saumaise a.* » 204; *b.* 133. (22)

(21) Art. imprimé, tom. 2, pag. 372, n°. CXLII, éd. *idem*. Il faut ajouter à la fin des deux derniers vers latins : *moyennant quoi le sens auroit été bon*. On trouve beaucoup de détails bibliographiques sur Philelphe, dans la lettre écrite par M. de Lamonnoye à M. Guillot, le 15 janvier 1712, et imprimée tom. 4, pag. 228 et suiv. du *Menagiana*, 1716.

(22) Ceci a rapport au supplément du *Menagiana*. Les

» Le commentaire sur les Noëls bourguignons, » seroit merveilleux si je l'achevois ; la sausse vaudroit mieux que le poisson; mais *altri tempi, altre cure.* J'ai bien autre chose à faire présentement, » et je n'aurois pas cru pouvoir jamais trouver le » loisir de vous écrire une si longue lettre.

» Je suis, monsieur, de tout mon cœur, votre, etc. » Delamonnoye.

« Ce qui suit est gibier à père Oudin, car il est, » je pense, le seul qui soutienne, aujourd'hui, la » poésie latine à Dijon; c'est une courte requête » au feu roi, tendante à faire cesser la capitation » et le dixième, après la publication de la paix, » suivant qu'il l'avoit promis. »

Regi Ludovico xiv.

« *Pax latos nondum soles optata reduxit.*

» *Perflat adhuc nostrum fœda procella caput*; (capitation.)

» *Nos premit et fluctûs fluctu violentior omni.* (Le xe. *fluctus decumanus.*)

» *Posterior nono est, undecimo que prior.* (Plaisante expression d'Ovide 1, Trist. 2, 50.)

» *Hunc igitur fluctum, rex hanc bone siste procellam,*

» *Si nos qua frueris vis quoque pace frui.* »

« Cette requête fut mise, le 15 du mois d'août » dernier, entre les mains du P. Letellier, mais » elle n'a point eû d'effet, soit que ce père n'ait » point jugé à propos de la présenter, soit que le » pénitent fut hors d'état de profiter là dessus des » avis du confesseur.

fautes citées n'existent pas dans l'édition *in*-12 d'Amsterdam, 1716.

Voyage en Silésie, par M. Bernardin de Saint-Pierre, *membre de l'Institut* (1).

Lorsque je revenois de Russie en France, je me trouvai avec un bon nombre de voyageurs de différentes nations, sur le chariot de poste qui mène de Riga à Breslau. Nous étions rangés deux à deux, assis sur des bancs de bois, nos malles sous nos pieds, le ciel sur nos têtes, voyageant jour et nuit, exposés à toutes les injures de l'air, et ne trouvant dans les auberges de la route que du pain noir, de l'eau-de-vie de grain et du café. Telle est la manière de voyager en Russie, en Prusse, en Pologne, et dans la plupart des pays du nord. Après avoir traversé, tantôt de grandes forêts de sapins et de bouleaux, tantôt des campagnes sablonneuses, nous entrâmes dans des montagnes couvertes de hêtres et de chênes, qui séparent la Pologne de la Silésie.

Quoique mes compagnons de voyages sussent le français, langue aujourd'hui universelle en Europe, ils parloient fort peu. Un matin, au lever de l'aurore, nous nous trouvâmes sur une colline auprès d'un château situé dans une position charmante. Plusieurs ruisseaux circuloient à travers ses longues avenues de tilleuls, et formoient, au bas, des îles plantées de vergers au milieu des prairies. Au loin, autant que la vue pouvoit s'é-

(1) Ce morceau a été lu dans la séance publique pour la dissertation du prix de poésie de la Classe de littérature française de l'Institut.

tendre, nous apercevions les riches campagnes de la Silésie, couvertes de moissons, de villages, et de maisons de plaisances arrosées par l'Oder, qui les traversoit comme un ruban d'argent et d'azur. » Oh la belle vue ! s'écria un peintre italien qui » alloit à Dresde; il me semble voir le Milanais ». Un astronome de l'Académie de Berlin se mit à dire : « Voilà de grandes plaines; on pourroit y » tracer de longue base, et par ses clochers avoir » une belle suite de triangles ». Un baron autrichien, souriant dédaigneusement, répondit au géomètre; « Sachez que cette terre est des plus » nobles d'Allemagne; tous ses clochers que vous » voyez là-bas en dépendent ». « Cela étant, ré» partit un marchand suisse, les habitans y sont » donc serfs. Par ma foi, c'est un pauvre pays ». Un officier hussard prussien, qui fumoit sa pipe, la retira gravement de sa bouche, et se mit à dire d'un ton ferme : « Personne ici ne relève que du » Roi de Prusse. Il a délivré les Silésiens du joug » de l'Autriche et de ses nobles. Je me souviens » qu'il nous a fait camper ici il y a quatre ans. » Oh, les belles campagnes pour donner une ba» taille ! j'établirais mes magasins dans le château » et mon artillerie sur ses terrasses. Je borderois » la rivière avec mon infanterie; je mettrois ma » cavalerie sur les ailes, et avec trente mille » hommes j'attendrois ici toutes les forces de » l'Empire. Vive Frédéric ! » A peine s'étoit-il remis à fumer, qu'un officier russe prit la parole. « Je ne voudrois pas, dit-il, vivre dans un pays

» comme la Silésie, ouvert à toutes les armées. » Nos Cosaques l'ont ravagée dans la dernière » guerre, et sans nos troupes réglées qui les continrent, ils n'y auroient pas laissé une chaumière debout. C'est encore pis à présent. Les » paysans peuvent y plaider contre leurs seigneurs. Les bourgeois y ont même de plus » grands privilèges dans leurs municipalités. » J'aime mieux les environs de Moscou ». Un jeune étudiant de Leipsick répondit aux deux officiers : « Messieurs, comment pouvez-vous » parler de guerre dans des lieux si charmans? » Permettez-moi de vous apprendre que le nom » même de Silésie vient de *Campi Elizii,* Champs » Eliziens. Il vaut mieux s'écrier avec Virgile,

O Lycoris, hîc tecum consumerer ævo.

» ô Lycoris ! c'est ici, qu'avec toi, je voudrois » être dissous par le temps ». A ces mots prononcés avec chaleur, une aimable marchande de mode de Paris, que l'ennui du voyage avoit endormie, se réveilla, et à la vue de ce beau paysage, s'écria à son tour : « Oh le délicieux pays ! il n'y » manque que des Français. Qu'avez-vous à soupirer, dit-elle à un jeune rabin qui étoit à ses » côtés » ? « Voyez, dit le docteur Juif, cette » montagne là-bas avec sa pointe, elle ressemble » au mont Sinaï ». Tout le monde se mit à rire Mais un vieux ministre luthérien d'Erfurt, en Saxe, fronça le sourcil, et dit en colère : « La » Silésie est une terre maudite, puisque la vérité

» en est bannie. Elle est sous le joug du papisme. » Vous verrez à l'entrée de Breslau le palais des » anciens ducs de Silésie, qui sert aujourd'hui de » collége aux Jésuites, quoique chassés de toute » l'Europe ». Un gros marchand hollandais, pourvoyeur de l'armée prussienne dans la dernière guerre, lui répartit. « Comment pouvez-vous » appeler maudite, une terre couverte de tant » de biens? Le roi de Prusse a fort bien fait » de conquérir la Silésie; c'est le plus beau fleu- » ron de sa couronne. J'y aimerois mieux un » arpent de jardin qu'un mille quarré dans la » marche sablonneuse de Brandebourg ». Nous arrivâmes ainsi disputant à Breslau, où nous mîmes pied à terre dans une fort belle auberge. En attendant le dîner on parla du maître du château. « Le ministre saxon assura que c'étoit un » scélérat, qui commandoit l'artillerie prussienne » au siége de Dresde; qu'il avoit écrasé avec des » bombes empoisonnées cette malheureuse ville, » dont la moitié des maisons étoit encore abat- » tue, et qu'il n'avoit acquis sa terre que par des » contributions levées en Suisse ». « Vous vous » trompez, répondit le baron, il ne l'a eue que » par son mariage avec une comtesse autri- » chienne, qui s'est mésalliée en l'épousant. Sa » femme est aujourd'hui bien à plaindre. Aucun » de ses enfans ne pourra entrer dans les cha- » pitres nobles de l'Allemagne, car leur père n'est » qu'un officier de fortune ». « Ce que vous dites » là, reprit le hussard prussien, lui fait honneur,

» et il en seroit comblé aujourd'hui en Prusse, » s'il ne l'avoit perdu en sortant à la paix du » service du roi. C'est un officier qui ne peut plus » se montrer ». L'hôte, qui faisoit mettre le cou- » vert, dit : « Messieurs, on voit bien que vous » ne connoissez pas le seigneur dont vous parlez ; » c'est un homme aimé et considéré de tout le » monde : il n'y a pas un mendiant dans ses do- » maines. Quoique catholique, il secourt les pau- » vres passans de quelque pays et religion qu'ils » soient. S'ils sont Saxons, il les loge et les nour- » rit pendant trois jours, en compensation du » mal qu'il a été obligé de leur faire pendant la » guerre. Il est adoré de sa femme et de ses en- » fans ». « Apprenez, répondit à l'hôte le ministre » luthérien, qu'il n'y a ni charité ni vertu dans » sa communion. Tout son fait est pure hypo- » crisie, comme les vertus des payens et des » papistes. »

Nous avions parmi nous plusieurs catholiques qui alloient élever une terrible dispute, lorsque l'hôte s'étant mis à la principale place de la table, suivant l'usage de l'Allemagne, fit servir le dîner. Alors on garda un profond silence, et chacun se mit à boire et à manger en voyageur ; on fit fort bonne chère, on servit au dessert des pêches, des raisins et des melons. L'hôte dit alors à sa femme d'apporter, en attendant le café, quelques bouteiles de vin de champagne dont il vouloit régaler la compagnie, en l'honneur du seigneur du château auquel il avoit des obligations particulières.

Les bouteilles étant arrivées, il les posa auprès de la dame française, en la priant d'en faire les honneurs. La joie parut alors sur tous les visages, et la conversation se ranima. Ma compatriote présenta à l'hôte le premier verre de son vin, en lui disant qu'on étoit aussi bien traité chez lui que dans les meilleures auberges de Paris, et qu'elle n'avoit point connu de Français qui le surpassât en galanterie. L'officier russe convint qu'il y avoit plus de fruits à Breslau qu'à Moscou; il compara la Silésie à la Livonie, pour la fertilité, et il ajouta que la liberté des paysans rendoit un pays mieux cultivé, et leur seigneur plus heureux. L'astronome observa que Moscou étoit à peu près à la même latitude que Breslau, et par conséquent susceptible des mêmes productions. L'officier hussard dit, « en vérité je trouve que le seigneur du châ-» teau, sur les terres duquel nous avons passé, a » fort bien fait de quitter le service. Après tout, » notre grand Frédéric, après avoir fait glorieu-» sement la guerre, passe une partie de son temps » à jardiner et à cultiver lui-même des melons à » Sans-Souci. » Tout le monde fut de l'avis du hussard. Le ministre Saxon même se mit à dire que la Silésie étoit une belle et bonne province, que c'étoit dommage qu'elle fût dans l'erreur, mais qu'il ne doutoit pas que la liberté de conscience étant établie dans tous les états du roi de Prusse, tous les habitans, et surtout le maître du château, ne se rendissent à la vérité, et n'embrassassent la confession d'Augsbourg : car, ajouta-t-il, « Dieu

» ne laisse point un bonne action sans récompense, » et c'en est une qu'on ne peut trop louer dans un » militaire qui a fait du mal aux gens de mon » pays pendant la guerre, de leur faire du bien » pendant la paix. » L'hôte alors proposa de boire à la santé de ce brave seigneur, ce qui fut exécuté aux applaudissemens de toute la compagnie.

Il n'y eut pas jusqu'au jeune rabin qui ne voulût aussi trinquer avec elle. Il dînoit seul et tristement, de ses provisions, dans un coin de la salle, suivant la coutume des Juifs en voyage; il se leva et vint présenter sa grande tasse de cuir à la dame, qui la lui remplit jusqu'aux bords. Il la vuida d'un seul trait : alors elle lui dit : que vous en semble, docteur ? La terre qui produit de si bon vin ne vaut-elle pas bien la terre promise ? Sans doute, madame, répondit-il d'un air riant, surtout quand ce bon vin est versé par d'aussi jolies mains. Souhaitez donc, lui dit-elle, que votre messie naisse en France, afin qu'il y rassemble vos tribus de toutes les parties du monde. Plût à Dieu ! répartit l'israélite, mais auparavant il faudroit qu'il fît la conquête de l'Europe, où nous sommes presque partout si misérables. Il faudroit que ce fût un nouveau Cyrus, qui en forçât les différens peuples de vivre en paix entre eux et avec le genre humain. Dieu vous entende ! s'écrièrent la plupart des convives.

J'admirois la variété d'opinions de tant de personnes qui disputoient avant de se mettre à table, et qui étoient d'un si parfait accord lorsqu'elles

en sortoient. J'en conclus que l'homme étoit méchant dans le malheur, car c'en est un pour bien des gens d'être à jeun; et qu'il était bon dans le bonheur, car quand il a bien dîné, il est en paix avec tout le monde, comme le sauvage de Jean-Jacques.

J'en tirai une autre conséquence plus importante, c'est que toutes ces opinions qui avoient pour la plupart ébranlé la mienne tour-à-tour, venoient uniquement des éducations différentes de mes compagnons de voyage, et je ne doutai pas que chacun d'eux ne retournât à la sienne quand il serait de sang-froid.

Desirant fixer mon jugement sur les sujets de la conversation, je m'adressai à un voisin qui avoit gardé constamment le silence, et m'avoit paru d'une humeur toujours égale. « Que pensez-vous, » lui dis-je, de la Silésie, et du seigneur du châ» teau. — La Silésie, me répondit-il, est un fort » bon pays, puisqu'elle produit des fruits en » abondance, et le seigneur du château est un ex» cellent homme, puisqu'il fait du bien à tous les » malheureux. Quant à la manière d'en juger, » elle differe dans chaque individu, suivant sa re» ligion, sa nation, son état, son tempérament, » son sexe, son âge, la saison de l'année, l'heure » même du jour, et surtout d'après l'éducation » qui donne la première et la dernière teinture » à nos jugemens; mais quand on rapporte tout » au bonheur du genre humain, on est sûr de juger » comme Dieu agit. C'est sur la raison générale de

» l'univers que nous devons régler nos raisons » particulières, comme nous réglons nos montres » sur le soleil. »

Depuis cette conversation j'ai tâché de juger de tout comme ce philosophe ; j'ai trouvé même qu'il en étoit de notre globe et de ses habitans comme de la Silésie ; chacun s'en fait une idée d'après son éducation. Les astronomes n'y voient qu'un globe fait en fromage de Hollande, qui tourne autour du soleil avec quelques Newtoniens ; les militaires, des champs de batailles et des grades ; les nobles, des terres seigneuriales et des vassaux ; les prêtres, des communians et des excommuniés ; les marchands, des branches de commerce et de l'argent ; les peintres, des paysages ; les épicuriens, des paradis terrestres. Mais le philosophe le considère par ses relations avec les besoins des hommes, et les hommes eux-mêmes par celles qu'ils ont entre eux.

ICHTYOLOGIE.

Extrait d'un Mémoire, sur les pièces osseuses de la nageoire pectorale des poissons, par M. Geoffroy-Saint-Hilaire, *professeur de Zoologie au Muséum d'histoire naturelle.*

« Ce Mémoire, communiqué à la classe des » sciences physiques et mathématiques de l'Ins- » titut de France, a donné lieu au rapport sui- » vant fait par M. Cuvier ».

Le Mémoire de M. Geoffroy a pour objet:

1.° De comparer les pièces qui composent la nâgeoire pectorale des poissons et celles qui la supportent et la mettent en mouvement, avec les pièces qui jouent un rôle semblable dans le bras de l'homme, le pied de devant des quadrupèdes, l'aile des oiseaux et la nageoire des cétacés, et de montrer l'analogie de toutes ces pièces en nombre, rapport, connexions et fonctions;

2.° De faire connoître les usages particuliers et remarquables de quelques-unes d'entr'elles dans certains genres ou espèces de poissons.

Depuis long-temps les anatomistes ont observé que les animaux vertebrés semblent construits sur un plan commun, et que la plupart de leurs différences ne tiennent qu'à quelque variation dans le nombre ou les proportions respectives des pièces qui composent chacun de leurs organes.

Aristote a fondé sur cette idée la partie anatomique de son histoire des animaux, et presque tout son traité des parties; deux des ouvrages les plus admirables de l'antiquité, et dont ce qui a été fait de mieux en anatomie comparée par les modernes n'est guère que le développement.

Mais il est certain aussi que les poissons s'écartent un peu plus que les trois premières classes d'animaux de ce plan général.

Le liquide qu'ils habitent, et par l'intermède duquel ils respirent, exigeoit des organes du mouvement différemment proportionnés, et des organes de respiration autrement situés.

Ces changemens, joints à ceux que nécessitoit dans les organes des sens le foible degré d'énergie correspondant à la petite quantité de leur respiration, ont donné au corps des poissons une autre forme, et ont masqué chez eux le type commun des animaux vertebrés, au point que l'œil le plus exercé a de la peine à en reconnoître quelques parties.

Ainsi, quoique la nageoire pectorale des poissons ait de grands rapports de forme et d'usage avec celle des cétacés, on reconnoît aisément dans dans celle-ci l'omoplate, l'humerus, le cubitus, le carpe, le métacarpe, les phalanges des quadrupèdes, et une bonne partie de leurs muscles, tandis qu'il est très-difficile d'en rien voir dans l'autre.

Ce sont donc ces analogies si difficiles à reconnoître, que M. Geoffroy a cherché à voir et à faire

voir dans les poissons, non-seulement par rapport à la nageoire, mais encore dans tous les autres organes.

Il ne nous occupe aujourd'hui que de la nageoire.

Elle est portée en général sur une espèce de ceinture osseuse qui entoure le corps du poisson, immédiatement derrière l'ouverture des ouies, s'articulant en dessus avec le crâne ou l'épine, et rejoignant en dessous les deux parties ensemble par une suture mediane.

M. Geoffroy trouvant dans les rayons de la nageoire l'analogue des doigts, et dans les petits osselets de sa base l'analogue du carpe, cherche ceux des autres pièces de l'extrémité antérieure dans la ceinture que nous venons de mentionner.

Il trouve que ces pièces y sont bien; mais qu'au lieu d'être distinguées par des articulations, elles ne le sont ordinairement que par des sutures qui s'effacent avec le temps.

Ainsi la partie supérieure de la ceinture qui se joint à l'épine ou au crâne est, selon lui, l'omoplate; la partie inférieure qui va se joindre au-dessous à sa correspondante est la clavicule.

Il existe dans la plupart des poissons osseux une troisième pièce, le plus souvent en forme de stilet, placée derrière la ceinture, et qui sert à plusieurs usages. M. Geoffroy y croit voir l'analogue de cet os, nommé fourchette dans les oiseaux.

A la vérité, la fourchette n'est presque toujours

que d'une seule pièce commune aux deux épaules, mais dans quelques oiseaux qui ne volent pas, comme l'autruche et le casoar, elle se partage en deux pièces, dont chacune devient un appendice de l'épaule de ce côté. Ce seroit cette disposition particulière à certains oiseaux qui deviendroit générale dans les poissons osseux. Au reste, elle y souffre à son tour une exception inverse, et il y a quelques poissons où les deux os ordinairement séparés se soudent sous l'abdomen.

Il y auroit encore une différence dans la position; l'os de la fourchette des oiseaux est toujours placée au-devant de l'espèce de ceinture formée par les omoplates et les clavicules. Dans les poissons, ainsi que l'observe M. Geoffroy, cet os seroit en arrière.

Il ne resteroit donc qu'à chercher l'humerus, le radius et le cubitus.

M. Geoffroy les voit dans une lame adhérente à la ceinture que nous venons de décrire, et sur laquelle est portée la nageoire.

Dans le plus grand nombre des poissons osseux, les rudimens des trois os ne se font remarquer que comme trois centres d'ossifications qui se confondent avec l'âge, ce qui a empêché la plupart des anatomistes de les remarquer. L'adhérence de toute cette pièce à la face externe de la clavicule contribuoit aussi à en faire méconnoître la composition, parce que dans cette position la partie analogue à l'humerus se trouve attachée à la clavicule, tantôt par les deux bouts, tantôt par

toute sa longueur, et que l'avant-bras va s'y attacher aussi par une portion de son extrémité carpienne : tout le bras seroit donc comme reployé et soudé contre la clavicule.

Heureusement il y a des poissons où cette contraction et cette adhérence moins complètes ont montré ces parties plus distinctement, et ont conduit M. Geoffroy à les reconnoître dans les cas plus difficiles et plus ordinaires.

Les *Baudroies*, et un nouveau genre très-remarquable découvert dans le Nil par M. Geoffroy, et nommé par lui *Polyptère*, sont dans ce cas Leur avant-bras est libre, et offre des rapports très-sensibles de forme avec celui des quadrupèdes et des oiseaux.

Après avoir exposé ces analogies générales, M. Geoffroy décrit les variétés de toutes ces pièces dans les différentes espèces.

Il insiste principalement sur celles de l'os qu'il a nommé *furculaire*, qui est la partie la plus variable de la nageoire et qui remplit divers usages importans, selon les formes et les connexions qu'il a dans chaque espèce.

Souvent il donne un point d'appui solide aux muscles qui contractent la vessie natatoire : c'est ce qu'on voit dans la *Carpe*; d'autrefois, comme dans les *Muges*, il aide à porter les os qui soutiennent les nageoires ventrales.

Dans les Baudroies où la membrane des ouies se prolonge en arrière, fort au-delà de la clavicule, l'os furculaire contribue à la faire ouvrir.

A cette occasion M. Geoffroy indique une division très-nécessaire à faire dans le genre *Lophius*, qui doit être séparé au moins en trois genres, fort différens les uns des autres par leur structure.

La Baudroie ordinaire est, comme on sait, nommée communément *Raye pécheresse*, parce qu'on lui attribue l'artifice d'attirer de petits poissons au moyen des filamens qui flottent sur sa tête; ce seroit en quelque sorte pécher à la ligne. M. Geoffroy pense qu'elle peut aussi pécher à l'épervier, en ouvrant et en refermant son énorme membrane, en serrant, avec le pédicule de sa nageoire pectorale, l'ouverture de cette membrane, quand une fois le poisson qu'elle veut prendre y est entré.

Tel est, selon lui, l'objet du grand prolongement de cette membrane, au-delà de qui étoit nécessaire pour protéger les branchies.

M. Geoffroy a effectivement trouvé un poisson qui étoit resté dans l'un des sacs branchiaux d'une Baudroie conservée au muséum d'histoire naturelle. M. Pichon, ancien professeur d'histoire naturelle, à Boulogne sur mer, lui a assuré en avoir trouvé également dans des Baudroies qu'on venoit de prendre, et avoir appris des pêcheurs, qu'ils savoient depuis long-temps que la Baudroie use de cette manière de s'emparer de sa proie. Si ces faits sont confirmés par des observations ultérieures, ils ajouteront un article intéressant aux divers partis que les animaux savent tirer des singularités de leur organisation.

L'os furculaire joue encore un rôle important dans une espèce de *Tétrodon* que M. Geoffroy a observé dans le Nil : il agit sur la vessie aérienne comprimé contre l'œsophage, ferme celui-ci et empêche ainsi l'air qui se développe dans l'estomac d'en sortir ; ce qui gonfle le tétrodon comme un ballon, le renverse sur le dos, et le livre aux flots comme une masse inerte.

C'est encore cet os qui forme dans les *Silures*, cette épine singulière qui, en vertu d'une articulation d'un genre fort compliqué peut, à la volonté de l'animal, rester mobile ou bien se fixer dans une direction transversale, de manière à lui fournir alternativement et selon ses besoins, une arme offensive très-puissante, ou seulement un rayon solide, mais très-suceptible de mouvement pour la natation.

Ces faits choisis parmi beaucoup d'autres qui composent le mémoire de M. Geoffroy, suffiront pour rappeler à la classe, l'intérêt qu'elle a mis à entendre la lecture entière de cet écrit.

Nous nous bornerons donc à ajouter :

1.° Que les descriptions faites par M. Geoffroy, ont été vérifiées par l'un de nous, sur les squélettes du Muséum d'histoire naturelle, et trouvées fort exactes ;

2.° Que les analogies que M. Geoffroy en déduit, paroissent plausibles à certains égards, et n'avoient point été faites avant lui de la même manière ;

3.° Que les remarques particulières sur les va-

riétés des os nageoires, dans les différens poissons, et sur leurs usages, principalement sur ceux de l'os furculaire présentent des faits très-curieux et généralement nouveaux ;

4.° Que son travail ne peut, parconséquent, manquer d'étendre les connoissances des naturalistes et des anatomistes sur l'organisation intérieure des poissons, et qu'il est fort à desirer qu'il le continue.

Nous demandons à la classe d'ordonner l'impression de ce mémoire, parmi ceux des savans étrangers:

Fait à l'Institut, le lundi 27 avril 1807.

Signé *Bosc*, *Lacépède*; et *Cuvier*, rappporteur.

La classe approuve le rapport et en adopte les conclusions. *Certifié*, *conforme*, *le secrétaire perpétuel.* Signé CUVIER.

VARIÉTÉS, NOUVELLES
ET
CORRESPONDANCES LITTÉRAIRES.
NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

Angleterre.

M. Lancaster, un des membres les plus respectables de l'église des *Quakers* ou *Primitifs*, a imaginé et mis en pratique une nouvelle méthode d'instruction élémentaire pour les enfans de la classe indigente, au moyen de laquelle ils apprennent à lire, à écrire, à compter en moins d'une année, et à un prix excessivement modéré. On commence par leur faire tracer des lettres avec le doigt sur des planches couvertes de sable. Au lieu *d'abécédaires*, on se sert de feuilles où sont imprimés des nombres, des lettres et des mots qui sont cloués sur des planches : de cette manière, on fait une économie considérable sur la consommation d'encre, de plumes et de papier qui a lieu dans les autres écoles. Un enfant peut enseigner à cinq autres, et un seul maître suffit pour cinq cents enfans. Le système de M. Lancaster a pris faveur malgré les ennemis qu'il a rencontrés. Il a été appelé, en divers lieux de l'Angleterre et de l'Irlande, pour y former des établissemens pareils au sien. Sa méthode a été recommandée par M. Whitbread, qui en a fait une mention honorable au parlement. M. Colqhoun, connu par des ouvrages sur des sujets de ce genre, en a fait voir l'utilité dans un écrit particulier. L'école de M. Lancaster est ainsi devenue à la mode, et il est du bon ton à Londres de la visiter toutes les années au mois

de mars. On espère de cet établissement les meilleurs résultats pour l'éducation du peuple.

On a représenté, sur le théâtre de Londres, une nouvelle comédie qui a pour titre : *Vaut-il mieux vivre à la ville ou à la campagne ?* Elle est de M. MORTON, et elle a eu des succès, quoiqu'on lui reproche des invraisemblances grossières, des caractères et des bons mots usés. Mais on lui reconnoît aussi des beautés, et l'impression de l'ensemble est dit-on très-agréable.

La belle collection d'antiques du savant TOWNLEY, achetée par le parlement pour le *Muséum britannique*, est maintenant exposée dans une vaste salle de cet établissement (1).

Quelques musiciens habiles ont adopté la nouvelle méthode d'accorder les *forte-pianos*, inventée par lord STANHOPE, et il est probable qu'elle deviendra à la mode, malgré les vives contradictions qu'elle a essuyées.

Le major OUSELEY publiera incessamment la traduction complète de *Nosahat al Colonb*, connu en France sous le nom du *Géographe persan*. Ce n'est que depuis peu que M. Ouseley a pu se procurer un manuscrit complet de son auteur; la traduction fera connoître plus exactement la Perse dans les cartes qui en seront publiées. *Nosahat al Colonb* a raconté dans son Ouvrage beaucoup d'anecdotes concernant les anciens souverains de la Perse, et a fait mention des monumens qui y existoient autrefois; en sorte que cet Ouvrage sera très-intéressant sous ses divers rapports, et que l'historien, l'antiquaire y trouveront également, à profiter.

Le *Voyage de* MANNING *à Schiras en P*[illegible], imprimé d'abord à Calcutta, a été imprimé à Lond[illegible] l'auteur a

(1) On en trouve une notice détaillée dans [illegible]age de M. DALLAWAY *sur les Arts en Angleterre*, [illegible] viens de publier la traduction. A. L. M.

consacré un volume entier à la littérature persanne, dans laquelle il est très-versé. Cet ouvrage a le plus grand succès en Angleterre.

Les *Relicks of Ancient poetry* par l'évêque PERCY, ont été augmentées d'un quatrième volume publié par son neveu. Le choix des pièces est fait dit-on avec beaucoup de goût.

HOLLANDE.

M. le docteur KESTELOOT va publier un Ouvrage sur la jurisprudence médicale pour lequel il a rassemblé depuis quatre ans des matériaux. Il a mis à contribution les écrivains des autres nations qui se sont livrés à cette étude, tels que *Franck*, *Asnemann*, *Plenck*, en Allemagne; *Fodéré*, *Mahon*, en France; En Italie, *Vesale*, *Cardile*, etc. Cet Ouvrage sera publié en latin. Le plan que l'auteur a suivi fait présumer pour lui un heureux succès.

DANEMARCK.

La *Société royale des Sciences* de COPENHAGUE a proposé les sujets de prix suivans pour l'année 1807.

1.° MATHÉMATIQUES. *Existe-il un maximum ou un minimum dépendant de la nature des orbites dans les perturbations des mouvemens, produites par des forces externes, autant qu'il en naît des mutations dans les orbites? On suppose que les corps dont les mouvemens éprouvent ces perturbations, sont agités par des forces dont la loi est donnée.*

2.° PHYSIQUE. *Quelles sont les qualités chymiques que l'expérience découvre dans la substance que M. WINTERL croit avoir découverte, et qu'il nomme* Andronie *? Comment peut-on déduire de ces qualités la différence de l'andronie et de la terre silicée, et quels sont les rapports*

de l'andronie avec le carbone et l'azote. La Société desire que l'andronie soit soumise à des expériences rigoureuses; que ces expériences soient décrites de manière qu'on puisse les répéter facilement; que les principaux produits chymiques qui en résulteront, soient joints par échantillons aux mémoires. Dans le cas où les résultats se trouveroient contredire la doctrine de M. Winterl, les concurrens devront montrer par quelles erreurs il y a été conduit.

3.° HISTOIRE. *Examiner et exposer avec ordre, quelle fut la forme du Gouvernement et de l'Administration des Ostrogoths, depuis le siècle de Théodoric jusqu'à la fin de leur empire; décrire exactement l'état de la religion, des sciences et des arts parmi eux à la même époque.*

4.° PHILOSOPHIE. *Expliquer jusqu'à quel point il est permis d'influer sur les mœurs du peuple par les lois civiles non indirectement, mais directement en ordonnant ou prohibant de certaines choses, et de manière à ne pas franchir les limites qui séparent ce qui est juste dans l'état social de ce qui est permis dans l'état de nature; montrer par des exemples quels sont les législateurs tant anciens que modernes, qui ont péché en cela contre les vrais principes, et quels inconvéniens ont été la suite de leurs erreurs.*

Chaque prix est une médaille d'or de la valeur de cent écus danois. Les mémoires peuvent être écrits en latin, français, anglais, suédois ou allemand. On peut les envoyer jusqu'à la fin de l'année courante, à M. BUGGE, secrétaire de la société et professeur d'astronomie, à Copenhague.

On a lu dans la séance de la même société du 3 décembre 1806, un *Mémoire sur les minéraux de Sardaigne*, envoyé par M. le comte de VARGAS, né en Holstein de parens espagnols, et aujourd'hui directeur général des

mines de Sardaigne. La Société en a été si satisfaite, qu'elle a aussitôt porté ce savant sur la liste de ses membres étrangers.

M. Frydenberg, médecin en Islande, a envoyé à la *Société d'économie rurale de Copenhague*, un Mémoire qu'elle lui avoit demandé, sur la possibilité de convertir en alimens convenables à l'homme, le *seetang*, plante marine qui abonde dans les mers qui baignent l'Islande comme les autres possessions du Danemarck. M. Frydenberg propose en effet des moyens de réaliser cette idée; et s'il y réussit, il aura enrichi sa patrie d'une branche d'industrie nouvelle, et assuré en quelque sorte la subsistance de l'Islande; pays si stérile en productions alimentaires, que toutes les précautions du Gouvernement sont souvent impuissantes pour le préserver de la famine. Jusqu'à présent; le seetang n'avoit servi en Danemarck, qu'à faire de la tourbe, et en Norwège, de la soude.

On a publié dans un recueil de *Vies des Danois célèbres*, enrichies de leurs portraits, une *biographie* de M. Pfingsten, qui avoit sous sa direction l'Institut pour les sourds-muets établi à Kiel. Cet homme vraiment singulier, étoit né à Kiel en 1746. Il donna dans sa jeunesse des leçons de lecture, de danse et de musique, et inventa une manière nouvelle de *jouer*, si cela peut se dire, du tambour. Il exécuta des concertos de caisse, et en donna un il y a quelques années au profit des pauvres. Cela le conduisit à l'idée d'employer les sons du tambour ou d'autres sons inarticulés, à former un langage : cette idée lui donna celle d'un autre langage de signes pour la vue, et d'un troisième pour le tact. Il en fit des expériences publiques en 1786 à Hambourg, à Copenhague et ailleurs. On lui écrivoit des phrases; il les dictoit par des coups de tambour à son fils âgé de onze ans, et celui-ci les écrivoit à son tour sur le papier, avec les mêmes fautes

d'orthographe qu'on y avoit faites. M. Pfingsten faisoit la même chose en frappant sur une table avec le bout d'un archet. Il fit aussi des expériences de sa langue télégraphique par le mouvement des bras, par des pavillons, et de nuit avec des flambeaux; enfin il vint à bout de communiquer ses idées à un autre, dans l'obscurité, et par l'attouchement et le mouvement des doigts. Il a depuis tiré parti de ces découvertes, pour l'instruction des sourds et des aveugles de naissance; et il a réussi d'autant plus facilement auprès des premiers, qu'il a eu deux sourds-muets pour compagnons de son enfance, et qu'il s'étoit fait dès-lors une langue de signes pour converser avec eux.

On doit placer dans l'*amphithéâtre anatomique*, le buste du professeur TODE, mort il y a quelques années, et qui s'étoit fait autant de réputation comme poète que comme médecin.

M. le professeur SANDER publie dans un journal de Copenhague, un *apperçu de la littérature danoise*,

Le recueil des *poésies danoises* du célèbre BAGGESEN est sous presse. Elles paroîtront incessamment

PRUSSE.

Jean-Bernard MERIAN, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences de BERLIN, est mort dans cette ville le 12 février, âgé de 83 ans. Il étoit né à Liechstal, près de Bâle, le 27 septembre 1723, d'une famille honnête et distinguée, et fut appelé à Berlin en 1750 par le conseil de Maupertuis. Ses ouvrages les plus connus sont une *traduction française de* CLAUDIEN, et une des *Essais de* HUME, enrichies de commentaires et quelquefois de réfutations, qui a été souvent réimprimée, depuis le tome V jusqu'au dernier. Les *Mémoires de l'Académie de Berlin* contiennent plusieurs morceaux de lui sur des matières

philosophiques et sur la géométrie : on y distingue quatre discours ajoutés à la traduction de la *philosophie de* KANT; *un parallèle de la philosophie de* LEIBNITZ *et de celle de* KANT, qui fit beaucoup de bruit lorsqu'il parut (1). Ce vieillard, autant respectable par son caractère qu'illustre par ses connoissances, a conservé toute sa vie l'activité et la santé de la jeunesse. Peu de jours avant sa mort, il remplit encore ses fonctions de secrétaire dans la séance publique tenue par l'Académie pour célébrer, selon l'usage, la mémoire du grand Frédéric.

On ne représente plus depuis quelque temps sur le théâtre que des ouvrages traduits ou imités du Français. On y a donné les *Marionnettes de* PICARD, et le *Concert interrompu*. Les marionnettes n'ont pas trouvé autant d'admirateurs à Berlin qu'à Paris. On reproche à l'auteur d'avoir fait des caricatures de presque tous ses personnages, et d'avoir traité toute sa pièce avec une extrême légèreté.

M. OLBERS, célèbre astronome de BRÊME, a découvert le 29 mars une nouvelle planète. C'est la seconde dont on doit la connoissance à cet infatigable observateur; car on sait que c'est lui qui a découvert celle qui porte le nom de Pallas.

On a publié à HALLE *des lettres sur les relations intérieures de la cour de Prusse, depuis Frédéric II*, qui ont excité vivement la curiosité, et qui sont, dit-on, d'un grand intérêt.

GRAND-DUCHÉ DE BADE.

Pendant le séjour du docteur GALL à HEIDELBERG, il y a eu entre lui et le professeur ACKERMANN, le plus

(1) Les autres sont intitulés : *l'Action, la Puissance et la Liberté, le Sens moral, le Desir, la Crainte et le Mépris de la mort, le Suicide, parallèle de deux principes physiologiques*, et un *Discours sur la métaphysique*.

redoutable de ses adversaires, des disputes publiques où l'un et l'autre ont fait preuve de beaucoup d'habileté. Le docteur Gall entra le premier en lice, exposa sa doctrine et répondit à quelques objections du professeur Ackermann. Le lendemain, celui-ci parut à son tour dans la carrière, muni comme son antagoniste de toutes ses pièces justificatives, c'est-à-dire de préparations anatomiques qui furent la seule chose que le docteur examina de près. On donne beaucoup d'éloges à l'art avec lequel le docteur Gall met ses leçons à la portée de tout le monde, et les séme d'anecdotes très-propres à égayer son sujet et à ranimer l'attention. On a remarqué dans le professeur Ackermann de l'ordre, de la concision, de la philosophie fondée sur l'observation, mais on lui reproche de s'être toujours tenu hors de la portée de la majorité de son auditoire, et de n'avoir parlé que pour les gens de l'art.

Grand-Duché de Weimar.

On a donné sur le *théâtre* de Weimar une première représentation du *Tasse*, de M. Goethe. Ce drame est regardé par tous les bons juges de l'Allemagne comme un chef-d'œuvre pour la manière admirable dont les caractères sont développés et opposés. Cependant on n'avoit point encore osé le mettre en scène, et le défaut d'action faisoit craindre qu'il n'inspirât pas le même intérêt sur le théâtre qu'à la lecture. Le succès de la représentation a passé l'espérance des comédiens. On pouvoit présumer qu'un ouvrage que toutes les personnes éclairées avoient été à même d'apprécier, recevroit leurs applaudissemens sur la scène comme dans le cabinet.

On a joué l'*Héléna*, opéra de Bouilly, *musique de* Méhul, qui a été très-applaudi.

Bavière.

M. Seyffer, astronome de cette ville, a eu occasion d'observer à Munich, le 13 avril, la nouvelle planète découverte par le docteur Olbers. Il la regarde comme un quatrième débris de la catastrophe céleste qui a produit celles qui circulent entre Mars et Jupiter. Il propose de donner à celle-ci le nom de l'astronome qui l'a découverte. Cette planète, vue dans les lunettes achromatiques, présente un éclat blanchâtre pareil à celui de Jupiter.

M. Muller, peintre de S. M. le roi de Bavière, vient de publier une brochure contre les jugemens prononcés en matière de beaux arts, par M. de Kotzbue, dans son *voyage de Livonie à Rome et à Naples*. On dit qu'il y a dans cette réfutation beaucoup d'idées générales sur les arts, développées d'une manière ingénieuse.

L'époque de l'ouverture de l'*Académie* n'est point encore connue. Cependant comme M. Jacobi a reçu le décret par lequel il est créé président, et M. Schlichtegroll sa nomination de secrétaire perpétuel, on pense que les choses ne peuvent traîner en longueur. Il n'est plus question de la vocation de M. Wolf. Son arrivée auroit eu les plus heureuses suites, s'il avoit été mis à la tête du séminaire philologique, comme on l'avoit espéré.

Le docteur Gall est arrivé le 30 mars dans cette ville, avec le docteur Spurzeim. On espère qu'il donnera des leçons sur la nouvelle doctrine.

Autriche.

On a représenté sur le *théâtre Italien* de Vienne, l'opéra de *Sargines*, qui a été généralement applaudi. On a surtout admiré la voix de mademoiselle Haser, qui a rempli un des premiers rôles.

VIENNE.

M. KUFFNER, qui s'est fait connoître comme un homme de beaucoup de talens par sa traduction de Plaute, vient de donner un drame intitulé *Andromaque*. Cet Ouvrage se distingue par la simplicité du plan et la beauté des caractères. Il a aussi fait paroître une comédie qui a pour titre : *Deucalion et Pyrrha*.

Le prince LICHNOWSKY, amateur distingué des beaux-arts et surtout de la musique, donna, il y a quelque temps, un concert où furent exécutées plusieurs pièces nouvelles. Celle qui reçut particulièrement les applaudissemens des connoisseurs, est une ouverture pour le *Coriolan* de COLLIN, par BEETHOVEN. On y admire la profondeur des idées, la force et la majesté de l'harmonie. La manière dont le compositeur a peint la violence des mouvemens de Coriolan, et le changement subit et terrible de sa fortune, a produit le plus grand effet.

SUISSE.

M. *Christ.* H. MULLER, auteur de plusieurs ouvrages, et éditeur d'une *collection de poésies allemandes des douzième, treizième et quatorzième siècles*, qui parut à Berlin en 1784, est mort à ZURICH dans les premiers jours de mars, âgé de 67 ans.

On a trouvé dans l'été de 1806, en creusant une cave à COIRE, environ deux cents pièces de monnoies romaines; elles étoient éparses dans le terrain, et l'on n'a reconnu auprès aucune trace de fondemens ou de vieilles murailles. Toutes ces pièces étoient de cuivre; la plupart portoient d'un côté un génie tenant une guirlande ou une coupe, et une corne d'abondance à la main, avec cette légende : *Genio populi Romani*. Au revers, on voit des têtes de Maximien, de Dioclétien, et quelquefois de Constance Chlore. Le plus grand nombre, et

sur-tout les plus petites, étoient rongées de vert-de-gris. La plus belle a d'un côté la tête d'Antonin le pieux, et de l'autre une victoire. On a trouvé au même lieu des fragmens d'ustensiles ou d'ornemens en bronze.

AMÉRIQUE.

Il s'est formé à WEST-POINT sur la Baye d'Hudson, une *Société physico-militaire*, sous la protection de M. Jefferson et du secrétaire de la guerre. M. William, ingénieur en chef, a été élu président. Cette Société a pour but le perfectionnement de l'art militaire.

FRANCE.

Les arts et les lettres ont perdu M. *Richard Gontran* LALLEMAND, mort à ROUEN le 3 avril, à l'âge de 81 ans. Il a exercé pendant un grand nombre d'années la profession d'imprimeur avec distinction; et s'étant particulièrement livré à l'impression des ouvrages destinés aux classes, il en a donné plusieurs éditions accompagnées de notes, qui prouvent ses connoissances littéraires. On lui doit en outre un *Dictionnaire français et latin*, qui vient d'être réimprimé chez Delalain, qu'il a composé conjointement avec ses frères, et on lui attribue une *Bibliothèque des Theraticographes*, imprimée au-devant de *l'Ecole de Chasse* DE VERRIER DE LA CONTERIE, en 1763. Il a rempli la place de Maire, celle d'Echevin et de Juge-Consul de la ville de Rouen avec honneur, et a obtenu de Louis XV des lettres de noblesse.

La Société d'émulation de CAMBRAY, décernera trois médailles d'or de la valeur de 120 francs chacune, aux auteurs des meilleurs mémoires qui lui seront parvenus avant le premier janvier 1808, sur les questions suivantes :

1.° AGRICULTURE. Il est utile d'examiner s'il ne seroit pas

possible de parvenir à l'entière suppression des jachères, sans déteriorer les terres; si la nature du sol n'oppose pas à cette suppression un obstacle invincible; si l'usage des engrais, la variété des semences, des bons labours et d'autres moyens peuvent suppléer non-seulement à la médiocrité du sol, mais encore au repos qu'on a cru nécessaire pour réparer les sels dont la terre a besoin pour cette reproduction; il importe d'éclairer les cultivateurs sur les procédés les plus efficaces et les moins dispendieux pour obtenir des récoltes non interrompues. La société décernera une médaille à l'auteur du meilleur mémoire *sur les moyens d'opérer, sans inconvénient, la suppression des Jachères.*

2.° Histoire. La société desireroit un *Précis historique* sur Enguerrand de Monstrelet, prévot de Cambray, au quinzième siècle; elle voudroit qu'on joignit à cet ouvrage, une analyse critique des *chroniques* publiées en trois volumes *in-folio*, sous le nom de cet auteur. Une médaille d'or sera décernée à celui des concurrens qui, avant l'époque indiquée, aura le mieux rempli cette tâche.

3. 1.° Industrie et Commerce. Sur un rapport fait par M. Béthune Houriez, l'un de ses membres, et dont l'impression a été ordonnée, la société a arrêté de décerner une troisième médaille à celui qui, avant la même époque du 1er. janvier 1808, aura le mieux résolu les deux questions suivantes :

Première question. La baptiste, le claire ou linon, la gaze et tout autre tissu fin de lin, pourroient-ils perdre leur tendance à se rouler, lorsqu'il sont sans apprêt, leur roideur et leur facilité à conserver le pli lorsqu'il sont apprêtés, et acquérir la souplesse et le moelleux de la mousseline?

Indiquer les procédés nouveaux ou les innovations

faire dans les anciens, soit dans le rouissage et la préparation du lin, soit dans la filature, le *tissage ou les apprêts de la toile fabriquée.*

Si l'on parvenoit à prouver que la nature du lin ne permet pas de donner aux toilettes, les qualités qu'exige impérieusement la mode, pourroit-on les obtenir par l'alliage du fil de lin avec celui de la soie et du coton?

Deuxième question. *Pourroit-on faire baisser le haut prix des toilettes par une diminution de la main-d'œuvre du lin, du fil et du tissage? On donnera les moyens de propager l'emploi de la navette volante. On traitera principalement la question de la possibilité de rendre le lin susceptible d'être comme le coton, filé par mécanique dans les numéros fins.*

Les Mémoires sur ces diverses questions, les essais ou échantillons devront être envoyés, francs de port, à M. Farez, secrétaire perpétuel de la Société, avant le premier janvier 1808.

Parmi les ouvrages de littérature et d'arts qui ont été adressés à la *Société des sciences, belles-lettres et arts* de Bordeaux, deux seulement lui ont paru dignes d'être couronnés. Le premier est de M. Alaux fils; il a présenté à la Société deux tableaux peints par lui; l'un représente *Ulysse reconnu par Euryclée*, et le second, *Cléobis* et *Biton* traînant leur mère au temple de *Junon*.

La Société désirant donner à ce jeune artiste une marque d'encouragement, a arrêté qu'une médaille d'or lui seroit décernée dans la séance de ce jour.

Le second est un *Mémoire de MM. Bruies-Saint-André et Potiez, contenant des procédés pour soulever, au moyen de pattes mordantes, un navire submergé la quille en haut.*

Comme ce Mémoire n'étoit pas destiné au concours sur

la question proposée par la Société, pour soulever les corps submergés qui obstruent la rivière de Garonne, et qu'il contient des vues utiles, elle a arrêté qu'une médaille d'encouragement seroit accordée aux auteurs du projet.

La Société rappelle qu'indépendamment des médailles d'encouragement, elle aura trois prix à décerner dans sa séance publique du mois d'août de cette année; le premier de la valeur de 600 francs, sur la question suivante: *Quels seroient les moyens de tirer des pins des landes de la ci-devant province de Guyenne, un goudron aussi parfait en qualité que peuvent l'être les goudrons du Nord, et principalement ceux que l'on fabrique en Suède?*

Le second, également de 600 francs, sur la question suivante: *Quel est le moyen de soulever les corps submergés à une profondeur déterminée, quelle que soit leur pesanteur, dans un endroit où le flux et reflux se font sentir?*

Le troisième, consistant en une médaille d'or, à la meilleure pièce de poésie sur *la campagne des trois mois de l'an 14.*

Les mémoires doivent être parvenus à la société avant le 1er. juillet de cette année. Ce terme est de rigueur.

Avis aux Agriculteurs du département de la Gironde.

La Société desirant encourager l'agriculture dans ce département, a annoncé plusieurs fois dans ses programmes, qu'elle décerneroit chaque année une médaille d'or au cultivateur qui aura fait des améliorations ou des travaux utiles; elle a invité MM. les maires des communes rurales et tous ceux qui s'intéressent aux progrès de l'art agricole, à lui faire connoître les agriculteurs qui peuvent avoir quelques droits à ce prix annuel.

La Société n'a encore eu qu'une seule fois la satisfaction d'adjuger cette médaille d'encouragement. Elle n'attribue pas cela à un défaut de zèle ou d'industrie dans les

agriculteurs du département de la Gironde, mais plutôt à une défiance modeste qui leur fait croire que leurs efforts ne sont pas dignes des encouragemens que la Société propose. Afin d'éclairer à cet égard les cultivateurs, la Société a jugé convenable de détailler les diverses améliorations agraires qui donnent droit de concourir à ses médailles d'encouragement.

Faire des semis ou des plantations considérables, et les composer des arbres les plus utiles, comme chênes, hêtres, charmes, ormes, acacias, platanes, etc.;

Introduire dans un canton quelques espèces d'arbres précieux qui y manquoient, surtout multiplier les arbres fruitiers d'espèces recherchées;

Dessécher les marais;

Défricher des terres incultes;

Pratiquer des irrigations artificielles sur des terrains spacieux;

Perfectionner les instrumens du labourage.

Employer le mélange des terres comme engrais, ou les fertiliser par tout autre moyen que ceux qui sont généralement adoptés;

Indiquer des méthodes fondées sur l'expérience d'économiser les semences, de préserver les grains, soit sur la terre, soit dans nos greniers, des fléaux auxquels ils sont souvent en proie;

Former de vastes prairies artificielles;

Cultiver la vigne à moins de frais que par les procédés ordinaires, sans en diminuer le rapport et sans altérer la qualité du vin;

Détruire quelques-uns des préjugés qui s'opposent au perfectionnement de l'agriculture;

En un mot, multiplier les produits des terres, améliorer leurs qualités; augmenter enfin la prospérité des campagnes de quelque manière que ce soit: tels sont les

titres pour concourir aux médailles d'encouragemens de la Société.

Les renseignemens doivent être parvenus à la Société avant le premier juillet de chaque année.

Quoique par le programme de 1806, le concours de l'*Académie* du GARD pour l'*Éloge de Chrétien Guillaume de Lamoignon Malesherbes*, eut été déclaré fermé à compter du premier messidor an 13, un nouvel ouvrage sur ce sujet, avec cette épigraphe : *Bonum virum facile crederes, magnum libenter.* TAC. étant parvenu à l'Académie, et lui ayant paru digne d'une mention honorable, l'Académie la lui a solennellement décernée dans sa séance publique du 21 décembre.

Le sujet, pour prix de 1806, étoit la question suivante, qui devoit être particulièrement traitée dans ses rapports avec les localités du département du Gard.

Dans quels cas les défrichemens sont-ils utiles ? Dans quels cas sont-ils nuisibles ?

Le prix a été remporté par un Mémoire ayant pour devise : *O fortunatos nimium, sua si bona norint Agricolas !* VIRG.

L'auteur ne s'est pas fait connoître ; un billet, joint à son ouvrage, contenoit au lieu de son nom une invitation à l'Académie de disposer de la médaille pour le prochain concours.

Afin de remplir le vœu de l'anonyme, l'Académie a délibéré d'ouvrir, en même temps que le concours annuel, un concours extraordinaire sur la question suivante :

Déterminer le principe fondamental de l'intérêt de l'argent ; les causes accidentelles de ses variations, et ses rapports avec la morale.

L'Académie propose de plus, pour sujet du prix ordinaire, *le récit, en style épique, de la mort d'Henri IV.* Ce morceau devra être de 100 à 200 vers.

Chaque prix consistera en une médaille d'or de la

valeur de 300 fr. Ils seront décernés dans la séance publique de 1808. Les ouvrages couronnés seront lus dans la même séance.

Le concours sera fermé le premier décembre 1807. Ce terme est de rigueur.

Le propriétaire de la terre de *Cannes*, près MONTREAU, faisant défoncer de mauvaises terres pour les convertir en bois, entre les limites de cette commune et celles du village de la *Brosse*, un des ouvriers occupés à cette opération a fait une découverte qui a excité la curiosité et l'avidité de tous les antiquaires des environs. Dans un vase de cuivre, de forme grossière, que l'ouvrier a crevé avec son instrument, on a trouvé environ 400 médailles romaines, en grand et petit bronze; le propriétaire de la terre de Cannes est parvenu à en réunir la presque totalité, en les retirant successivement des mains des ouvriers qui se les étoient toutes partagées lors de la découverte. Ces médailles sont, dit-on, la plupart bien conservées, et presque toutes du Bas-Empire.

L'Académie de MARSEILLE a tenu sa séance publique le 12 avril 1807.

M. *Antoine* ANTHOINE, maire de Marseille, président de l'Académie, a prononcé un discours d'ouverture.

M. ABEILLE, négociant, un discours de réception.

M. de SINETY, secrétaire perpétuel, a fait le rapport des travaux de l'Académie.

M. ROUSTAN, vice-président, a lu un *Eloge de Puget*, par M. T. B. *Émeric* DAVID d'Aix, qui a obtenu le prix.

M. de SINETY a lu une Dissertation sur l'influence de l'atmosphère sur la végétation, dans le département des Bouches-du-Rhône.

L'Académie décernera, dans sa séance du 23 août 1807, un prix de 300 francs, destiné à la meilleure *instruction*

populaire sur l'art de faire et de conserver les vins de Provence; et dans la même séance, le prix qu'elle a proposé pour la *fabrication du savon.*

L'Académie couronnera, dans sa séance du mois d'avril 1808, le meilleur Eloge qui lui sera envoyé de M. de Montclar, ancien procureur général du parlement d'Aix.

Dans la même séance elle décernera un prix à la meilleure pièce de vers qu'elle recevra *sur la célèbre bataille d'Iéna.* Les ouvrages envoyés au concours devront être composés au moins de 150 vers.

Les Mémoires sur lesquels le jugement de l'Académie doit être prononcé, dans la séance publique du mois d'août 1807, ne seront reçus que jusqu'au 5 juillet: ce terme est de rigueur.

Les Eloges de M. de Montclar et les pièces sur la bataille d'Iéna, ne seront plus admissibles passé le 6 du mois de mars.

Chaque prix est de la valeur de 300 francs.

Paris.

La nouvelle planète découverte par M. Olbers, et de la marche de laquelle il a déterminé les élémens les 29 et 30 mars dernier, a été vue à Paris. « Elle est visible à la vue simple, sa grosseur paroît à-peu-près comme celle d'une étoile de la cinquième grandeur. Elle paroit être à-peu-près à la même distance que les trois planètes nouvellement découvertes, Cérès, Pallas et Junon ».

L'exposition publique des esquisses pour le concours de la bataille de Preuss-Eylau, a eû lieu dans la grande galerie du Musée-Napoléon, lundi 18 mai, et y durera quinze jours.

On vient de débarquer, au port Saint-Nicolas, 80 ou 100 caisses énormes renfermant les antiquités de Berlin, de Postdam, et le quadrige que l'on voyoit sur

la porte de Brandebourg à Berlin. Ce convoi est indépendant de 150 caisses précédemment arrivées au Musée Napoléon; et qui contiennent les magnifiques tableaux de la galerie de Hesse-Cassel, ainsi que les objets précieux de celles de Brunswike de Shalsthalen et de Wolfenbuttel. La bibliothèque impériale a déjà reçu les manuscrits curieux contenus dans la bibliothéque de Wolfenbuttel, ils lui ont été expédiés par M. Denon, directeur général du Musée Napoléon.

Le 20 mars dernier, est mort, à Paris, à l'âge de 81 ans, M. Pfeffel, publiciste des relations extérieures, membre de la légion d'honneur, et auteur d'un *Abrégé chronologique de l'Histoire et du droit public de l'Allemagne*, ouvrage qui a été réimprimé trois fois, a acquis promptement une grande réputation, et qui a eu l'honneur d'être cité plusieurs fois comme autorité, par Robertson, l'auteur célèbre de l'histoire de *Charles-Quint*.

M. Pfeffel avoit parcouru la plus grande partie de l'Europe. Placé sur les plus grands théâtres, mêlé aux affaires les plus importantes de son temps, lié avec les hommes les plus distingués, observant avec sagacité, doué de la mémoire la plus heureuse, il portoit en quelque sorte dans ses souvenirs, l'histoire vivante de la moitié du dernier siècle. On l'avoit souvent, mais inutilement pressé de consigner par écrit, quelques uns de ses souvenirs; il étoit convaincu qu'un homme public doit s'abstenir d'écrire l'histoire des temps où il a vécu. La rectitude de son jugement, la simplicité, la bonhomie même de son caractère, accompagnant un tel mérite, donnèrent à son esprit une sorte d'originalité aimable et douce, et ont répandu une douce et constante sérénité sur sa vieillesse. Ceux qui ont été admis à son commerce intime, ont révéré en lui un bon père, un époux tendre, un ami fidèle, un esprit religieux, un cœur droit et toujours empressé à odliger.

M. *Antoine Bernard* CAILLARD, né à Aignay, département de la Côte-d'Or, le 28 septembre 1737, est mort à Paris le 6 mai 1807.

Après avoir travaillé quelque temps avec M. Turgot, alors intendant de Limoges, il fut depuis 1770 successivement secrétaire de légation à Parme, à Cassel, à Copenhague, et chargé d'affaires dans cette dernière ville jusqu'en 1780. Envoyé en la même qualité à Pétersbourg, il se lia avec M. de Goert. Il revint à Paris en 1784, et fut envoyé l'année suivante en Hollande. Nommé en 1792 ministre plénipotentiaire à Ratisbonne, il fut bientôt après renvoyé en Hollande. En 1795, il étoit ministre plénipotentiaire à Berlin. De retour en France, il fut nommé garde des archives des relations extérieures, et il a occupé cette place jusqu'à sa mort.

Les nombreux emplois de M. CAILLARD, ne l'empêchèrent pas de se livrer à la littérature. Il acheta à la vente de M. Cotte, un exemplaire de l'édition *Princeps* d'Homère, pour la somme de 3,601 fr. Sa bibliothèque n'étoit composée que de livres choisis.

M. CAILLARD a fourni plusieurs articles intéressans au Magasin Encyclopédique et à d'autres journaux.

On lui doit des mémoires sur la révolution de Hollande, en 1787; il a été aussi un des traducteurs des Essais sur la Physiognomie, par J. G. Lavater, in-4.° de 1781 à 1787. Nous donnerons sur lui, dans le prochain N.°, une notice plus étendue.

THEATRES.

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

L'Auberge de Bagnères.

Cette pièce n'a point eu de succès : au bout de huit jours on l'a rejouée; mais elle ne restera pas longtemps

au répertoire. Les auteurs se sont pourtant fait connoître; celui du poëme, est M. Jalabert; celui de la musique, qui a sans doute beaucoup contribué à empêcher la chûte complette de la pièce, est M. Catel.

Les Rendez-vous Bourgeois.

Il faut maintenant du très-singulier pour réussir, et surtout pour réussir à attirer la foule. Les bons ouvrages sont délaissés, le goût est blasé; il faut du bisarre pour le réveiller, comme on met en usage les épices pour piquer le palais engourdi de nos gourmands. C'est-là ce qui explique comment ce nouvel ouvrage a pu sortir de la plume de M. Hoffmann. Il n'y a pas dans sa pièce un rôle qui ne soit une caricature. On voit un marchand de bois retiré; son valet niais et poltron; des amans de faubourg, petits maîtres manqués; des dames de leur genre: tous ces gens là ont des intérêts contraires; des rivalités; les rendez-vous donnés aux uns, parviennent aux autres; de-là résultent des cachettes, des quiproquos, des incidens comiques qu'il ne faut pas détailler, car le plaisir de la surprise en fait le mérite, et il faut aller voir cette pièce et y rire de bon cœur. Elle est parfaitement jouée par les meilleurs acteurs de l'Opéra comique.

Le musique de M. Nicolo est vive, originale et bien dans le caractère de l'ouvrage.

Théatre de l'Imperatrice.

Le Coureur d'héritage.

C'est le même fond que celui de l'*Avide Héritier*, joué il y a quelque temps au même théâtre. La pièce est en vers, ce qui annonce déjà un mérite de plus; elle est même agréablement versifiée : on y trouve plus de ressorts de bonne comédie; le rôle de l'héritier est moins odieux : mais comment deux auteurs se sont-ils ren-

contrés si parfaitement dans l'idée principale et même dans les détails? comment ont-ils cru mettre en scène un caractère neuf; tandis que le *légataire universel* leur offroit, dans le rôle d'*Eraste*, toutes les nuances d'un *avide héritier*, d'un *coureur d'héritage*, et dans un degré de comique bien difficile à atteindre?

L'auteur de la dernière pièce est M. JUSTIN, qui a de l'esprit, mais qui fera *mieux* en choisissant *mieux* ses sujets.

Peroud a joué très-froidement le rôle de l'oncle, M. *de Vertallure;* il a même *cassé* quelques vers. Se relâcheroit-il déjà de l'ardeur qu'il a témoignée dans ses débuts.

L'Inconnue, ou *une Femme.*

Cette femme inconnue paroît dans une auberge, sous le nom de *Madame de Senneterre;* elle captive *Saint-Félix*, jeune officier, au point qu'il lui obéit aveuglément et lui promet de l'épouser, quoiqu'elle ait une fausse tante; que les lettres et le portrait d'un jeune homme, des inconséquences marquées, et en un mot toutes les apparences, fassent croire qu'elle est au moins d'une conduite assez suspecte. Elle parle beaucoup d'épreuves dans ses *a parte*, et en effet, elle vient dans le déguisement d'une paysanne, se dit femme-de-chambre, et prétend qu'éprise de Saint-Félix, elle l'a suivi dans le dessein de s'en faire aimer; mais qu'elle est trop franche pour lui cacher plus longtemps qu'elle n'est que *Marianne*. Saint-Félix a le courage de tenir sa parole; alors la prétendue Marianne lui apprend qu'elle est mademoiselle de Versac, sœur de son ami, et lui donne sa main pour récompense de son amour.

Ce fond romanesque est traité froidement; il n'y a pas un seul trait comique dans le dialogue; aussi l'auditeur

a-t-il écouté tranquillement. On a répondu à quelques voix indulgentes qui demandoient l'auteur, que c'étoit un jeune homme qui desiroit garder l'anonyme, et dont cet ouvrage étoit le premier.

Théatre du Vaudeville.

Arlequin à Alger.

Cette jolie petite arlequinade est encore une paraphrase de l'Ode d'Horace, *Donec gratus eram*. *Arlequin* et *Colombine* se brouillent et se raccommodent. La scène la plus comique est celle où ils se vendent mutuellement à un corsaire, qui reçoit de Colombine l'argent qu'il donne à Arlequin. Le dialogue est gai. La pièce jouée parfaitement par *Laporte*, *Hippolyte* et mademoiselle *Minette*.

Marivaux.

Les auteurs sont devenus si stériles, qu'ils ne peuvent plus réussir qu'avec le nom et l'esprit des autres. L'auteur de la pièce nouvelle n'a pourtant pas réussi, et *Marivaux* a eu beau parler de ses romans, de ses pièces de théâtre: le souvenir des *Surprises de l'Amour*, de l'*Epreuve;* les noms de *Desmahis* et de madame de *Tencin* n'ont pu le sauver du naufrage. Il y a de l'esprit et du bon sens dans la pièce; mais elle est essentiellement froide.

LIVRES DIVERS (1).

Botanique.

Plantes de la France, décrites et peintes d'après nature, par M. *Jaume* Saint-Hilaire, 17e. *et* 18e. *livraisons.*

Régulièrement tous les mois, il paroît une livraison de cet ouvrage, qui étant terminé, présentera une collection intéressante des plantes utiles en médecine, en agriculture, dans les arts et dans l'ornement des jardins. Les deux livraisons que nous annonçons, contiennent une figure imprimée en couleur et terminée au pinceau avec le plus grand soin de la Polémone *bleue*, du Pastel des *teinturiers*, de la Coronille des *jardins*, de la Renouée *bistorte*, de la Molène *lycnite*, du Narcisse à *bouquets*, de l'Epervière *orangée*, de la Spirée *filipendule*, du Liseron *tricolor*, du Phlomis *tubéreux*, de la Cigue *commune* et du Phlox *glabre*; vingt-quatre pages de texte qui les accompagnent sont destinées à donner les noms français, étrangers ou latin, la description, et à faire connoître les usages dans les arts, la médecine et la culture de chaque plante figurée.

A l'avenir, chaque nouvelle livraison sera composée de huit planches au lieu de six, et de seize pages de texte au lieu de douze.

On souscrit à raison de 9 francs par livraison, sur papier jésus, format grand in-8.°, et de 16 francs sur papier vélin, format in-4°. Les livraisons sont rendues franches de port à Paris, comme dans les départemens.

(1) Les articles marqués d'une * sont ceux dont on donnera un extrait.

La souscription est ouverte chez l'auteur rue des Fossés Saint-Victor, n.° 19.

MÉDECINE.

III.e ANNÉE, N.° XXXVI, TOME XII.

VRAIE THÉORIE MÉDICALE, ou *Exposé périodique et développemens de la Théorie de* BROWN, dite *de l'Incitation*, d'après les plus célèbres médecins étrangers, avec la critique des traitemens institués selon les théories adoptées et suivies en France, par les médecins de ce pays les plus fameux; par une société de médecins français et étrangers.

Cet ouvrage paroît le 1.er de chaque mois, à dater du 1.er vendémiaire an 12. Chaque numéro est composé de cinq à six feuilles in-8.°, avec figures lorsque les matières l'exigent.

Chez *Allut*, Imprimeur-Libraire, collége Bayeux, rue de la Harpe, n.° 93, près celle de l'Ecole de Médecine.

Le prix de l'abonnement, pour l'année, est de 14 francs pour Paris, et de 18 francs (port payé) pour les départemens.

Les trois numéros réunis forment un volume de 250 à 300 pages. Les trente-six numéros complétant 12 vol., an 1804, 1805, 1806, se vendent séparément 40 francs (port payé).

Les personnes qui voudroient avoir la suite, paieront l'abonnement pour l'an 1807, à raison de 16 francs.

Le bureau du Journal est chez *Allut*, rue de la Harpe, n.° 93.

EXAMEN CRITIQUE et *Eclaircissement de la Doctrine Brownienne*, comparée avec le système humoral; par *V. G. Lafont-Gouzi, Docteur en médecine*, à Toulouse. Un volume in-8.°; prix : 1 fr. 50 cent. et 2 fr. franc de port. Chez le même libraire.

Des Monstruosités et Bizarreries de la nature, principalement de celles qui ont rapport à la génération; de leurs causes, de la manière dont elles s'opèrent, etc.; avec des réflexions philosophiques sur le monstrueux et dangereux empiétement des sciences accessoires, telles que la chimie, la droguerie, etc., etc. sur la vraie médecine; ouvrage très-propre à mettre les mères à l'abri de l'influence et leur fruit à l'abri des effets des affections de l'ame, de l'imagination, des envies, des frayeurs, des maléfices, etc., et les jeunes praticiens à l'abri de la séduction des nouvelles théories médicales; par *G. Jouard*, *Docteur en médecine*, auteur de plusieurs ouvrages. Deux volumes in-8.° de 400 pages chaque. Prix : 8 fr., et 11 fr. francs de port. A Paris, chez le même libraire.

Manuel de Médecine et de Chirurgie pratique, par M. *Weikard*, *Docteur en médecine, et Conseiller d'Etat de l'Empereur de Russie*, traduit de l'allemand sur la troisième édition, considérablement augmenté et enrichi de notes; par *J. F. Chortet*, médecin, l'un des rédacteurs du journal de la vraie Théorie Médicale, et auteur de plusieurs ouvrages sur le système de *Brown*. Deux volumes in-8.°; prix : 8 francs, et 10 fr. francs de port. Chez le même libraire.

Mémoire sur la transmission du virus vénérien de la mère à l'enfant, par P.-G. Vassal, ancien chirurgien des armées, membre de la Société médicale d'émulation de Paris, etc. (1).

L'auteur, frappé des ravages que la syphillis exerce

(1) Broch. in-8°. Prix : 1 f. 20 c. On le trouve chez *Gabon* et *Méquignon*, libraires, rue de l'Ecole de Médecine.

sur un grand nombre de nouveaux nés, s'est hasardé à traiter cette matière délicate, après avoir longuement discuté plusieurs considérations très-difficiles à éclaircir; après quoi il trace les signes qui peuvent faire présumer l'existence de ce virus chez le nouveau né; il décrit ensuite les phénomènes morbifiques qui caractérisent cette maladie, et il en indique les moyens curatifs.

Cette dissertation médicale donnera sans doute l'éveil à tous les gens de l'art, sur un objet d'autant plus important qu'il tend à la conservation de l'espèce humaine et au bonheur des familles.

Physique.

* *Mélanges d'Histoire naturelle, de Physique et de Chimie. Mémoires sur l'Aerologie et l'Electrologie, Ouvrage divisé en deux parties; la première servant de complément au Traité sur le climat d'Italie; la seconde devant servir d'introduction au Traité sur la minéralogie des Alpes et de l'Apennin,* par M. P. Thouvenel, *D. M. de l'Université de Montpellier, ancien inspecteur des eaux minérales et des hôpitaux militaires de France, etc.* Paris, chez *Arthus-Bertrand,* libraire, rue Haute-Feuille. 1806. 3 vol. in-8.°

Agriculture.

Description exacte et raisonnée du nouveau toit de *Cointeraux*; ou *addition et correction qu'y a faites cet auteur depuis le rapport de l'institut, surtout depuis que de nombreux toits ont été emportés par la tempête du 18 février 1807;* prix, avec une gravure enluminée où l'on voit les moindres pièces de ce toit, 1 fr. 25 c. avec le port, 1 fr. 50 c.; pour faciliter davantage les propriétaires et ouvriers, il s'en vend le modèle pour 10 fr., avec le port, 14 fr., y compris l'explication fort claire.

S'adresser au sieur Cointeraux, rue Folie-Méricourt, n.° 4; et Lenormant, Imprimeur, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois.

JURISPRUDENCE.

COLLECTION *de décisions nouvelles et de notions relatives à la Jurisprudence, donnée par M.* DENISART. Huitième édition, mise dans un nouvel ordre, corrigée et augmentée par MM. *Camus* et *Bayard*, continuée par M. *Calenge*, ancien Jurisconsulte; dédiée à S. E. le Grand-Juge ministre de la justice. Ouvrage utile, non-seulement aux Hommes d'Etat, aux Magistrats, aux Jurisconsultes, et à tous ceux qui sont attachés aux Tribunaux, mais encore aux Notaires, aux administrateurs, et à tous les hommes d'affaires; 10 volumes in-4°., prix : brochés, 126 fr., et reliés, 156 fr.; le double en grand papier. Les tomes 11 et suivans sont sous presse. Chaque volume est composé de six livraisons, de quinze feuilles chacune : on en publie deux par mois. Prix : 3 fr. et le double en grand papier. L'ouvrage complet aura 18 à 20 volumes; le prix n'excédera pas 270 à 306 fr., et le double en grand papier. Paris, chez *Lamy*, libraire, quai des Augustins.

L'ouvrage de Denisart, si généralement estimé, et regardé avec justice comme le bréviaire du jurisconsulte, a eu huit éditions légitimes; la dernière, qui parut en 1771, laissoit à regretter que l'ouvrage n'eût pas plus d'étendue. MM. *Camus* et *Bayard* conçurent l'idée de lui donner le développement que commandoient le vœu général et l'intérêt public. Cette entreprise étoit vaste; ils firent paroître en 1783, les deux premiers volumes, qui leur firent des admirateurs et leur procurèrent des collaborateurs parmi les jurisconsultes les plus distingués du barreau français. De ce nombre furent MM. *Agier*,

Bigot-Préameneu, *Boisservoise*, *Godefroy*, *Lhomme*, *Lemoine-Desprez*, *Lepage*, *Levasseur*, *Mascray-de-la-Haye*, *Meunier*, *Pigeau*, *Poulain-de-Viéville*, *Soreau*, etc.

Les neuf premiers volumes ont fini au moment où la révolution a commencé. Pour les compléter, il était nécessaire d'y ajouter le droit nouveau : c'est ce qui a déterminé le travail d'une table supplémentaire, dans laquelle, en rappelant les articles traités, on a ajouté à chacun d'eux le droit nouveau, les articles omis, et des additions à ceux qui en étoient susceptibles, de manière à rendre cet ouvrage aussi complet qu'il puisse l'être.

S. E. le Grand-Juge Ministre de la justice a bien voulu recevoir la dédicace de cet ouvrage, comme une marque spéciale de sa sollicitude pour le progrès de l'étude des lois et de la jurisprudence.

Les magistrats, les jurisconsultes, les hommes de lettres, sont invités à concourir, par leurs lumières et leurs talens, à la composition et à la perfection de cet ouvrage. Les articles qu'ils voudront bien fournir seront insérés avec le nom des auteurs, sans autres changemens que ceux que le plan de l'ouvrage rendroit indispensablement nécessaires. Plusieurs jurisconsultes du premier mérite, tant de la capitale que des départemens, jaloux d'honorer cette entreprise, ont bien voulu se charger de la composition d'articles très-importans : déjà nous comptons parmi ceux qu'il nous est permis de nommer, MM. *Soreau*, *Meunier*, *Poulain-de-Viéville*, *Pigeau*, anciens collaborateurs ; *de Corberon*, *de Chantereine*, *Froudière*, *Pantin*, *Bouilly-Doré*, *Jacquinot*, etc.

Pour faciliter l'acquisition d'un ouvrage aussi important, il sera accordé des délais pour le paiement aux

personnes connues qui se feroient inscrire de suite, et on vendra les volumes séparément.

Le treizième volume qui a paru, se termine au mot *honnêteté*.

Ce Recueil est aussi important pour celui qui aime la littérature et l'histoire, que pour le jurisconsulte.

Théologie.

Idea biblica ecclesiæ Dei, delineavit, D. F. Oberthur, *in Academiâ Wirceburgensi SS. dogmatum professor volumen, tert.* in-8.° *Rudolstadi* 1806, dédié à M. Caillard, archiviste des relations extérieures.

Le premier volume de cet Ouvrage avoit été imprimé à Wurtzbourg, en 1790. D'après les vues qu'y développa M. Oberthur, on prétendit qu'il les avoit puisées dans les décrets de l'assemblée constituante, concernant l'organisation civile du clergé. Autant vaudroit accuser du même plagiat cette foule d'écrits publiés par des catholiques, dans le même sens en divers pays, la plupart antérieurement à la révolution française, par *Giamoni, Mineo, Chiarisi, Ricci, Rola, Palmini, Tamburini,* en Italie; *Chamaiero, Campomanès, Covairuvia,* en Espagne; *Percira,* en Portugal; *Francis Plowden, Berington, Throcmorton,* en Angleterre; *Van Espen, Stockman, Bellegarde, Leplate,* dans la Belgique; *Oberhaurer, Vittola, Trautmandorf, Curalt, Stoeger, Riegger,* en Allemagne; *Baltazar,* en Suisse; etc. Et pour remonter plus haut, *Pierre Dailly, Gerson, Almain, Major, Clemengis,* etc., etc. M. Oberthur s'est trouvé, sur cet article, à l'unisson avec ce que le clergé catholique d'Allemagne renferme de plus éclairé; à commencer par le respectable primat, M. de Dalberg; mais il avoit emprunté ses idées de l'antiquité ecclésiastique, il

déclare qu'il les avoit enseignées, dans ses cours publics avant la révolution française, et la publication de son premier volume a précédé les décrets de l'assemblée constituante. Cette réponse victorieuse est consignée dans la préface du second volume, de son *Idea biblica*, imprimée à Strasbourg, en 1799.

Le tome troisième a pour objet la *pénitence*, l'*ordre*, l'*extrême-onction*, le *mariage*.

S'il entroit dans la nature de ce recueil de discuter des questions théologiques, nous dirions que peut être on pourroit contester quelques unes de ses opinions sur le mariage, ou du moins la manière dont il les énonce.

L'article de l'extrême-onction le conduit à des développemens curieux et sages, concernant le soin des sépultures.

En traitant du sacrement de pénitence nous avons remarqué qu'il insiste pour le rétablissement de la pénitence publique, demandée au Concile de Trente, par le cardinal Groppès, archevêque de Cologne et par le cardinal de Lorraine, au nom de tous les évêques de France; et si bien défendue dans l'ouvrage anonyme de M. Varet (1). Il importe de lire dans M. Oberthur, la liaison qu'il établit partout entre l'accomplissement des devoirs de la religion, et l'avantage politique de la société. Nous renvoyons surtout au chapitre intitulé : « Exomologeseos in speciale ipsius etiam reipublicæ » commodum convertendæ sive in premeseos publicæ » subsidium vocandæ ratio. » Depuis la page 187 à la page 230.

L'ouvrage de M. Oberthur mérite certainement l'attention des théologiens, on peut le recommander spécialement à ceux de France, qui, en général, sont très-

(1) Défense de la discipline qui s'observe dans le diocèse de Sens. In 8°. A Sens, 1673.

peu familiers avec les ouvrages de ce genre, imprimés en pays étranger. Ce traité ajoutera à la réputation de M. Oberthur, avantageusement connu depuis long-temps par d'autres écrits, sur les matières religieuses, par des éditions, soit des pères de l'église, soit d'autres auteurs, tels que Flavius Joseph, dont il a publié récemment la vie; par son *Manuel de l'Histoire de Wurtzbourg*, en 3 volumes; et par son beau *Musée* d'*histoire naturelle* de *numismatique*, et des *Antiquités de la Franconie*. Tous les curieux qui passent à Wurtzbourg, s'empressent de visiter cette collection, et surtout, de faire connoissance avec le savant distingué qui l'a formée. G.....

MYTHOLOGIE.

De Sirona dea prolusio prima, etc.; par M. *Fred. Chrie.* MATHIÆ, recteur du Gymnase de Francfort-sur-le-Mein, membre des académies d'Erfurt et de Mayence, in-4.°, 1806, à Francfort.

On connoît de la déesse *Sirona* quatre inscriptions dans lesquelles son nom est placé à côté de celui d'Apollon; seroit-elle la même que Diane? C'est l'avis de *Struvius*, d'*Hagenbuch*, et de *Schoepflin*, *etc.*; mais plusieurs savans italiens, entr'autres *Martorelli*, croyent que *Sirona* est la déesse tutélaire des boulangers. M. *Mathiœ*, déjà connu par divers productions qui attestent ses talens, pense que *Sirona* est la même que *Isis Saïtica*. Il faut lire dans l'ouvrage les raisons qu'il développe à l'appui de ce système. Le titre même de sa dissertation fait espérer qu'il publiera sur cet objet ses recherches ultérieures, et que par ses soins ce point de critique sera parfaitement éclairci. G.....

VOYAGE.

Voyage pittoresque et historique de l'Espagne.

Il est peu d'ouvrages qu'on lise avec autant de plaisir

que les voyages; l'intérêt qu'ils inspirent en général augmente encore lorsqu'ils sont ornés de gravures qui donnent une idée juste des sites pittoresques du pays qu'on parcourt, et des monumens qui l'embellissent. C'est à la réunion des travaux du peintre et de ceux de l'écrivain, que l'on doit les productions connues sous le nom de Voyages pittoresques. La Grèce, l'Italie, la Suisse et la France, ont déjà été décrites de cette manière. Une seule contrée de l'Europe, l'Espagne, semble avoir été oubliée par les voyageurs, malgré la beauté de ses monumens, la richesse de ses productions, et les souvenirs intéressans de son histoire. Habitée tour-à-tour par les Carthaginois, les Grecs, les Romains, les Goths et les Arabes, et depuis gouvernée par des souverains puissans et éclairés, elle conserve des traces de tous ces événemens fameux dans les lieux même où ils se sont passés. Qui ne se plairoit à errer parmi les ruines de la fidèle Sagonte, de la malheureuse Numance; à parcourir ces palais de Grenade et de Cordoue, jadis le séjour des sciences et de la civilisation, lorsque l'Europe étoit encore barbare; enfin à retrouver dans les montagnes des Asturies l'asile de ces guerriers généreux, débris d'un grand empire, et fondateurs eux-mêmes d'un empire plus grand encore? Les monumens élevés dans ces époques brillantes, et dont la plus grande partie a résisté au temps, offrent des beautés que l'on ne retrouve point ailleurs. Rien n'égale la perfection du pont d'Alcantara, fabrique gigantesque, élevée par les habitans de neuf municipes à la gloire de Trajan, leur empereur et leur compatriote. Ce monument, surmonté d'un arc de triomphe et précédé d'un temple, sert à unir deux immenses masses de rochers entre lesquelles coule un large torrent, et ce lieu présente à la fois l'aspect d'un des plus beaux sites de la nature, et d'un des plus magnifiques ouvrages des hommes. L'aqueduc de

Ségovie est le plus parfait que l'on connoisse, le seul d'ailleurs qui ait conservé sa destination jusqu'à nos jours, sans avoir eu besoin d'être restauré; enfin les théâtres de Sagonte, de Clunia et de Mérida; l'amphithéâtre d'Italica; les temples et les arcs de triomphe dispersés dans les différentes provinces de l'Espagne ne le cèdent en rien aux richesses de l'Italie en ce genre.

Mais si les monumens romains ont autant d'éclat en Espagne, les édifices mauresques de Grenade et de Cordoue n'offrent pas moins d'intérêt, et surpassent même tout ce que l'on pourroit chercher de semblable dans l'orient.

Par un de ces contrastes bizarres que produisent les révolutions des empires, la croix s'est élevée sur le panthéon, le croissant domine Sainte-Sophie, et ce n'est plus que dans les églises espagnoles que l'on peut retrouver les mosquées des Arabes, et étudier le beau temps de leur architecture; c'est dans les palais de l'Alhambra, au milieu des jardins du généralife, et non dans les villes dépeuplées de Damas, de Bagdad, ou dans les provinces de l'Asie mineure, que l'on se fait une idée du luxe voluptueux des orientaux; aussi les Maures d'Afrique demandent-ils encore dans leurs prières qu'on leur rende Grenade, en tournant la tête vers ce lieu de délices. Mais tandis que l'Espagne héritoit de ces richesses dans le Midi, elle voyoit s'élever dans les provinces du nord des monumens non moins précieux et plus imposans; je veux parler de ces édifices gothiques consacrés à la religion, et qui ne sont nulle part aussi multipliés et aussi bien conservés qu'en Espagne. Les cathédrales de Burgos, de Léon, de Valladolid sont de véritables chefs-d'œuvre en ce genre; leurs masses légères, si l'on peut s'exprimer ainsi, réunissent l'élégance à la solidité, la délicatesse à la grandeur, et charment autant par leurs moindres

détails qu'elles surprennent par leur ensemble. Ces trésors de tous les âges sont entourés en Espagne des productions de tous les climats; c'est là seulement que l'on admire de superbes plantations de cannes à sucre, que l'on traverse d'immenses forêts de palmiers, sans être incommodé par le soleil brûlant qui les fait naître ailleurs : par-tout un horizon pur, des montagnes pittoresques et des côtes fertiles, forment le cadre de ces riches tableaux; enfin des coutumes et des usages variés ont conservé la trace de l'origine des peuples dans leurs mœurs et leur langage, et l'on peut dire que le peuple espagnol est celui qui a le moins perdu de son caractère primitif. Si les voyages dans les différentes provinces de l'Espagne présentent cet intérêt, les édifices modernes de Madrid et des environs ne méritent pas moins d'attention; le palais neuf de Madrid, l'Escurial, etc., outre la beauté de leur architecture, renferment de nombreuses collections de tableaux des écoles italienne et flamande, et sur-tout de l'école espagnole, qui semble être un heureux intermédiaire entre les deux autres: plus rapprochée de la nature que la première, plus noble que la seconde, elle porte un caractère simple et original dont on appréciera tout le mérite lorsqu'on la connoîtra mieux.

L'histoire de l'Espagne peut se diviser en quatre époques principales. La première comprendroit l'histoire de l'Espagne sous les Grecs, les Carthaginois, les Romains et les Goths; la seconde sous les Arabes; la troisième sous les Rois de Castille et d'Aragon, jusqu'au règne de Ferdinand et d'Isabelle; la quatrième seroit celle de l'Espagne moderne.

Nous avons cru devoir diviser également notre ouvrage en quatre parties, contenant chacune les provinces dont les monumens ont le plus d'analogie entre eux, et

qui se rapportent davantage aux quatre époques dont nous venons de parler.

Ainsi le premier volume, à la tête duquel sera placée une Notice historique sur les temps anciens de l'Espagne pour servir à l'intelligence de ses monumens, comprendra la description de la Catalogne, du royaume de Valence et de l'Estramadoure, provinces de l'Espagne, où l'on trouve la plus grande partie des villes fondées par les Carthaginois et les Romains.

Dans le second volume on trouvera des recherches sur l'histoire des Maures, et la description des royaumes de Murcie et de Grenade, et du reste de l'Andalousie, où se trouvent presque tous les édifices mauresques.

Le troisième comprendra toute la partie du nord de l'Espagne, les sites pittoresques des Asturies, de la Galice, de l'Aragon, de la Biscaye, et des détails sur l'état des arts sous les rois de Castille et d'Aragon jusqu'au règne brillant de Ferdinand et d'Isabelle.

Les trois premiers volumes ayant appris ce qu'étoit l'Espagne, le quatrième, consacré aux édifices modernes de Madrid et des environs, fera voir ce qu'elle est aujourd'hui, et donnera des éclaircissemens sur la renaissance des arts depuis Charles Ier jusqu'à nos jours, et principalement sur la peinture, ainsi que sur la littérature espagnole.

On voit par la distribution de cet ouvrage que le lecteur suivra l'histoire de l'Espagne en suivant sa description, ce qui rendra l'étude de l'une moins aride, et la lecture de l'autre plus instructive.

Du reste rien n'a été négligé pour que l'exécution de cet ouvrage réponde à l'étendue de son plan, et à la protection auguste que lui ont accordée LL. MM. Catholiques.

S. A. S. le Prince de la Paix, qui emploie les loisirs

de son immense administration à protéger les sciences et les lettres, a bien voulu agréer la dédicace de cet ouvrage; et nous avouons avec la plus vive reconnoissance que c'est à son amour éclairé pour les arts que nous sommes redevables de toutes les facilités que nous avons eues pour exécuter nos travaux.

A l'exemple de ce Prince, les ministres de S. M. C., les grands, la noblesse et le clergé, les ambassadeurs des cours étrangères en Espagne, se sont empressés d'encourager cette entreprise; et nous aimons à cet égard à rendre un hommage particulier à S. Ex. M. de Beauharnais, ambassadeur de S. M. l'Empereur et Roi à Madrid.

Si la publication de cet ouvrage, annoncée depuis plusieurs années a été retardée si long-temps, c'est que l'on a desiré posséder un nombre assez considérable de planches gravées pour être sûr de ne jamais interrompre ni ralentir les livraisons.

Deux éditions, en tout conformes l'une à l'autre, paroîtront en même temps; la première, en espagnol, sortira des presses de l'imprimerie royale, à Madrid; la seconde, en français, de celles de Pierre Didot l'aîné: elles seront imprimées avec des caractères de Bodoni, dont on a fait l'acquisition, et soignées également dans toutes leurs parties par l'éditeur, M. *Antoine* Boudeville, peintre de S. M. C.

Les autres personnes composant la société de Madrid qui secondent cette entreprise et réunissent leurs travaux aux nôtres, sont:

Le continuateur de l'Histoire Ecclésiastique de l'Espagne, le R. P. *Fernandès* de Roxas, religieux Augustin, profondément versé dans l'histoire de son pays, et qui réunit la pureté du style aux plus grandes connois-

tances, chargé, à Madrid, avec l'approbation de S. M. Catholique, de la rédaction du texte espagnol :

M. Cérat, ancien président du parlement de Toulouse, maintenant aggrégé à la bibliothèque de Saint-Isidore à Madrid, homme de beaucoup de goût et fort instruit, qui s'occupe à rassembler et fournir les documens historiques :

Enfin MM. Liger et Moulinier, artistes distingués qui ont séjourné plusieurs années en Italie, et qui voyagent depuis long-temps en Espagne, pour lever les dessins, plans et vues pittoresques des monumens de l'antiquité, qu'ils jugent avec intelligence, et rendent avec exactitude.

Aux travaux des personnes que nous venons de nommer, les gens instruits de l'Espagne ont joint des renseignemens qui ne peuvent qu'ajouter du prix à l'ouvrage.

Les gravures sont toutes faites au burin, et confiées aux meilleurs artistes espagnols et français. Parmi les premiers, on compte MM. *Carmona*, *Selma*, *Ametller*, *Enguidanos*; et parmi les seconds, MM. *Réville*, *Baltard*, *Mathieu*, *Malbeste*, *Pillement*, *Dessaulx*, *Duparc*, *Lorieux*, *Godefroy*, *Dequevauviller*, etc., etc.

L'ouvrage entier aura soixante ou soixante-dix livraisons, qui formeront quatre vol. grand in-folio.

Chaque livraison sera composée de trois feuilles de texte, et de six feuilles de gravure, dont quelques unes contiendront plusieurs sujets.

On fera paroître une livraison toutes les six semaines.

Le prix de chaque livraison est, pour les souscripteurs, en papier fin, de 21 fr.; papier vélin, 36 fr.; figures avant la lettres, 60 fr.

La première et la deuxième paroîtront en même temps,

le 1er juin 1807. La première contiendra le frontispice, le titre, l'introduction, et une notice historique; formant ensemble quarante-six pages de texte. Un très-beau portrait de S. A. S. le prince de la paix; et une carte nouvelle et très-détaillée de l'Espagne, en quatre grandes feuilles, faisant partie de cette première livraison, seront délivrés aux souscripteurs aussitôt que l'un et l'autre seront terminés.

La seconde livraison renfermera une notice historique sur la Catalogne, et six feuilles d'estampes représentant les vues et plans de la ville de Barcelonne.

On souscrit, à Paris, au bureau du Voyage pittoresque de l'Espagne, chez l'éditeur, M. A. Boudeville, peintre de S. M. C., rue Saint-Pierre Montmartre, n.° 9, où l'on pourra voir la plupart des dessins et des estampes;

Et à Madrid, chez *P. Castillo*, libraire, en face de S.-Felippe el Real. Et chez les principaux libraires de l'Europe.

Histoire.

Description des Alpes Grecques et Cottiennes; ou *Tableau historique et statistique de la Savoie*, par M. Albanis-Beaumont, *membre honoraire des sociétés des arts et des sciences de Londres, Genève*, etc.; 2 vol. in-4°., grand papier, imprimé par Didot l'aîné, avec quatre cartes qui n'avoient pas encore paru. Prix: 48 fr., broché. A Paris, chez A. A. *Renouard*, libraire, rue Saint-André des Arcs.

M. Beaumont avoit déjà publié, en Anglais, ses voyages dans les Alpes Rhoetiennes 1792, Maritimes 1795 et Lepontines 1800. Celui que nous annonçons termine cette suite intéressante. La première partie, publiée en 1803, et qui se trouve à Genève, chez *Paschoud*, 2 vol. in-4.° et atlas in-fol., contient la géographie et l'histoire an-

cienne de l'Allobrogie, jusqu'au dixième siècle; la description générale du pays, et les variations que son gouvernement a éprouvées jusqu'à la révolution française, on y trouve une foule de recherches et des détails qui n'ont jamais paru.

La deuxième partie, qui fait comme un ouvrage à part, contient l'histoire de la Savoie, depuis le dixième siècle, et donne de très-grands détails sur les événemens militaires, qui ont eu lieu tant en Savoie qu'en Piémont, et en Suisse, pendant la guerre de la révolution, jusqu'au traité d'Amiens: on chercheroit vainement ailleurs des détails aussi circonstanciés sur cette partie de notre histoire: le deuxième volume de cette deuxième partie renferme une description complète de la Savoie dans une suite de voyages ou d'excursions; on y suit pas-à-pas, l'auteur dans toutes ces vallées et jusques dans les recoins les plus reculés de ce pays intéressant et si peu connu jusqu'ici. C'est un complément nécessaire *aux voyages* de Saussure et de Bourrit, et un itinéraire presque indispensable aux voyageurs, qui se proposent de visiter le glacier du Mont-Blanc et les contrées voisines.

Les Écrivains de l'histoire Auguste, traduits en français, par Guillaume Demoulines, *Résident du duc de Brunswick, à Berlin, membre de l'Académie royale de cette ville, etc. Nouvelle édition, revue et augmentée d'une notice sur la vie et les ouvrages du traducteur.* Paris, à l'imprimerie bibliographique, rue Gît-le-Cœur, 1806, 3 vol. in-12.

Cette édition a sur l'originale, l'avantage d'une plus grande correction, celui d'être augmentée d'une table des matières; et ornée de médaillons, représentant trois des plus illustres empereurs, et d'une vie de M. de Moulines. On a placé en tête, la traduction et le discours de l'auteur, sur les écrivains de l'histoire auguste. Casaubon

et Saumaise se sont occupés avec succès, à éclairer le texte de ces auteurs. Le traducteur, lorsqu'il adopte celle de leurs explications, qui lui paroît la plus vraisemblable, indique l'autre dans des notes qui ajoutent à l'utilité de son travail. A la fin du troisième volume, il y a un mémoire de M. de Moulines, lu à l'Académie de Berlin, en 1781, sur les livres catacriens, c'est-à-dire, suivant l'opinion de l'auteur, sur les livres de critique, qui peuvent être attribués à l'empereur Hadrien.

Le format de cette édition est commode; le tout est bien imprimé; ce recueil est agréable et utile, et offre plus qu'il n'en faut pour assurer son succès. A. L. M.

Nos 1 et 2 *du* JOURNAL *de l'Amérique du Nord, ou correspondant des Etats-Unis.* Par une Société de savans et d'hommes de lettres, publié par H. CARITAT, membre de l'Académie des Arts de New-Yorck, rue des Petits-Augustins, n.° 34, faubourg St.-Germain. Voici les articles contenus dans ces deux numéros. — *NOTICE sur la vie et le caractère de M. JEFFERSON, président des Etats-Unis de l'Amérique du Nord;* traduit de l'anglais par M. CROZE MAGNAN. — *RAPPORT adressé par le docteur MILLER au gouverneur de l'Etat de New-Yorck, sur la maladie maligne qui a regné à New-Yorck pendant l'automne de* 1805; traduit de l'anglois par *J. D.* DUPONT, et suivi du compte qu'en ont rendu MM. PINEL et MORTEAU à la Société de Médecine. — *EXAMEN critique du voyage de Richard PARKINSON, cultivateur anglais, dans les Etats-Unis d'Amérique en 1798. 99 et 1800, dans lequel il décrit les mœurs, les usages, et plus particulièrement le système de l'agriculture américaine;* par *L. P.* LASTERIE. — *TABLEAU général de la Balance du Commerce, ou, pour parler plus exactement, des exportations et importations des Etats-Unis, présenté*

à la dernière session du Congrès; par M. GALATIN, secrétaire d'état de la trésorerie; traduit de l'anglais, avec des observations préliminaires et des notes; par M. SAINT-AUBIN, ex-tribun. — *TABLEAU Statistique des Etats-Unis de l'Amérique*, publié par M. S. BLODGET, N.° IV. — *DETTE publique des Etats-Unis au 20 janvier 1806, et tableau y relatif*, N.° V; par M. SAINT-AUBIN. — *Message de M. JEFFERSON, président des Etats-Unis, relatif à l'envoi au Congrès d'un aperçu de la milice et des armes de cette république au commencement de 1806*; traduit par M. CARITAT. — *PRIX courant de New-Yorck au commencement de juillet 1806*, N.° VI. — *MÉMOIRES de Pocahontas, princesse de Virginie, extraits de l'Histoire de cette République*, par M. BURK. — *FRAGMENS de Morale et Essai sur l'encouragement accordé à la littérature;* tiré de l'Anthologie de Boston; traduit de l'anglais, par M. CARITAT. — *LETTRE à l'éditeur de ce Journal sur la nouvelle édition de la Géographie de M. PINKERTON, et les additions faites par l'auteur à la partie des Etats-Unis.*

Cet ouvrage est destiné à faire connaître, 1.° l'état actuel du commerce des Etats-Unis, les nouvelles branches d'industrie qui s'ouvrent journellement dans ce pays, les manufactures, enfin tout ce qui peut être utile au commerce et à l'homme d'état; 2.° la situation de l'agriculture, ses progrès, l'organisation des états admis dans l'union, les découvertes utiles d'agronomie et d'économie domestique; 3.° la situation des arts, des sciences et des belles-lettres, l'analyse raisonnée des ouvrages scientifiques, qui paraîtront en Amérique, des extraits des ouvrages périodiques, qui seront de nature à intéresser nos lecteurs, enfin un tableau des mœurs des

habitans des différens états : on y ajoutera les variations du change et le prix courant des marchandises.

Nous avons ouvert, pour remplir ces promesses, la correspondance la plus étendue avec les Etats-Unis, et nous recevrons régulièrement les ouvrages périodiques et autres articles littéraires, qu'on imprime en Amérique. Les matériaux que nous avons préparés, se composent des publications les plus intéressantes qui ont paru sur les Etats-Unis en France, en Angleterre et en Amérique, depuis la découverte du Nouveau-Monde, et d'une collection complette des ouvrages de tous les Américains qui se sont distingués dans la carrière des lettres et des sciences.

Nous ne nous bornerons point seulement à parler des Etats-Unis d'Amérique, et le Continent méridional sera aussi l'objet de nos recherches. Nous avons déjà recueilli le petit nombre d'ouvrages, dans lesquels on trouve des notions exactes sur ces vastes contrées qui offrent un champ si riche à l'observateur philosophe.

Nous ne nous étendrons point sur les avantages qui résulteront de notre entreprise, le négociant, le savant, l'homme de lettres, le cultivateur, l'artiste, y trouveront également l'agréable et l'utile.

Il paroît chaque mois un n.° du Journal de l'Amérique du nord, d'environ 96 pages in-8.°

Le prix est de 30 fr. pour Paris, et de 35 fr. pour les départemens.

On souscrit à l'adresse ci-dessus, où les lettres, avis, et tout ce qui concerne ce Journal doivent être envoyés; et dans les départemens, chez le directeur de la poste aux lettres le plus voisin.

Les lettres non affranchies resteront au rebut.

N. B. L'éditeur se chargera avec plaisir de commandes ou agences d'affaires aux Etats-Unis. Comme il a habité

ce pays pendant 15 années, il se flatte de pouvoir, par ses connoissances, être utile aux personnes qui lui donneront leur confiance.

Monumens Français, inédits, pour servir à l'Histoire des arts, et où sont représentés les costumes civils et militaires, les instrumens de musique, les meubles de toute espèce, et les décorations intérieures des maisons; dessinés, coloriés, gravés et redigés, par N. X. Willemin, *à Paris, chez l'auteur, rue de la Paix, N°. 2.*

La quatrième livraison de cet intéressant ouvrage, est composée de six planches, qui représentent les objets suivans: *siège* et *ornement, tirés d'un monument Grec du neuvième siècle. — Etoffe tissue de soie et d'or, trouvée dans un tombeau de l'Abbaye de Saint-Germain-des-Près. — Ornemens du portail septentrional de l'Abbaye de Saint-Denis, vers le milieu du douzième siècle. — Portion d'un vitrail du quatorzième siècle, de l'Abbaye de Notre-Dame-de-bon-Port, en Normandie. — Bas-relief d'un Evangeliaire de la Sainte chapelle de Paris, représentant des soldats endormis. — Statue du Roi Childebert I. — Plusieurs ouvrages d'orfévrerie, du seizième siècle. — Ornement d'une cheminée du château d'Ecouen.*

Biographie.

Mémoires du Marquis d'Argens, Chambellan de Frédéric-le-Grand, Roi de Prusse, et Directeur de l'Académie Royale de Berlin; contenant le récit des Aventures de sa jeunesse, des Anecdotes et des Observations sur plusieurs Evènemens du Règne de Louis XV, et des personnes de ce temps. *Nouvelle Edition*, augmentée d'une Notice Historique sur la vie de l'Auteur, sur son séjour à la Cour de Frédéric II, sur ses Relations avec ce Prince, et sur les personnes dont il

est parlé dans l'Ouvrage; et des Lettres du même auteur sur différens sujets, 1 vol. *in*-8°. de 450 pages, avec une planche gravée en taille-douce. Prix: 5 francs broché, et 6 francs par la poste, *franc de port.* En papier vélin, 10 francs, *sans le port.* A Paris, chez *F. Buisson*, Libraire, rue Gît-le-Cœur, N°. 10.

Cet ouvrage n'est comme on voit, qu'une réimpression et il n'en valoit pas la peine pour ceux qui désirent des faits réellement instructifs et intéressans; mais il est bon pour ceux qui veulent absolument qu'on les amuse; et les premières années de la vie du marquis d'Argens, seront du goût de ceux qui aiment les lectures licencieuses. Le tout est précédé d'une Notice sur le marquis d'Argens, extraite de la *Prusse Littéraire*, de M. Denina et des *Souvenirs* de M. Thiébault; il n'y a rien à dire de plus sur cet ouvrage, connu depuis longtemps et déjà jugé.

Antiquités.

Antiquités Gauloises et Romaines, recueillies dans les Jardins du Palais du Sénat pendant les travaux d'embellissement qui y ont été exécutés depuis l'an 9, jusqu'à ce jour; pour servir à l'Histoire des Antiquités de Paris; précédées de Recherches sur cette grande capitale, sur le palais du Sénat (ci-devant Luxembourg), ses dépendances et ses environs. On a joint aux planches d'antiquités, le plan du jardin de ce Palais, avec les changemens qui y ont été faits, et les vues des parties intérieures les plus curieuses de ce bel édifice; par C. M. Grivaud, sous-chef de la Trésorerie du Sénat. Un vol. in-4.° de texte, imprimé sur carractères neufs de Saint-Augustin, et beau papier carré superfin d'Auvergne; avec un vol. in-folio sur Nom-de-Jésus, contenant 26 planches gravées en taille-

douce. Prix : 26 fr. broché, avec l'Atlas cartonné à la Bradel; et 29 fr. 50 cent., franc de port par la poste. En papier vélin, 50 fr.; sur papier Jésus d'Auvergne, 30 fr., et sur Jésus vélin, 60 fr., sans le port. A Paris, chez *F. Buisson*, libraire, rue Gît-le-Cœur, n.° 10.

Il n'y a rien dont le zèle et la persévérence ne viennent à bout; M. Grivaud, sous-chef de la trésorerie du Sénat, est passioné pour la science des antiquités; il a rassemblé beaucoup de monumens curieux, et il est parvenu à former par des acquisitions faites avec intelligence, un cabinet intéressant; mais les occasions d'acquérir des monumens, sont rares, aussi les véritables amateurs sont-ils toujours occupés à les rechercher. M. Grivaud apprend qu'une médaille de Germanicus a été trouvée dans les démolitions du cloître des Chartreux; depuis ce temps, il suit les ouvriers avec plus de constance que les préposés chargés de les inspecter; malgré cette attention, quelques pièces lui échappent et tombent dans le fatal creuset du chaudronier et de l'orfèvre; il réussit cependant à en faire une suite assez considérable, il la range, il l'étudie, en fait faire des dessins, et il la publie, accompagnée de bonnes observations.

Dans un discours préliminaire, M. Grivaud s'attache à faire connoître l'histoire et l'importance de la science des antiquités; je ne répéterai pas ce qu'il dit à ce sujet, de peur de m'entendre répéter *vous êtes orfèvre M. Josse.* Il est certain que cette science qui demande une assez grande variété d'étude et de connoissances, et qui met sous les yeux une foule d'objets très-différens entre eux, doit présenter beaucoup d'intérêt et procurer de véritables jouïssances.

Mais je ne serai soupçonné d'aucune partialité, en répétant l'éloge que M. Grivaud fait de M. l'abbé de Tersan, ce savant respectable est en effet aussi distingué par son affabilité, que par son érudition; il n'y a personne parmi

ceux qui cultivent les arts ou l'antiquité, qui n'ait profité de ses avis ou éprouvé son obligeance.

M. Grivaud fait précéder son ouvrage de quelques recherches sur Paris, il donne un Précis très-curieux, de tout ce qu'on peut savoir de plus vrai sur cette ville, depuis César jusqu'à Clovis, et il le termine par un apperçu de son agrandissement successif et des embellissemens qu'elle a reçus en différens temps; il a choisi avec une sage critique, ce qu'il y a de plus certain dans les meilleurs ouvrages, où cette matière à été traitée.

Il y a encore des traditions qu'il auroit pu hardiment rejetter. On ne pense pas, par exemple, qu'il soit vrai, qu'Isis ait eu un temple à Paris; on n'en apporte pour preuve que la ridicule étymologie du mot *Parisis* qu'on dérive de παρα Ισις; c'est-à-dire *près du temple d'Isis*, ce seroit le seul nom grec, imposé à un lieu, dans cette partie des Gaules. Le rapprochement qu'on fait avec le nom du village où on prétend que ce temple étoit situé, ne me paroît pas plus admissible; le mot *Issy*, dérive plutôt d'un mot celtique, qui nous est inconnu, que du nom d'Isis.

Après ce Précis, on trouve une *Notice sur le palais du Sénat* et une description de tout ce qu'il contient de curieux, si détaillée et si bien faite, que celui qui veut bien connoître cette belle partie de la capitale, sans même avoir aucun goût pour l'antiquité ne peut se passer de l'ouvrage de M. Grivaud.

M. Grivaud, fait encore précéder la Description de ses planches, de quelques observations sur les substances que les anciens employoient dans les arts et sur la manière dont ils travailloient les métaux.

Il donne ensuite la description des nombreux objets contenus dans ces planches. Le frontispice est décoré d'une jolie vue du palais du sénat du côté de la rue de Tournon. Les premières planches I-V repré-

sentent des figurines, des fibules, des boucles, des fourchettes, des clefs, des ornemens d'armures et de harnois, des lampes, des crochets, des cuilliers, des styles de bronze, des plectres d'ivoire et des beaux vases de verre. Les planches VI-XIX contiennent un grand nombre de vases de cette terre rouge qui se fabriquoit dans les Gaules; beaucoup portent le nom du potier ou celui de sa fabrique. Le texte est enrichi d'une histoire curieuse des différentes manufactures de ces poteries, qu'on sait avoir existé dans les Gaules, et de détails intéressans sur la manière dont on la fabriquoit, et dont on faisoit les ornemens en reliefs dont les plus beaux sont accompagnés; plusieurs planches contiennent des fragmens décorés de ces ornemens, qui sont des feuillages, des moulures, des arabesques, des enroulemens singuliers. Il faut lire dans l'ouvrage même tout cet article, qui est très-intéressant.

Les médailles remplissent les planches XX-XXII, et les quatre dernières contiennent un plan du palais du Sénat avec ses additions; la vue du grand escalier, celles de la salle de Réunion et de la salle des Séances. A la suite du texte, il y a une indication générale des monumens trouvés dans le territoire de Paris; des vues sur la formation d'un musée de tous les monumens découverts en France. L'auteur exprime aussi quelques idées sur la publication de tous les monumens du cabinet impérial. Rien ne s'y oppose que la difficulté de débiter aujourd'hui des ouvrages de cette nature. A. L. M.

Littérature.

Discours prononcés dans la séance publique tenue par la classe de la langue et de la littérature françoise de l'Institut de France, le mercredi 6 mai 1807, pour la réception de son Eminence Monseigneur le cardinal

Maury, archevêque-évêque de Montefiascone et de Corneto, premier aumônier de S. A. I. Mgr. le prince Jérôme Napoléon. A Paris, de l'imprimerie de l'institution des Sourds-Muets, faubourg Saint-Jacques, n.° 356, 1807, in-4.°

La réception de S. E. M. le cardinal Maury avoit attiré un concours prodigieux à la séance de l'Institut, qui a eu lieu le 6 mai. Dans la première partie de son discours, l'éloquent académicien a fait un exposé de sa conduite politique depuis l'ouverture des Etats-Généraux, une profession de ses principes, et il a exposé les motifs de son retour à Paris; il a fait ensuite brièvement l'éloge de M. Target, son prédécesseur, qu'il a considéré seulement dans sa vie littéraire, puis il a donné une notice étendue sur M. de Radonvilliers. Il s'est attaché à faire connoître principalement le goût sûr, l'excellent esprit de critique que possédoit cet Académicien; il a parlé aussi de ses vertus et de sa généreuse bienfaisance. Ce discours a été terminé par un éloge de l'Empereur, digne du héros qui y étoit célébré. Cet ouvrage est malheureusement trop long, non pour ce qu'il contenoit, mais pour une lecture publique. Il est fâcheux que M. le cardinal Maury ne se soit pas décidé à le partager en deux, nous aurions eu un excellent discours de réception et un très-bel éloge. C'est l'opinion de tous ceux qui lisent cet écrit, où l'on retrouve les effets d'éloquence et le talent d'écrire qui ont fait la célébrité littéraire de M. le cardinal Maury. A. L. M.

Poésie latine.

Essai d'une nouvelle traduction complète, des Odes d'Horace. Avec cet épigraphe :

» Si je puis un jour donner la traduction de toutes les » Odes *d'Horace*, et qu'elle ne soit pas trop indigne » de l'original, je croirai ma vie bien employée. »

Chabanon de Maugris. Avertissement de la traduction en vers, du 3e. livre des Odes d'Horace.

Paris, Debausseaux, libraire, *quai Voltaire*, *N°. 5.* 1807.

» Donner au public, une nouvelle traduction d'un » auteur, tant de fois traduit et commenté, c'est lui » dire qu'on la croit préférable à toutes celles qu'il a déja » entre les mains. » Voilà ce que dit M. *Binet*, au commencement de la préface de sa *Traduction d'Horace* et ce qu'à bien senti le nouveau traducteur : aussi dit-il dans son avertissement, que celui qui se sent le courage de s'exercer dans cette grande lutte, ne doit pas être taxé de présomption, s'il se flatte qu'avec un travail opiniâtre, en s'aidant des lumières réunies de ses prédécesseurs; il lui sera possible de mieux faire, avec moins de talent, que chacun d'eux.

On ne peut être plus modeste: surtout lorsqu'il ajoute que sa version n'est, en quelque sorte, qu'une revision, une refonte de toutes les autres, comparées avec le plus grand soin, phrases par phrases, et à plusieurs reprises, au texte et entre elles, corrigées les unes par les autres.

L'auteur n'offre son ouvrage, que comme un essai. Il a fait ses délices d'Horace et a consacré durant plusieurs années, ses loisirs à l'étude des Odes de ce grand Poète; il s'est occupé avant tout, d'en épurer soigneusement le texte, d'après les éditions les plus correctes et les plus estimées; et sa traduction a l'avantage de réunir l'élégance à la fidélité.

Si l'objet essentiel de son travail; la traduction plaît au public, et qu'on lui fasse un accueil favorable, il y joindra des notes, des remarques, qui sont toutes prêtes et qui avec le texte bien revu, feront au moins un ouvrage complet et qui pourra entrer en lice, avec ceux de Lebatteux et de Binet.

L'avertissement qui précède la traduction, est plutôt un discours préliminaire, bien écrit et bien pensé, et qui mérite d'être lu. Il annonce un littérateur exercé et un homme d'esprit. Le seul reproche qu'il me semble qu'on puisse faire à l'auteur, c'est d'avoir été trop modeste et de n'avoir pas mis son nom à un ouvrage estimable et qui ne peut que lui faire honneur. M. D.

Couronne poétique de Napoléon-le-Grand, empereur des français, roi d'Italie, et protecteur de la confédération du Rhin; ou Choix de poésies composées en son honneur.

Monumentum ære perennius.

Horat.

Par des auteurs jouissant d'une réputation distinguée, et du nombre desquels sont: MM. Amalric, Arnault, Baour-Lormian, Carrion-nisas, Cauchy, Crouset, d'Avrigny, Deguerle, de Saint-Ange, de Wailly. Esmenard, François (*de Neufchâteau*), Gaston (*H.*), Gianni, Grobert, Lablée, Lavallée, Lebrun (*Denis*), Lebrun, (*Pierre*), Marron (*P.*), Monty (*V.*), Monvel fils, Pils, Tissot, Ximenez, etc., etc, Un vol. in-8.° de 500 pages, avec le portrait de S. M. l'Empereur: 6 fr. pour Paris, et 7 fr. 50 cent. franc de port, En papier vélin, 12 fr., et 13 fr 50 cent. franc de port. Paris, chez *Arthus-Bertrand*, libraire, acquéreur du fonds de *Buisson*, rue Haute-Feuille, n.° 23; 1807.

Littérature. — Poésie.

Epitre à M. Palissot, auteur de la comédie des Philosophes, du poëme de la Dunciade, des Mémoires littéraires, etc., par un habitant du Jura, avec cette épigraphe :

Déposez hardiment qu'au fond cet homme horrible,
Ce censeur qu'ils ont peint si noir et si terrible,

Fut un esprit doux, simple, ami de l'équité,
Qui cherchant dans ses vers la seule vérité,
Fit, sans être malin, ses plus grandes malices,
Et qu'enfin sa candeur seule a fait tous ses vices.

BOILEAU.

L'habitant du Jura s'est proposé dans cette Epître de prouver *que la bonté du cœur peut s'allier avec l'esprit satyrique.* Cette proposition, par son importance et par sa nouveauté, est digne de fixer l'attention des hommes éclairés : elle peut concourir aux progrès de l'art. M. Palissot est présenté dans cette production comme modèle dans les rapports que ses principaux ouvrages peuvent avoir avec la vérité de ce principe.

Le choix de l'épigraphe vient naturellement s'appliquer aux vues de l'auteur, qui distingue d'une manière judicieuse et frappante l'esprit satyrique de l'esprit de dénigrement.

Il insiste vivement sur la nécessité de revenir aux vrais principes du goût, si long-temps oubliés ou méconnus, et qui cependant ne sont point incompatibles avec la marche progressive de l'esprit humain. « En même temps, dit-il, que le goût nous ramène à ses principes, l'esprit doit s'avancer vers des vérités que le temps ajoute toujours aux richesses de la pensée. Ainsi, au lieu de donner des formes nouvelles à de vieilles idées, nos poètes feroient bien de donner des formes antiques à des sujets nouveaux ». Cette observation est infiment juste. Cette préface atteste que son auteur sait aussi bien écrire en prose qu'en vers, tant on y trouve de précision, de clarté et de raison.

L'auteur anonyme de cette Epître décrit, par des traits agréables et intéressans, le berceau de son enfance, situé dans une gorge étroite et profonde couronnée de toutes

parts par des rochers et par des montagnes, et arrosée par un torrent :

Dans cet étroit vallon, que le Jura sauvage
Sous ses quatre sommets couvre d'un noir ombrage,
Empire du travail, où de ses lourds marteaux
L'industrie aux cent bras tourmente les métaux,
A de souples ressorts joint la flèche mobile,
Qui marche obéissante aux lois du temps agile;
Au bruit laborieux des ateliers divers,
D'un utile murmure animant nos déserts,
Retraite d'un bon peuple, où, loin de la licence,
L'exemple des aïeux conserve sa puissance,
Heureux de vivre au sein de ses Lares chéris,
J'aime à tourner les yeux vers les murs de Paris, etc.

L'habitant du Jura a su donner à ce lieu une couleur locale et pittoresque. Il y a de l'harmonie et de l'élégance dans ces vers. *L'industrie aux cent bras* est une expression fort poétique. L'horlogerie s'y trouve caractérisée d'une manière exacte et très-heureuse (1). L'idée que l'auteur donne de la bonté, de la pureté des mœurs et de la moralité de ses compatriotes n'est point exagérée, et nous ne pouvons nous refuser de citer à cet égard une de ses notes. « Les habitans de Morez, dit-il, sont aussi bons que laborieux. Au lieu de ces rivalités jalouses qui se font remarquer par-tout ailleurs, un accord fraternel règne entre toutes les professions. Pour donner un exemple frappant de leur probité, il suffira de dire que dans les marchés hebdomadaires, où viennent s'alimenter plus de onze mille ames, le bled et la plupart des denrées restent toujours, sans la moindre surveillance, exposés sur la place publique dans la nuit qui précède le marché.

Plusieurs voyageurs rendent le même témoignage aux

(1) *L'aiguille* seroit pourtant une expression plus exacte que *la flèche*. A. L. M.

habitans de Morez. Non-seulement ce qui est déposé sous la foi publique est respecté, mais même il est extrêmement rare qu'il se commette des délits dans cette intéressante contrée. Ceux qui l'habitent n'offrent aux regards de l'observateur qu'un peuple de bons voisins et d'amis, qui ne sont occupés que de leurs utiles travaux, qu'à soulager les malheureux, et qu'à se prévenir par de mutuels services.

Après avoir pris ses exemples dans les œuvres dramatiques de celui à qui l'Epître est adressée, et les avoir envisagées dans leur rapport avec la question qu'il traite, et après leur avoir offert le tribut d'éloges qu'elles méritent, l'auteur passe *à la Dunciade :*

Ce poëme piquant, nouveau chez Apollon,
Qui d'un poëme anglais n'emprunta que le nom,
Où ta muse flexible à nous plaire occupée,
Elève la satyre au ton de l'Epopée;
Et de la fiction répandant les couleurs,
A paré ses bons mots de poétiques fleurs.
Où ta main, du pédant rejetant la férule,
Fit pleuvoir sur les sots (1) les traits du ridicule,
Est-il le fruit amer de la méchanceté?
Non : mais de la raison c'est l'utile gaîté;
C'est l'art de renfermer, habile à nous instruire,
Un précepte de goût dans un trait de satire.

Le jeune poète arrive aux Mémoires littéraires que M. Palissot a composés pour servir à l'histoire de notre littérature, et voici comment il caractérise l'esprit de critique qui distingue cet ouvrage :

Dans ta prose élégante, harmonieuse et claire,
Du sage Port-Royal tu suis l'école austère;
Et retraçant le goût du critique romain,

(1) On pourroit citer cependant plusieurs hommes célèbres par leur savoir et leur esprit, que M. Palissot a attaqué dans la *Dunciade*. A. L. M.

Tu pèses nos écrits la balance à la main (1).
Marques-tu les défauts? c'est pour nous éclairer.
Que le talent se montre, et tu vas l'honorer.
Tu louas ce génie et pittoresque et sombre,
Qui des vieilles forêts se plut à chanter l'ombre.
Et peignant le verger, le cloître et les tombeaux,
De touchantes couleurs enrichit ses tableaux,
Du Lucrèce de Londres élégant interprète,
Et qui grand orateur non moins que grand poète,
Préside noblement, par un auguste choix,
Le corps majestueux où se forment les lois.

Pour justifier par un dernier trait, l'usage que l'auteur de la Dunciade a fait de son talent, pour la critique et la satyre, le jeune poète cite l'exemple de plusieurs écrivains qui ont illustré le beau siècle de Louis XIV, et après les avoir considérés sous le double rapport de la critique et de la satyre; il ajoute:

L'équitable Apollon, pour venger leurs beaux vers,
A tous ses favoris prête des traits divers.
Ainsi pour son trésor, odorante merveille,
Dans les champs émaillés l'industrieuse abeille,
Pompant le suc des fleurs, peut de son aiguillon
Punir les attentats de l'envieux frélon.

Ces vers ont de la fraîcher et de la grâce; la comparaison est aussi heureuse et aussi exacte qu'élégamment exprimée.

Après avoir passé en revue et caractérisé dans cette Epître et dans les notes intéressantes, qui l'accompagnent, les principales productions de quelques uns des auteurs vivans, les plus distingués, qui sont la gloire ou l'espérance du Parnasse Français; tels que MM. *Delille*, le *Brun*, de *Fontanes Esmenard*, *Legouvé*, *Saint-Ange*,

(2) Peser, la balance à la main, nous paroît un pléonasme. A. L. M.

Chénier, Boisjoslin, Michaud, Andrieux, Castel, Lalanne, Parseval-Grand-Maison, de *Saint-Victor*, *David, Tréneuil*, etc., L'auteur revient à M. Palissot:

Peut-être intimidés par tes malins ouvrages,
Mais jaloux de t'offrir leurs modestes suffrages,
Les amans des neuf Sœurs, jeune postérité,
Qui commence à tes yeux ton immortalité,
A ta voix rassurés, vont dans leur confiance,
S'éclairer au flambeau de ton expérience.
De ton génie aimable, enjoué, délicat,
L'âge qui flétrit tout, n'a pu flétrir l'éclat,
Et sous ton front blanchi, ta muse toujours vive,
Par l'esprit du vieux temps, nous charme et nous captive.
Tels d'antiques sapins, aux rameaux toujours verds,
Percent sur le Jura la neige des hivers.
Des principes du goût, heureux dépositaire,
Tu gardes, presque seul, sa flamme héréditaire,
Dans un siècle rebelle aux leçons de Boileau,
Vers la simple nature, à la source du beau,
Loin du faux bel-esprit, c'est toi qui nous rappelles,
C'est toi qui réfléchis l'éclat des grands modèles,
Sur l'horison des arts tous les jours plus obscur
Tel apparaît cet astre et solitaire et pur,
Qui, lorsque le soleil a fini sa carrière,
De ce flambeau du monde empruntant sa lumière,
Au milieu des vapeurs nous éclaire à son tour,
Et prolonge à nos yeux la clarté d'un beau jour.

Voilà une poésie harmonieuse, pleine d'images et d'éclat. Ces vers expriment des pensées et des sentimens nobles. Cette manière d'écrire, appartient à la bonne école. On y trouve un mélange de douceur, de grâce et de force, qui produit une variété agréable. Ce vers: *dans un siècle rébelle aux leçons de Boileau;* fait sentir avec justesse et avec énergie, combien il est nécessaire de revenir aux principes du bon goût et de la raison, dont on s'est trop longtemps écarté. La comparaison de M. Palissot avec ces

arbres toujours verts; antique ornement des montagnes du Jura, est neuve et très-poétique. Les six derniers vers de cette brillante Tirade, sont pleins de verve et de mouvement; et la comparaison qu'ils renferment, a de la pompe et de la majesté.

Ces citations suffisent pour faire désirer à ceux qui sentent le charme des beaux vers, de lire cette Epître. La proposition qui en fait le sujet, nous paroît bien établie et bien prouvée. Les exemples que l'auteur à choisis, les rapprochemens qu'il a faits, les auteurs et les ouvrages qu'il a caractérisés avec beaucoup d'art, et la manière dont il a envisagé et traité cette intéressante question; donnent une idée avantageuse, de ses connaissances, de son goût et de son jugement. AUG. GADY.

MUSIQUE.

JOURNAL hebdomadaire, composé de pièces de chant de tous genres, extraites des meilleurs auteurs, avec accompagnemens de forté-piano ou de harpe. Trente-sixième année, n.° 13. La *Sentinelle*, romance, paroles de M. B., musique par *Alex.* CHORON. Le prix de l'abonnement à ce journal est de 24 fr. par an, franc de port, par la poste; il en paroît tous les lundis, un numéro composé de deux ou trois planches, chaque numéro se vend séparément 1 fr. 50 cent. A Paris, chez *Auguste Leduc* et compagnie, éditeurs et marchands de musique, rue de la Loi, n.° 78, près la rue Feydeau.

la nature, principalement de celles qui ont rapport à la génération; de leurs causes, de la manière dont elles s'opèrent, etc. par M. G. *Jouard.* 209

Manuel de Médecine et de Chirurgie pratique; par M. *Weickard.* Ibid.

Mémoire sur la transmission du virus vénérien de la mère à l'enfant; par P. G. *Vassal.* Ibid.

Physique.

Mélanges d'Histoire naturelle, de Physique et de Chimie; par M. P. *Thouvenel.* 210

Agriculture.

Description exacte et raisonnée du nouveau toit de *Cointeraux.* Ib.

Jurisprudence.

Collection de décisions nouvelles et de notions relatives à la Jurisprudence, donnée par M. Denisart, par M. *Calenge.* 211

Théologie.

Idea Biblica ecclesiæ Dei, delineavit; D. F. Oberthur. 213

Mithologie,

De Sirona Dea prolusio prima, etc.; par M. Fred. Chris. *Mathiæ.* 215

Voyage.

Voyage pittoresque et historique de l'Espagne. Ibid.

Histoire.

Description des Alpes Grecques et Cottiennes, ou Tableau historique et statistique de la Savoie; par M. *Albanis-Beaumont.* 222

Les Ecrivains de l'histoire Auguste, traduits en français; par *Guillaume Demoulines.* 223

N.os 1 et 2 du Journal de l'Amérique du Nord, ou correspondant des Etats-Unis; publié par H. *Caritat.* 224

Monumens Français inédits, pour servir à l'histoire des arts; et où sont représentés les costumes civils et militaires, etc.; par N. X. *Willemin.* 227

Biographie.

Mémoires du Marquis d'Argens. Ib.

Antiquités.

Antiquités Gauloises et Romaines, recueillies dans les Jardins du Palais du Sénat, par C. M. *Grivaud,* 228

Littérature.

Discours prononcés dans la séance publique de l'Institut, pour la réception de S. E. M. le Cardinal Maury. 231

Poésie latine.

Essai d'une nouvelle traduction complette des Odes d'Horace. 232

Poésie.

Couronne poétique de Napoléon-le-Grand. 234

Epître à M. Palissot. Ibid.

Musique.

Journal hebdomadaire. 240

Lacépède, Lagrange, Lamarck, Langlès, Lebrun, Léveillé, Marron, Mentelle, Morellet, Noel, Sainte-Croix, Schweighæuser, Sicard, Silvestre de Sacy, Suard, Traullé, Van-Mons, Ventenat, Visconti, Usteri, Willemet, d'autres Littérateurs estimables, et de plusieurs Savans que la mort a moissonnés, dont les principaux sont MM. Cavanilles, Daubenton, Desault, l'Heritier, Hermann, Lalande, Mercier Saint-Léger, Oberlin, Villoison, Winckler.

On y insère les Mémoires les plus importans sur toutes les parties des Arts et des Sciences; on choisit principalement ceux qui sont propres à en accélérer les progrès.

On y public également les Découvertes ingénieuses, les Inventions utiles dans tous les genres. On y rend compte des Expériences nouvelles. On y donne un précis de ce que les Séances des Sociétés littéraires ont offert de plus intéressant; une description de ce que les dépôts d'objets d'Arts et de Sciences renferment de plus curieux.

On y trouve des Notices sur la Vie et les Ouvrages des Savans, des Littérateurs et des Artistes distingués dont on regrette la perte; enfin les Nouvelles littéraires de toute espèce.

La correspondance que le Rédacteur entretient avec plusieurs Savans étrangers, et principalement en Allemagne, lui procure beaucoup de Notices qu'on ne trouve point ailleurs.

On s'adresse, pour l'abonnement, à Paris, à M. Doublet, à l'Imprimerie Bibliographique, rue Git-le-Cœur.

A Amsterdam, { chez la veuve Changuion et d'Henget. chez Van-Gulik.
A Bruxelles, chez Lemaire.
A Florence, chez Molini.
A Francfort-sur-le-Mein, chez Fleischer.
A Genève, { chez Manget. chez Paschoud.
A Hambourg, chez Hoffmann.
A Leipsic, chez Wolf.
A Leyde, chez les frères Murray.
A Londres, chez de Boffe, *Gerard Street.*
A Strasbourg, chez Levrault.
A Vienne, chez Degen.
A Wesel, chez Geisler, Directeur des Postes.

Il faut affranchir les lettres.